

*image
not
available*

NAPOLI

300

IV

B. PROV.

NAZIONALE

BIBLIOTECA





VITTORIO EM. III

VITTORIO E.M. III

NAZIONALE.

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

IV

300

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XXXXX



Palchetto

Num.º d'ordine

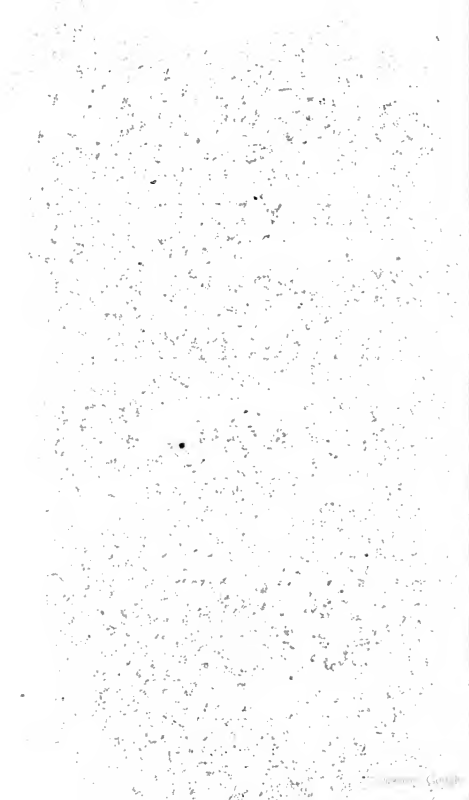
12

17.

B. Proc.
IV 300



LE VIEUX
DE
LA MONTAGNE.



6139h0

LE VIEUX
DE
LA MONTAGNE,
HISTOIRE ORIENTALE,
TRADUITE DE L'ARABE,

PAR l'Auteur de la PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

TOME III

A PARIS.

CHEZ J.-J. FUCHS, Libraire,
rue des Mathurins, N^o. 334.

A N VII (1799 v. st.)



1000
XIII V II

RE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

THESE ARE

LE VIEUX DE LA MONTAGNE.



CHAPITRE XXIV.

*ARIEL tombe d'écueil en écueil,
sans que son amour fasse nau-
frage.*

IL est difficile de rendre avec cette vérité attachante que le sujet exige, la situation pénible des habitans de la Grotte aux Merveilles, lorsqu'Orondate et les deux Paladins montant, à la lumière de l'incendie, dans le Pavillon aux Colombes, virent Adine à demi nue, presque dans les bras d'Ariel. La surprise fut égale

Tome III.



pour les cinq personnages qui étaient en scène ; mais elle se manifesta diversement suivant le degré d'intérêt que chacun prenait à l'abandon plein de charmes de la pupille d'Orondate.

Kondemir , qui connaissait peu Adine , et qui ne l'avait jamais vue qu'avec sa couleur d'ébène , ne devina pas la métamorphose ; mais jugeant par son attitude de ce qu'avait pu entreprendre l'ami de Bouton de Rose , qui l'aurait cru , dit-il à demi voix , que l'enfant de la nature trahit un premier amour ? Il est vrai que tant de charmes excusent peut-être tant d'infidélité.

Les femmes ont un tact intérieur qui les empêche de se méprendre sur ce qu'elles ont à craindre ou à espérer de leurs rivales. Tige de Myrthe , au premier coup - d'œil , reconnut Adine , et jugeant sur les apparences , soupçonna qu'elle lui avait enlevé la

tendresse d'Ariel. Comme il ne faisait pas encore un jour bien pur dans le cœur de la Sultane , et que peu rassurée sur ce qu'elle appelait la perfidie de Kondemir, elle balançait toujours entre un ancien sentiment que sa vertu naturelle ne pouvait effacer, et le nouveau penchant qui l'entraînait dans les bras de l'amant de Bouton de Rose, elle en conçut un secret mouvement de dépit, qui l'empêcha d'apprécier tout le charme du tableau ; elle fut la seule du moins, des quatre personnages intéressés , qui , à la vue des proportions admirables de ce corps pétri par les Grâces , ne laissa pas échapper le plus léger signe d'admiration : elle se dissimula la beauté touchante de son amie, pour ne s'occuper que de son abandon à Ariel.

Orondate fut celui des spectateurs qui , plus calme, jugea le mieux

l'ensemble et les détails du tableau : il connaissait toutes les métamorphoses d'Adine, il avait lu plus d'une fois, dans les replis secrets de son cœur, son amour pour l'Ange de l'Orient, et il devina que la foudre seule, en s'interposant entre ces deux chef-d'œuvres de la nature, avait pu servir de sauve-garde à leur vertu.

Tous ces raisonnemens secrets des trois personnages se firent en un clin d'œil. A peine la mécanique qui les transportait dans le pavillon eût-elle exécuté son jeu, qu'Ariel, dont le front ingénu se colorait du rouge de la pudeur, se précipite du lit en corbeille aux pieds d'Orondate, et enveloppant son visage de la robe flottante du vieillard, semble y chercher un asyle contre sa propre témérité.

Adine ne montra pas moins d'in-

térêt dans son embarras : ses beaux yeux commençaient à s'ouvrir à la lumière, et ne se rappelant qu'imparfaitement l'orage de l'atmosphère et celui de son cœur, auxquels elle venait d'échapper, elle cherchait avec inquiétude le motif du désordre de ses vêtemens. Tout-à-coup elle aperçoit Ariel à demi caché par la robe d'Orondate, et Kondemir pétrifié, dont les regards fixes interrogeaient le silence sévère de Tige de Myrthe ; à l'instant elle jette un cri d'effroi, enveloppe sa tête et son sein de l'extrémité de son voile, et s'élance dans un tourbillon de fumée, que vomissait un des cèdres embrasés par la foudre. Ce beau mouvement n'était point l'effet du dépit causé par le peu de succès de son abandon ; Adine céda véritablement à l'ascendant impérieux de la pudeur, ascendant auquel la beauté qui se

respecte ne se dérobe jamais , même dans le délire de ses sens , et qui seul répand un charme indéfinissable jusques sur ses faiblesses.

Cependant , l'incendie du cèdre menaçait de se communiquer au pavillon entier ; Orondate relève Ariel , et lui explique le mécanisme d'une construction dans la voûte , qu'il avait imaginée pour arrêter dans l'occasion les progrès d'un embrasement : c'était un réservoir destiné à recevoir les eaux de la pluie , qui tenait lieu de toit , et qu'on ouvrait ou fermait à son gré , moyennant une clef à peine visible , pratiquée au centre intérieur de la voûte : la difficulté était d'y monter. Ariel , aussi léger que le Zéphyr qui se chargea d'enlever Psyché , escalade en un instant les branches des arbres factices qui entouraient le pavillon , et atteint le point central qui dominait sur la cor-

beille : là , il apperçoit dans la décoration du couronnement un tuyau mobile qu'il peut tourner à volonté ; il l'adapte à l'ouverture que le Vieillard lui désigne , fait agir la clef et dirige l'eau , qui sort à gros bouillons vers le cèdre atteint de la foudre , qui était le foyer de l'embrâsement.

Il était tems qu'Ariel arrêtât les ravages du feu : car déjà des étincelles se portaient sur la corbeille , et la fumée s'échappant en nuage livide , menaçait de suffoquer tout ce qui ne respirait pas l'air libre des fenêtres entr'ouvertes. Adine à demi nue , mais qui croyait , dans ses illusions de décence , que cette fumée servirait de voile à sa nudité , ne tarda pas à être la victime de sa pudeur ; elle retomba sans connaissance sur le parquet brûlant , et ce fut sa chute bruyante , qui avertit du danger qu'elle courait tous les habitans du pavillon.

On porta à l'instant l'infortunée auprès de la fenêtre, pour lui faire reprendre ses esprits, et Ariel, malgré la rougeur qui s'élevait sur son front, ne fut pas le moins ardent à lui prodiguer ses soins pour la rappeler à la vie : Orondate prévint en tremblant les suites funestes de la reconnaissance d'Adine, et engagea par un signe Kondemir à la placer à ses côtés sur le siège mécanique ; lui-même s'y assit ensuite, ayant soin de voiler son sein avec sa robe, et de faire pencher sa tête décolorée sur ses genoux. Toutes ces mesures prises, le Vieillard, en appuyant la main sur un ressort, enleva la pierre de l'ouverture, et descendit sans danger dans la rotonde.

Il semblait que le ciel conspirât contre la vertu d'Ariel : à peine l'aimant de Bouton de Rose avait-il échappé à un danger, que soudain

il tombait dans un autre. Nous avons vu que sans le dénouement à demi merveilleux de la foudre, l'Ange de l'Orient succombait dans son tête-à-tête avec Adine , et toute la prudence d'Orondate, pour éloigner les suites d'une telle séduction , n'aboutit maintenant qu'à le mettre en tête-à-tête avec Tige de Myrthe.

Tige de Myrthe, toujours déguisée en Paladin , aida encore quelques-tems Ariel à éteindre l'incendie du pavillon : mais il était aisé de voir que le péril de l'édifice l'occupait moins que celui de son libérateur. S'agissait-il de diriger le tuyau du réservoir ? elle avait toujours soin d'exposer son corps plutôt que celui de l'Ange à l'action de l'onde : Ariel grimpait-il de saillie en saillie pour atteindre la corniche du bâtiment ? Tige de Myrthe se plaçait toujours au-dessous de son corps pour le re-

cevoir, s'il était nécessaire, dans sa chute ; l'amant de Bouton de Rose voyait tout cela, et ne savait comment expliquer un intérêt si tendre dans un Chevalier nègre, dont il ne devait pas être le génie tutélaire, comme de Kondemir : cependant un pareil intérêt ne lui déplaisait pas ; cet être céleste semblait ne tenir à la nature humaine que par une passion dominante, celle de se faire aimer, et il faut avouer qu'il y réussissait parfaitement, et plus qu'il ne fallait peut-être pour assurer son repos.

Cependant, le soin même que prenait Ariel pour ne point blesser le prétendu Buisson Ardent, fut sur le point d'amener sa perte ; il était monté, après l'extinction totale du feu, jusqu'à la pierre angulaire de la voûte pour replacer la clef du réservoir ; le travail terminé, il mit le

pied pour descendre sur un ornement de corniche; que le feu avait presque entièrement calciné; ce frère appui manqua; l'Adonis du Liban voyant au-dessous de lui le Paladin qui étendait les bras pour le recevoir, n'eût que le tems de s'élancer au-delà de sa tête, et fut assez heureux pour atteindre la corbeille, qui, revêtue de coussins à l'ottomane, brisa la chute et le sauva : mais un éclat de l'ornement mutilé tomba précisément sur le sein de Tige de Myrthe, et malgré la cotte de mailles dont il était revêtu, blessa assez la Sultane pour lui faire jeter un cri de douleur, qui alla retentir dans le cœur d'Ariel.

En un instant, l'orage qui continuait encore, l'incendie, la visite d'Orondate, tout, excepté peut-être Adine, fut oublié; Ariel se précipite de la corbeille, et imputant la blessure du Chevalier à sa maladresse,

tente par les paroles les plus touchantes, par les soins les plus tendres, de réparer ce qu'il appelait le délire de son inexpérience. Cette aimable sollicitude était du feu sur la plaie encore saignante de Tige de Myrthe : Ariel, dit-elle d'un air ému, comme tu me rends chère ma blessure ! mais pourquoi n'est-elle pas due à ton corps que j'aurais protégé, plutôt qu'à un vain ornement d'architecture ? —

Heureux dans mon malheur, Buisson-Ardent, mon corps n'est point tombé sur le tien. De la hauteur de ce plafond, si je n'avais fait un effort puissant pour franchir un grand espace, je t'aurais écrasé lorsque tu me tendais les bras, et tu serais mort en m'embrassant. —

En t'embrassant, Ariel ! une telle mort n'est point indifférente à ma sensibilité : ne te rappelles-tu pas

que, lorsque sur le pont d'Arimane, ma tête penchait sur l'abîme, tu m'embrassais aussi, et que je ne craignis point de mourir. —

Oui, tu retraces à ma mémoire un événement qui, tout flatteur qu'il est pour moi, m'a fait passer une nuit bien orageuse : je croyais, dans les rêveries bizarres d'un demi-sommeil, que j'avais été assez heureux pour sauver la vie à un frère de Tige de Myrthe, et je trouvais quelques charmes dans cette illusion : envain Bouton de Rose se présentait à moi dans le lointain de la perspective ; mes yeux, par une fatalité que je ne pouvais vaincre, restaient fixés sur toi, comme si tu étais Tige de Myrthe comme si Tige de Myrthe pouvait remplacer un seul instant dans mon cœur Bouton de Rose ! —

Tige de Myrthe fut infortunée : et l'homme sensible hésite quelquefois

dans sa tendresse, quand il voit l'aimé dans un des bassins de la balance et l'infortuné dans l'autre : Ariel, j'ignore ce que Bouton de Rose a fait pour toi ; mais Tige de Myrthe dans ce pavillon embrasé aurait eu mon âme, elle aurait cru acheter l'immortalité en mourant pour toi. —

Buisson-Ardent a toute la générosité de l'antique Chevalerie, il me parle sans cesse de Tige de Myrthe, et presque jamais de lui-même. —

C'est qu'Ariel m'a trouvé une sorte d'air de famille avec Tige de Myrthe. —

Il est vrai que tu en as le port, les yeux, et sur-tout ce son de voix enchanteur, qui remue l'âme la plus étrangère, et vivifie jusqu'à l'indifférence. —

Un autre rapport dont ma sensibilité s'honore, c'est qu'Ariel nous a

sauvé la vie à tous deux au pont d'Arimane. —

J'aurais oublié l'un et l'autre service , sans la reconnaissance qu'ils ont fait naître. —

Le dirai-je encore ? . . . il m'a paru à l'intérêt tendre qu'Ariel prenait à la destinée de Tige de Myrthe . . . qu'il l'aurait aimée . . . qu'il l'aimait peut-être sans le savoir . . . Et alors il serait si doux de ressembler à Tige de Myrthe ! . . . —

Buisson-Ardent, que dis-tu ? Qui , moi , je trahirais un premier amour ! Je me surprendrais à être infidèle à Bouton de Rose ! —

Ce n'est pas là tout-à-fait ma pensée. —

Buisson-Ardent, tu pâlis ; le feu de tes regards s'éteint. —

Il est vrai que je sens plus vivement la douleur de ma blessure. —

Monte sur cette corbeille : tes sens,

seront plus calmes , et peu à peu tu reprendras ta sérénité. —

En effet , cette sorbeille sur laquelle la nuit Ariel repose , a le don de charmer les douleurs ; il me semble que je respire avec plus de liberté ; mon pouls précipite moins ses battemens : je sens à peine que j'ai été blessée. —

Quoi , je serais assez heureux pour que ce lit de repos réparât le mal involontaire causé par ma mal-adresse ! —

Je ne suis pas le seul être qui ait ressenti son influence tutélaire ; cette nuit même, l'intéressante Adine... —

Adine ! que dis-tu ? —

Ariel, tu rougis ; et j'en sais assez. —

Non, Buisson-Ardent , tu ne sais rien : c'est la pudeur qui avait étendu sur toute sa personne un voile jaloux , et c'est la foudre qui le lui a arraché. —

Combien cette Adine était belle ,

même dans l'état de mort où elle parut à tes yeux ! Je me figure ta surprise, lorsque, ne l'ayant jamais vue qu'avec un teint d'ébène, elle se montra à toi avec les lys de son nouveau visage ; lorsque, la croyant dans l'hiver de l'âge, tu reconnus, à la lueur effrayante des éclairs, que son sein d'albâtre avait la fraîcheur et les formes de l'adolescence. —

J'avoue que de tous les prodiges dont j'ai été témoin dans ce séjour des enchantemens, la métamorphose d'Adine est celui auquel j'avais moins le droit de m'attendre : elle m'avait long-tems étonné par les charmes de son esprit, par les grâces de son entretien, par les douces explosions de sa sensibilité, mais sa couleur était un talisman contre une pareille séduction. Quand je l'écoutais, c'était Adine qui était en correspondance avec mon cœur ; quand je la regar-

dais, je ne pensais plus qu'à Bouton de Rose. —

Ainsi, en supposant qu'Adine eût toujours eu la blancheur que la foudre semble lui avoir donnée, je pourrais supposer aussi que Bouton de Rose aurait eu une rivale. —

Buisson-Ardent, je n'aime point toutes ces suppositions là : je n'ai pas deux cœurs, et la nature n'a pas jeté dans le même moule deux Boutons de Rose. —

Ariel appuie d'une manière bien magnanime..... bien cruelle..... sur la constance que lui inspire Bouton de Rose. —

Buisson-Ardent, j'en appelle à toi-même : si tu avais rencontré une beauté touchante qui eût hâté dans ton ame ignorante le réveil de la nature, qui t'eût instruit du secret de la sensibilité, qui, sans le vouloir peut-être, t'eût appris à aimer : si

ensuite, dans l'ivresse de ta reconnaissance, il s'était présenté à toi une rivale qui, à force de grâces, de dévouement et d'adresse, eût tenté de te séduire; dis-moi, avec la franchise de ton âge, qu'aurais-tu fait? —

Ma réponse serait plus simple si j'étais Tige de Myrthe, et que tu eus le courage de l'interroger. —

Eh bien, sois un moment Tige de Myrthe, puisque tu le veux, et réponds-moi. —

Si par une fatalité qu'il me serait impossible de vaincre, je me voyais condamnée à n'être heureuse que par une double infidélité, je me croirais un fardeau inutile au monde et à moi-même, et dans mon désespoir.... —

Que dis-tu, jeune guerrier? —

Tu m'as permis de ne plus l'être? c'est Tige de Myrthe qui est en ce moment devant toi. —

Eh bien!..... —

Eh bien, en présence d'Ariel lui-même je subirais ma fatale destinée; je le verrais sans pâlir commencer mon supplice par l'éloge trop mérité de Bouton de Rose; et victime de ma propre générosité, je saurais applaudir l'amant de ma rivale, lui souhaiter un bonheur qui n'est plus fait pour moi, lui rappeler le pont d'Arimate, et mourir. —

Tige de Myrthe prononça ces derniers mots avec une émotion qui, en allumant la fièvre de ses sens, empoisonna sa blessure : quelque courage que la Sultane eut déployé lorsque l'ornement d'architecture tomba du haut de la voûte sur son sein, le coup avait été assez violent pour sillonner avec profondeur l'intervalle des deux demi globes d'albâtre, qui lui avaient servi au pont d'Arimate à tenter la conquête d'Ariel : l'infortunée depuis ce moment avait tou-

jours tenu une de ses mains sur sa plaie comme pour en rapprocher les lèvres déchirées, et empêcher le sang de se répandre : mais lorsqu'avec son ame de feu elle en vint à prononcer la formule magnanime de son dévouement, la blessure mal fermée se r'ouvrit ; le sang trop long-tems captivé jaillit avec force et se porta jusques sur l'écharpe d'Ariel ; en même-tems les yeux de la Sultane se fermèrent, son front se couvrit d'ombres sinistres, et ce ne fut qu'aux palpitations précipitées de son sein qu'on put juger qu'elle tenait encore à une vie qui faisait son infortune.

Il est difficile d'exprimer la touchante douleur d'Ariel, quand il vit ce sang couler à grands flots sous la cotte-d'armes du faux Paladin, et qu'il ne put se dissimuler qu'il était la cause involontaire d'un accident aussi dangereux. Son amitié naissante

pour le Chevalier , un sentiment indéfinissable qui le lui rendait cher à cause de sa ressemblance avec Tige de Myrthe , l'humanité qui , à cet âge heureux , s'alarme au plus faible spectacle de la douleur , tout se réunissait dans cette ame aimante pour redoubler son émotion : il se précipite sur la corbeille , cherche à étancher ce sang qui l'inonde , et arrive en suivant sa trace sur le corps inanimé de Tige de Myrthe , jusqu'à la partie inférieure de la cotte - d'armes qui voile son sein. Heureusement pour son repos , Orondate , inquiet de n'avoir pas vu descendre son fils , lorsqu'il n'y avait plus de vestiges d'incendie dans le pavillon , se présente tout d'un coup avec Kondemir. Ariel , le visage défait , l'œil en larmes , veut l'instruire de l'accident arrivé à son ami , et ne pouvant achever , se contente de lui montrer où est le

siège du mal , l'invitant , non par sa voix , mais par ses regards , à y appliquer le remède.

Le Sage , qui connaissait le secret du cœur de Tige de Myrthe , ainsi que celui de sa métamorphose , vit tout d'un coup combien il allait faire d'infortunés , si , sous prétexte de porter du secours à la Sultane , il livrait son sein tout ensanglanté qu'il était , aux regards de Kondemir ou d'Ariel : prenant à l'instant conseil de sa haute sagesse , il invita les deux jeunes gens à descendre dans la rotonde pour surveiller Adine , au moment où ses yeux se r'ouvriraient à la lumière , et se chargeant lui seul de l'infortuné qui reposait sur la corbeille , il leur promit de le rendre à leurs vœux , en appliquant sur son sein le fameux Moly d'Homère , qui , comme l'antiquité l'a dit , guérit toutes les blessures.

CHAPITRE XXV.

Scène de délire.

ORONDATE fut long-tems à trouver le secret de l'armure qui couvrait le sein de Tige de Myrthe ; dans l'intervalle , la Sultane sortit un peu de ce sommeil de mort qui la tenait anéantie , et ne voyant plus que le Vieillard dans le pavillon , elle crut n'avoir fait qu'un rêve pénible dont la présence du Sage venait de la délivrer : cependant , à la vue de son sang qui coulait encore , elle se rappela bientôt la cause bien chère de sa blessure , et aidant Orondate à la débarrasser de sa cotte d'armes , ô mon libérateur , dit-elle d'une voix éteinte ; oui , c'est à toi , à toi seul à voir ces charmes funestes que j'ai
reçus

reçus en partage du ciel en courroux ! Mais pourquoi Ariel s'est-il interposé entre mon cœur et celui de Kondemir ? ... Pourquoi, homme généreux, m'as-tu enlevée à la rage de Timour ? Pourquoi m'as-tu sauvée de la mort, au pont d'Arimane ?

Orondate attendri ne répondait à l'infortunée qu'en redoublant de zèle et de soins, pour diminuer le danger de sa blessure : bientôt le sang fut étanché, un baume tutélaire étendu sur la coupure servit à rapprocher les lèvres et à prévenir la fermentation des humeurs ; le pansement fut fait avec d'autant plus d'intelligence, que la position de la plaie ne permettait pas qu'on assujétit l'appareil par le plus simple bandage.

L'ouvrage d'Orondate terminé, Tige de Myrthe parut s'assoupir ; ses beaux yeux se fermèrent, et le Vieillard re-

tiré à un angle du pavillon , attendit en silence l'effet de ses soins et du travail gradué de la nature.

Ce calme , dû à l'épuisement des forces , fut de peu de durée : une fièvre ardente lui succéda , et , au milieu de l'accès , des intervalles de délire qui , en ajoutant à l'intérêt qu'elle inspirait , parurent jeter quelques nuages sur sa raison.

« Où suis-je , disait-elle ? Ce Pavillon maudit de la nature ne vient-il pas d'être frappé par la foudre ?
» N'y ai-je pas été amenée , en traversant au péril de ma vie le pont d'Arimane ? Respirerais-je l'air empoisonné de ce séjour , sans les crimes de ce Vieux de la Montagne , qui a payé le soin que je prenais de sa gloire , en m'envoyant au supplice ? »

Orondate revint en ce moment auprès du lit : il prit la main de Tige

de Myrthe ; cette main décolorée , qui pendait sans mouvement hors de la corbeille , et la serra avec attendrissement , espérant par cette caresse de la plus douce humanité , écarter les idées sinistres , qui obsédaient la pensée de cette intéressante victime de l'amour.

» Non , homme barbare , s'écrie
 » la Sultane avec feu , tu n'as point
 » de droits sur ta victime ; retires
 » cette main , que se partagent tour-
 » à-tour Adine et Bouton de Rose :
 » tes caresses portent la contagion
 » dans mes veines ardentes ; elles
 » blessent l'amour qui ne souffre
 » point de partage ; elles outragent
 » Orondate , qui ne t'a pas accueilli
 » dans le sanctuaire , de la paix pour
 » être témoin de tes perfidies ».

Le mouvement que fit l'infortunée pour retirer sa main , donna une nouvelle direction aux esprits ani-

maux qui entretenaient son délire ; elle ouvrit ses yeux , qui étaient restés fermés depuis sa première léthargie , et reconnaissant le Vieillard qui lui prodiguait les soins de la plus vive sensibilité , elle se rejeta sur sa main qu'elle venait de repousser , la porta sur son cœur qui battait avec force , et après un long silence , dit au Sage d'un ton moins animé , qui faisait pressentir le retour de sa raison.

» Tu vois, homme généreux, l'effet de l'infortune qui me poursuit : depuis mon berceau : j'ai été punie il y a quelque-tems par Timour , pour avoir épousé sa gloire ; je le suis en ce moment , pour m'être placée avec quelque courage entre ton fils et la mort.

» Je suis loin de me plaindre , puisque je te suis chère , puisque mes malheurs ont provoqué ta touchante sollicitude , puisque , rejetée

» par le ciel et par la terre, j'ai trouvé
 » un asyle dans ton cœur, et que je
 » puis mourir dans tes bras.

» O le plus respectable des Sages,
 » que n'as-tu façonné à ton gré
 » l'âme de cette malheureuse Tige
 » de Myrthe, qui aujourd'hui dé-
 » chirée en sens contraire par la
 » tempête des passions, ne sait plus
 » si elle s'appartient à elle-même,
 » appelle tour-à-tour le péril et s'en
 » effraie, sourit à l'amour et l'ou-
 » trage ?

» L'amour ! quel mot ai-je pro-
 » noncé devant toi ? Est-ce que le
 » délire, où s'abandonne un cœur de
 » vingt ans, est fait pour occuper le
 » philosophe, qui a vu cent généra-
 » tions passer devant lui, sans que
 » sa raison sublime ait subi l'atteinte
 » d'une faiblesse ?

» Oui, Orondate, je crois ne point
 » avilir ta sagesse, en t'entretenant

» de tout ce que j'ai fait pour perdre
» la mienne ; tu es sensible , encore
» plus que tu n'es éclairé ; je vois en
» toi mon père , bien plus que mon
» juge ; et les secrets de mon cœur ,
» tout opposés qu'ils sont à l'austérité
» de tes principes , ne sont pas tout-
» à-fait indignes de toi.

» Il fut un tems , où mes sens avaient
» le calme du ciel , quand il conserve
» toute sa sérénité , où mon ame
» neuve encore s'ignorait elle-même ,
» et était heureuse de son ignorance :
» un Arabe vint ; il m'avait sauvé la
» vie dans l'embrasement d'une mos-
» quée ; il fit parler des regards fiers ,
» mais touchans , une raison de l'a-
» dolescence qui n'interprète que la
» nature , sur-tout une reconnais-
» sance , qui avait d'autant plus d'em-
» pire sur moi , qu'il en voilait avec
» adresse les devoirs , et je fus sub-
» juguée.

» Cet Arabe ne tint pas tout ce
 » que m'avait promis sa tendresse ,
 » et peut-être la mienne : trahissant
 » la magnanimité de sa nation , il
 » n'osa pas acheter ma conquête ,
 » fut-ce aux dépens de sa vie ; et je
 » le punis en acceptant le trône de
 » Timour et sa main.

» Un despote qui croit s'abaisser en
 » rendant des devoirs à une femme ,
 » ne l'aime que pour lui-même : dé-
 » venue libre par ses infidélités , et
 » sur-tout par l'arrêt de mon sup-
 » plice , je cherchais dans quel cœur
 » digne de moi je pourrais jeter le
 » mien , lorsque l'être le plus parfait ,
 » que le ciel ait jamais formé , vint
 » se présenter à moi comme un gé-
 » nie tutélaire. Alors l'Arabe , Ti-
 » mour , mes anciens nœuds , les
 » alarmes nouvelles de ma raison ,
 » tout fut oublié.

» Dis-moi , ô mon digne bienfai-

» teur, (car tu connais les élémens
» de mon existence, encore mieux
» que moi-même) dis-moi quel est
» le véritable état de mon cœur ;
» a-t-on des droits sacrés sur moi ?
» En ai-je sur les êtres de qui j'ai
» osé accepter des bienfaits ? Suis-je
» libre encore ? Ai-je jamais aimé ?

» Kondemir était tout pour moi : il
» avait tiré de son sommeil mon ame
» engourdie ; il m'avait montré en
» perspective toute la félicité , à la-
» quelle une femme sensible peut
» prétendre ; je croyais, dans cette
» première explosion de mes désirs,
» le payer de retour : son crime (car
» Adine ne l'a justifié que pour elle
» et non pour moi) son crime m'a
» désillé les yeux ; je me suis ven-
» gée : est-ce qu'on aime, quand on
» connaît la vengeance ?

» Je ne parle pas de Timour. Ja-
» mais mes désirs n'ont prévenu ses

» hommages ; jamais mon cœur n'a
 » palpité à son approche : les des-
 » pots trouvent des complices, mais
 » non des amantes : celui qui, en
 » moins d'un an, a promené sa main
 » entre Adine, Bouton de Rose et
 » moi, n'aurait jamais eu volontai-
 » rement mon aveu, quand même il
 » aurait eu la noble fierté de Kon-
 » demir, et les grâces touchantes du
 » céleste Ariel.

» Ariel ! quel nom vient de m'é-
 » chapper !.... Orondate, pardonne
 » à ma faiblesse... à cette faiblesse
 » que tu vas couvrir du voile de la
 » tendresse paternelle... Mais,
 » existe-t-il sur le globe un être plus
 » fait pour justifier, même l'infidé-
 » lité?... Tu te troubles ; tes yeux
 » se fixent avec douleur sur moi :
 » je crois entendre sortir, du fond de
 » tes entrailles épuées, le nom de
 » Bouton de Rose... Eh bien ! tire-

» moi de mon égarement ; conseille
» l'infortunée qui se jette dans tes
» bras..... Non , ne me conseille
» rien... J'aime encore mon crime,
» puisqu'il me rappelle l'image de
» celui qui l'a fait naître... O ciel,
» qui attises mon désespoir, combien
» il est difficile de mourir !..... »

La fin de ce long monologue était trop véhémente pour ne pas épuiser les forces de Tige de Myrthe ; aussi, à peine la dernière imprécation était-elle prononcée , qu'après quelques convulsions ses yeux se fermèrent , et elle rentra dans sa léthargie.

Cette espèce de sommeil de mort fut d'assez longue durée : Orondate était déterminé à ne point quitter l'infortunée, jusqu'à ce qu'il put lever sans danger le premier appareil de sa blessure : mais le hasard l'ayant conduit à la fenêtre des Colombes , il vit arriver en pаланquin le Capi-

taine des Gardes du Vieux de la Montagne, avec un cortège nombreux d'eunuques et d'esclaves, qui venait chercher Adine pour la ramener en triomphe à Masiath; cet événement l'obligea de descendre, pour ouvrir à l'envoyé de Timour la porte de la Grotte aux Merveilles.

Ariel, plus inquiet que jamais de la santé de Buisson-Ardent, était en sentinelle depuis plusieurs heures, pour observer l'instant où le Sage descendrait du pavillon : à peine le vit-il sortir, pour donner audience à l'envoyé du Vieux de la Montagne; qu'il fit mouvoir la mécanique, et se trouva en un clin-d'œil debout vis-à-vis la corbeille.

Cependant deux heures s'étaient écoulées; et la Téthargie de Tige de Myrthe durait encore. Il n'y avait rien de plus pittoresque que l'attitude de l'infortunée : elle était couchée

de côté , et le visage tourné vers Ariel. Quoique ses yeux fermés parussent couverts des ombres de la mort , sa tête conservait une sorte d'expression , comme dans le Gladiateur mourant du Capitole : elle avait sa main gauche pendante sans mouvement , le long de la partie inférieure de son armure , et la droite posée avec effort entre les deux globes palpitans de son sein , comme pour y arrêter l'appareil vacillant , qu'Orondate avait placé sur sa blessure ; toute cette partie supérieure de son corps n'offrait d'autre voile que les ondes de sa belle chevelure , que le vieillard y avait dirigées , mais avec une mal-adresse , que justifiait assez son idée de ne point quitter le Pavillon , avant la convalescence de la Sultane.

Ariel resta long-tems à contempler ce beau tableau ; ses regards se fixè-

rent sur-tout sur ce sein animé, dont la noirceur de la main, qui en dérobaît quelques insterstices, ne servait qu'à relever l'éclatante blancheur : tout apprivoisé qu'il était, dans le séjour d'Orondate, aux merveilles de la nature, il ne pouvait concevoir comment l'être touchant qui partageait le charme le plus enchanteur de Bouton de Rose, pouvait n'être que le mâle compagnon d'armes de Kondemir ; et comme avec les mœurs primitives de la nature il en avait l'ingénue crédulité, il se proposait bien d'interroger le Sage sur ce phénomène qui passait ses lumières : cependant, un retour sur la métamorphose d'Adine, dont il venait d'être le témoin, aurait dû le mettre sur la voie de la découverte : mais est-ce qu'on raisonne quand on est ému ? est-ce qu'on a le tems de comparer, quand on dévore de ses regards un

sein, qui aurait fait-tomber le ciseau des mains de Praxitèle, lorsqu'il sculptait celui de Venus?

Il y avait déjà une demie-heure que les regards de l'Ange de l'Orient erraient au travers des intervalles de la blonde chevelure de Tige de Myrthe, pour suivre les formes enchantresses d'un corps, qui lui rappelaient le délire de ses sens au pont d'Arimane, et il croyait n'y avoir consacré qu'un coup-d'œil, lorsque tout-à-coup le faux Paladin, sortant à demi de son sommeil sinistre, s'agite avec violence, et comme si, dans un rêve pénible, il luttait contre un phantôme hideux qui venait l'effrayer; il lui échappe des imprécations; dont le sens ne peut être pénétré, grace à l'heureuse inexpérience d'Ariel.

« Retire-toi, sombre et sanglante
» jalousie; pourquoi tes couleurs
» viennent-elles siffler dans ce sanc-

» tuer de l'innocence et de la paix ?
 » Vas flétrir de ton souffle empoi-
 » sonné les cœurs inhospitaliers où
 » la douce amitié ne trouva jamais
 » d'asyle : pour moi , je ne puis des-
 » cendre à haïr mon amie ; si je ne
 » puis l'emporter sur elle à force de
 » tendresse , je n'en accuserai que
 » ma fatale destinée : si elle sait aimer ,
 » moi je sais mourir... »

Mourir ! disait à demi voix le sen-
 sible Ariel, non , je ne puis supporter
 cette idée qui me déchire : Buisson-
 Ardent, permets que je ne t'aban-
 donne point à toi-même , laisse-moi
 te sauver de tes fureurs ; comme le
 ciel m'a permis de le faire à l'égard
 de l'infortuné Kondemir.

« Kondemir, s'écrie Tige de Myrthe
 » de plus en plus égarée , ne me
 » mènes-tu pas sur le champ de ba-
 » taille ? Où sont les ennemis que
 » nous allons défier ?... Ces ennemis ;

» c'est ton cœur.... c'est le mien,
» peut-être..... Oh ! qui nous déli-
» vrera de ces fléaux éternels de
» notre tranquillité !.... Kondemir,
» il fut un tems où je jurai ta mort,
» où tu désiras du moins la mienne :
» Eh bien, ne sommes-nous pas
» armés d'après les lois de l'ancienne
» Chevalerie ? Qu'attendons-nous
» pour vider avec le fer une que-
» relle que le sentiment n'a pu étein-
» dre ? Ne valait-il pas mieux nous
» mesurer avec courage dans les
» champs de l'honneur, que de con-
» jurer dans les ténèbres, pour aller
» assassiner au nom du ciel un Héros
» tel que Louis Neuf ? »

Si Ariel avait eu le plus léger soup-
çon sur l'identité de Buisson-Ardent
et de Tige de Myrthe, ce dernier
monologue l'aurait fait disparaître :
car il en devait résulter pour tout
étranger, qui n'était pas initié dans

les mystères de ses anciennes amours et dans le secret de sa métamorphose, que Buisson-Ardent n'était que Buisson-Ardent : mais le jeune amant de Bouton de Rose, qui, comme je l'ai dit, avait les mœurs de la nature et son heureuse ignorance, n'avait pas même eu de soupçon; il croyait la Sultane un Africain, parce qu'elle avait le visage et les mains de couleur d'ébène; il la supposait du sexe de Kondemir, parce qu'elle proposait de se mesurer avec lui sur un champ de bataille,

Cependant, le redoublement de la fièvre de l'infortunée ajoutait à ses alarmes : au plus léger mouvement qu'elle faisait, il s'approchait avec intérêt de la corbeille; il suivait le cours irrégulier de la respiration de Tige de Myrthe; il attendait avec inquiétude que ses yeux s'ouvrissent, comme s'il avait voulu épier son âme dans

ses regards. Son sein, sur-tout, dont la désorganisation de l'économie animale précipitait les ondulations, ajoutait une teinte de volupté à sa pénible rêverie : enfin, dans un mouvement convulsif qui écarta le dernier voile interposé par la chevelure, à la vue de ce sein enchanteur, fait pour donner des feux aux cèdres du Liban, Ange de Mahomet, s'écria-t-il, m'as-tu transporté au pont d'Arimane ? oui, voilà le sein de Tige de Myrthe sur le corps de Buisson - Ardent, et le ciel se joue de la sensibilité d'Ariel.

« Ariel ! dit sans ouvrir les yeux
» Tige de Myrthe, quel nom vient-
» on de prononcer ! comme il r'ouvre
» toutes les blessures de mon cœur
» déchiré !.... Quel Génie ennemi
» de notre repos l'a amené dans ce
» séjour ! est-ce qu'il est libre ? est-ce
» que je m'appartiens à moi-même ?...
» Lui, le fils d'Orondate, et il n'a

» point pitié des infortunés qu'il fait !
 » lui, l'Ange de l'Orient , et il n'est
 » point mon Dieu tutélaire !... Puis-
 » sances célestes , arrachez-moi une
 » existence qui m'importune : quand
 » on n'est pas bien avec soi-même ,
 » il est si doux de mourir !...

» Ariel.... je le vois , une rose
 » attachée sur son écharpe , parcou-
 » rant avec la rapidité de l'éclair les
 » défilés du Liban ; il demande à
 » toute la nature un être digne d'être
 » associé à son bonheur , et la nature
 » garde le silence. ... Quelle est
 » cette branche de myrthe que sa
 » main recueille ? on dirait qu'il
 » tressaille en la touchant : comme
 » son teint se colore ! comme son
 » œil étincelle ! est-ce de désir , n'est-
 » ce que de réminiscence ?... N'im-
 » porte , je m'empare d'une illusion
 » qui m'est chère.... Puissances cé-
 » lestes , prolongez mon existence ;

» je commence à être bien avec moi-
» même , et il n'est pas tems de
» mourir.

» Ariel.... Ariel.... où es-tu ?
» quelle fatalité te dérobe à mes re-
» gards ? je touche au seuil de l'em-
» pire de la mort , et c'est de-là que
» mon ame t'appelle. Viens recueillir
» un dernier soupir , que ta sensibilité
» aurait pu empêcher de s'exhaler. ...
» Tu ne dois pas me voir avec indiffé-
» rence : le bienfaiteur s'attache d'or-
» dinaire à l'objet de ses bienfaits...
» Ne te souvient-il plus du pont d'A-
» rimane ? Ne vois-tu pas ma tête sus-
» pendue sur l'abîme ? Je te dois ce
» jour que je vois encore.. Ariel , je
» te dois bien davantage ; en sauvant
» ma vie , tu m'as donné le droit de
» sauver la tienne. Viens voir
» toute l'étendue de mon sacrifice. ...
» Qu'une larme de reconnaissance
» coule de tes yeux attendris , et je

» dirai, en te regardant pour la der-
 » nière fois : *Il est doux de mourir.* »

Il faut connaître toute la sensibi-
 lité de l'Enfant de la Nature, pour se
 faire une idée de la douleur d'Ariel
 en entendant ce monologue de délire ;
 il se jette sur la main froide et déco-
 lorée de Tige de Myrthe, et tâche
 par ses caresses brûlantes de lui ren-
 dre le sentiment : ensuite, se rele-
 vant, et voyant le beau sein qui l'a
 subjugué, soulever à demi les cheveux
 qui voudraient lui servir de voile :
 entends ma voix, dit-il avec l'accent
 du désespoir, intrépide compagnon
 de Kondemir, touchante image de
 Tige de Myrthe.

En ce moment, la Sultane entr'ouvre
 des yeux appésantis, croit voir dans
 un rêve pénible l'Ange de l'Orient ;
 et s'écrie : « Tu vois l'image de Tige
 » de Myrthe ! et moi aussi je vois
 » l'image d'Ariel... N'avons-nous

» pas été précipités tous deux dans
» l'abîme d'Arimane? N'habitons-nous
» pas ensemble les Champs-Élysiens?
» Oui, je m'en apperçois au calme
» imprévu de mes sens : les passions
» humaines n'ont point d'influence
» dans ce séjour de paix : plus de
» discorde entre les beautés què s'ap-
» propria Timour, plus de rivalité
» entre le Myrthe et la Rose ; j'enlace
» dans mes bras l'ombre d'Ariel, et
» rien ne peut plus m'en séparer... »

Ce spectacle porta au dernier pé-
riode l'émotion d'Ariel : ses sanglots
étouffaient sa voix, mais ses yeux
s'humectèrent, et il laissa tomber
une larme sur le sein de Tige de
Myrthe : à l'instant un mouvement
violent de l'infortunée annonce la
nouvelle tempête qui s'élève dans son
cœur : « Que vois-je, dit-elle? une
» larme d'Ariel sur mon sein!
» Cette larme est un trait de feu qui

» le consume.... Ariel, qu'exiges-tu
 » encore de ta victime.... ? car je
 » la suis doublement : n'est-ce pas
 » moi que tu rejettes avec effroi ?
 » n'est-ce pas moi qui interceptai le
 » coup qui t'allait donner la mort ?...
 » Tu ne peux voir la blessure de
 » mon cœur, mais regardes celle de
 » mon sein.... Le sang dont je re-
 » tiens les flots va rejaillir sur toi...
 » approche et contemple ton ou-
 » vrage. »

Ces mots sinistres étaient à peine
 prononcés, que Tige de Myrthe écarte
 sa main long-tems roidie sur l'appa-
 reil de sa blessure : le sang , qui n'est
 plus contenu , s'échappe une seconde
 fois avec violence : alors Ariel , em-
 porté par l'élan de sa sensibilité ,
 s'élance sur l'infortunée , pose sa
 main tremblante sur la plaie entr'ou-
 verte , et ne pouvant réussir à la re-
 fermer , jette un cri d'effroi qui ap-
 pelle Kondemir dans le pavillon.

CHAPITRE XXVI.

Du génie , avec lequel le Vieux de la Montagne tire parti d'une Insurrection , pour se rendre plus absolu.

IL est difficile de réunir plus de circonstances faites pour éveiller la curiosité , que l'auteur Arabe n'en a rassemblées en ce moment dans la Grotte aux Merveilles : l'Auteur fécond des Mille et Une Nuits en aurait tiré le sujet de cinq cents autres ; le Molière Espagnol, Lopez de Vega , y aurait puisé l'intrigue de dix comédies.

D'un côté , c'est Orondate qui , arrivé par l'explication de la croix en hyéroglyphes , à jeter quelques lumières autour du berceau d'Ariel ,
interroge

interroge ses livres, les hommes et la nature entière, pour découvrir le secret impénétrable des amours d'Adèle, qui ne devait pas être la mère de son fils, et qui se voit à la fleur de l'âge entraînée dans la tombe d'un tyran, qu'elle idolâtre encore en tombant sous ses coups.

D'un autre côté, c'est Adine trouvée par Kondemir et le Sage, presque dans les bras de l'amant de Bouton de Rose, qui, toute entière à une passion qu'elle ne peut dompter, regrette que son évanouissement l'ait empêchée de jouir du bienfait de la foudre, qui forçait Ariel à l'infidélité.

Le tableau le plus attachant de tous est peut-être celui que nous venons de quitter : le tableau de Tige de Myrthe en délire, dont le sein en chanteur se trouve pressé, innocemment sans doute, par la main d'Ariel, au moment où paraît Kondemir, ce

superbe Kondemir , qui ayant tant de droits sur le cœur de la Sultane , ne respire depuis long-tems que pour la punir de lui avoir été infidèle.

Il semble que l'Auteur de cet Ouvrage ayant de si puissans motifs pour ne point s'écarter de la Grotte d'Orondate , va choisir dans sa palette les couleurs les plus faites, pour dénouer avec intérêt l'intrigue piquante de la position de l'Ange de l'Orient entre Adine et Tige de Myrthe : eh bien , l'on se trompe ; l'Ecrivain Arabe , aussi despote que le Sultan qu'il fait parler , nous transporte , d'un coup de baguette, dans le serrail de Massath ; et je me vois obligé de l'y suivre , pour conserver le caractère sacré de l'histoire , à qui il ne reste rien quand on lui ôte la fidélité.

Si on n'a pas perdu le fil des touchantes amours de Bouton de Rose et d'Ariel , on doit se rappeler que

nous avons laissé la première dans la situation la plus critique, où puisse se rencontrer l'être sensible, quand seul avec lui-même il ne lutte qu'avec son cœur contre la double tyrannie des hommes et des événemens : Bouton de Rose se trouvait entre le superbe Timour, qui demandait que sa propre tête fut substituée, dans le tableau, à celle dont la Sultane faisait l'objet de son idolâtrie, et le farouche Octar, qui, la dépouille sanglante du Soudan d'Égypte à la main, voulait que la foi de l'amante d'Ariel fut le prix de son régicide. Il est difficile d'imaginer une position plus déchirante, et comme j'aime singulièrement à être ému, je commence à regretter moins, que mon Arabe rompant l'unité dramatique, ait, en un clin d'œil, transporté la scène hors de la Grotte aux Merveilles.

On se rappelle sans doute , que quand le féroce Octar demanda à Timour qu'il lui livrât Bouton de Rose , celle-ci était évanouie au pied de son cheval , et n'entendit point les clauses de l'effroyable traité conclu entre les deux tyrans : car , avec la délicatesse de ses organes , n'ayant pas eu le tems de préparer son ame contre un pareil revers , elle serait morte d'effroi.

Cependant , l'audace du meurtrier d'Almoadan n'était pas de nature à effleurer l'ame de Timour : ce despote , accoutumé par les succès de son génie , et peut-être encore plus de ses crimes , à voir tout plier devant lui , n'avait jamais , depuis qu'il était sur le trône , entendu un mot aussi fait que celui d'Octar pour effaroucher ses oreilles royales : il regarde l'Arabe avec des yeux , où malgré la contrainte qu'il s'imposait ,

on démêlait aisément des traces de fureur. Sans doute, dit-il, la beauté qui maîtrise mon cœur, la beauté que j'ai fait Sultane, n'a pu être comprise dans le traité, indigne de la majesté du trône, que tu m'as arraché : Bouton de Rose est ma conquête, et je la disputerais au Dieu de Mahomet lui-même, s'il prostituait sa toute-puissance jusqu'à me défendre de l'aimer. —

Tu m'as promis, si je te défaisais d'Almoadan, une beauté de mon choix dans ton serraïl : tu n'en as excepté aucune : j'ai choisi Bouton de Rose ; remplis tes engagemens, comme j'ai rempli les miens : je t'ai apporté la tête de ton ennemi, laisse-moi emmener ma maîtresse. —

Arabe, je sais ce que je te dois, et encore plus ce que je me dois à moi-même : mais si tu osais toucher sans mon aveu la frange de la robe

de cette infortunée , à un signe que je ferais , ta tête remplacerait ici celle d'Ahmoadan. —

Timour , je vais faire ce signe moi-même , et tu vas voir à qui de nous deux il appartient de trembler. —

Octar , à ces mots , entr'ouvre la portière , et appelle lui-même le Capitaine des Gardes , la cohorte d'Arabes qu'il commande , et jusqu'aux Eunuques distribués dans les différens postes du jardin : quand cette foule nombreuse se trouve réunie dans le Pavillon , il se nomme , dit qu'il vient d'apporter la tête du tyran de l'Asie , et fait ce peuple juge du différent qui vient de s'élever entre lui et le Vieux de la Montagne.

Il y avait long-tems que la politique ombrageuse de la cour de Masiath avait fait craindre à cette petite Monarchie de devenir un jour une des

Provinces de l'Égypte : le nom du vainqueur d'Almoadan ne pouvait donc que disposer favorablement tous les esprits en sa faveur ; il y avait non moins d'adresse à établir d'antiques esclaves juges de leur maître : jamais ces germes d'indépendance, semés à propos dans une multitude sans principes et sans frein, ne sont perdus pour l'ambitieux qui se propose d'en recueillir les fruits : il n'y a rien de plus aisé que de régner, en soulevant contre les Rois : les hommes sans lumières et sans morale, sont des bêtes de somme que l'on monte avec d'autant plus de facilité, qu'on leur fait croire qu'ils sont nés pour le commandement.

Un autre motif, particulier au petit Empire de Masiath, relâchait un peu dans les gens de guerre les liens de l'ancienne servitude : Timour s'était

permis de faire peser quelquefois sur eux le sceptre d'airain, qu'il promenait d'ordinaire sur les despotes de l'Asie ; et l'on sait que dans les troubles qui accompagnèrent la disgrâce de Tige de Myrthe, le sang des Gardes avait arrosé jusqu'aux marches des pavillons voluptueux du serralil ; cet acte de tyrannie maladroite entretenait un levain de mécontentement et de haine secrète, que l'habitude d'une obéissance passive et les dogmes d'une religion d'esclaves ne pouvaient étouffer ; il fallait que tôt ou tard il y eut une explosion, et que le trône se renversât sur lui-même, ou qu'il devint plus absolu que jamais par le succès des vengeances.

Enfin, ce qui justifiait aux yeux de la politique vulgaire la hardiesse d'Octar, c'est qu'il était en ce moment un des chefs les plus accrédités

des Mammelucs. Ce factieux savait bien que dans un Gouvernement purement militaire, comme celui de l'Égypte, il y a un pacte secret qui protège de la force générale toutes les forces individuelles, et que, grace à cette confédération, on ne pouvait faire tomber un seul cheveu de sa tête, sans exposer la vie du Monarque et le salut de la Monarchie.

D'après ces considérations, la surprise cesse, quand dans l'état le plus absolu de l'Asie, on voit toute la puissance d'un despote se briser devant l'assurance d'un seul homme, comme la masse de l'Océan devant quelques grains de sable.

Timour, à la vue de ses Gardes, de ses Eunuques, qu'il n'avait pas demandés, ne se possède plus, et leur montrant l'être superbe qui le défie, il leur dit avec rage, *frappez : celui-ci, plus maître de lui-même,*

se contente de dire avec calme, *écoutez-moi*; et ce qui n'était encore jamais arrivé dans les Cours de l'Asie, des hommes qui jusqu'alors n'avaient été que de vils automates dans la main de leur Souverain, aimèrent mieux *écouter* sa victime que la *frapper*.

Alors le Vieux de la Montagne commença à entrevoir une grande vérité politique, que l'habitude du pouvoir absolu lui avait caché jusqu'à ce moment : c'est que le colosse du despotisme n'a que des pieds d'argile, et que quand une grande réunion d'hommes s'avise de raisonner son obéissance, il n'y a bientôt plus ni Maître ni Gouvernement.

Octar ne tarda pas à s'apercevoir, qu'avec un peu d'adresse, il allait se trouver presque aussi maître que Timour dans son serrail. Il avait un peu de cette éloquence d'enthou-

siasme , née de l'élan du sentiment plutôt que des froids calculs de la raison , éloquence avec laquelle on fait sourire les Sages et on subjugué le monde : il en profita pour faire valoir sa cause : il montra avec force combien le trône peserait sur la masse de la Nation , si un Arabe-Roi se permettait de manquer à sa parole , et de maltraiter un étranger faible et désarmé , qui ne luttait qu'avec sa raison et son courage contre sa toute-puissance.

Le Vieux de la Montagne , tout dépravé qu'il était devenu par la longue habitude du despotisme , n'avait pas perdu les qualités élémentaires qu'il avait reçues de la nature , et dont le sage Orondate avait perfectionné l'usage : il était calme dans le danger , et employait à le conjurer le tems que les êtres vulgaires perdent à s'en plaindre. Il étudia ,

pendant la harangue d'Octar, tous ces demi-hommes et tous ces automates militaires qu'on façonnait avec art à l'insurrection, et devinant leur ame sur leur visage, il en conclut qu'à l'exception du Premier Eunuque et du Capitaine des Gardes, qu'on gardait à vue, l'obéissance de toute cette multitude allait lui échapper; alors il prit son parti en homme de génie, qui, maîtrisant pour ainsi dire la nature, fait servir à sa gloire les événemens destinés à amener sa perte.

On n'a pas oublié sans doute que Bouton de Rose, épuisée par les violens efforts qu'elle avait faits pour cacher son indignation profonde, à la vue de la tête sanglante d'Almoadan, était tombée sans connaissance au pied de son tableau; que Timour éperdu s'était précipité sur elle, et, pour rendre sa respiration plus libre,

avait dévoilé son sein. Le bruit des gardes et des eunuques qui remplissaient le Pavillon , la harangue incendiaire d'Octar , n'avaient pu tirer l'infortunée de ce sommeil de mort ; personne même n'avait songé à ramener les vêtemens de la Sultane sur ce sein séducteur , fait pour embrâser les sens ; seulement , le premier eunuque s'était placé devant elle pour intercepter , mais faiblement , les regards de la multitude : tout-à-coup le Sultan se lève , et de ce ton de dignité qui n'appartient qu'à l'homme à grand caractère , qui a l'habitude du commandement , « mes amis , » dit-il , cet Égyptien vous trompe ; » il cherche à me ravir votre estime , » dont je m'honore , et sans laquelle » mon trône serait sans appui : si je » n'étais que votre Roi , je ne proutituerais point la majesté de ma » Couronne à me défendre , mais je

» suis votre père, et il est doux à
» mon cœur de trouver des défen-
» seurs, ou, si vous le voulez, des
» juges dans mes enfans ».

Cet exorde, auquel des Ismaéliens, élevés dans tous les préjugés de l'obéissance passive, étaient loin de s'attendre, captiva leur attention : le mot de père a un tel pouvoir sur les âmes sensibles, qu'à cause de lui on est toujours tenté de pardonner à un homme né notre égal, d'être roi.

» Je suis Arabe, continue Timour,
» et je m'en glorifie : ce nom est sy-
» nonime à celui de grandeur d'âme
» et de fidélité. J'ai promis à mes pen-
» ples le bonheur, et je ne leur ai de-
» mandé que l'obéissance : jusqu'ici,
» de part et d'autre nous avons tenu
» tous nos engagemens : mes Ismaë-
» liens vivent heureux sous mes loix,
» et, quand je leur ordonne de cesser
» d'être, plus heureux encore, ils

» vont recueillir dans le Paradis du
 » grand Mahomet les palmes de l'im-
 » mortalité ».

Ces mots, prononcés avec l'assurance que donne la supériorité, ajoutent quelque chose à l'intérêt général : de ce moment on cesse de garder à vue le Capitaine des Gardes et le Premier Eunuque : celui-ci va reprendre sa place auprès de son maître ; l'autre , par un mouvement adroit , s'approche d'Octar et veille sur lui , comme s'il était chargé de s'assurer de sa personne.

» Cet Octar, qui vient tenter d'ar-
 » racher des sujets à leur Prince et
 » des enfans à leur père, n'est qu'un
 » vil Égyptien accoutumé à aduler
 » un maître , quand il est puissant ,
 » et à le trahir dans ses revers : si
 » c'était un Arabe , croyez-vous qu'il
 » m'eût apporté aujourd'hui la tête
 » de son Souverain , et qu'il fit tro-

» phée devant vous de ce monument,
» non de sa bravoure, mais de sa lâ-
» cheté ? »

Octar, furieux, veut parler pour se défendre ; un murmure général lui impose silence : il fait un mouvement pour s'approcher de Timour : le Capitaine des Gardes, de la pointe de son cimeterre, trace autour de lui le fameux cercle de Papirius, et le farouche meurtrier d'Almoadan, comme enchaîné par une puissance supérieure, n'ose le franchir.

» Almoadan fut votre ennemi et
» le mien, il était de mon devoir de
» mettre une barrière à ses conquêtes ;
» persuadé qu'un Roi qui aime ses
» peuples doit prévenir l'inutile effu-
» sion du sang, je consentis que cet
» Égyptien achetât le titre de bien-
» faiteur de l'Asie, en privant du jour
» le despote superbe qui menaçait
» d'en être le fléau : mais je ne lui

» ai pas commandé de frapper dans
 » l'ombre un ennemi qu'il n'osait
 » regarder en face; je lui ai demandé
 » un combat dans les champs d'hon-
 » neur, et non un assassinat. Cet
 » homme à-la-fois vil et féroce, n'a
 » rempli ni votre attente ni la mienne;
 » il a compromis et l'honneur de
 » l'Asie, et le sentiment de sa di-
 » gnité, qui n'abandonne jamais un
 » guerrier magnanime: d'abord, ce
 » n'est point Masiath, ce n'est point
 » les Monarchies de l'Orient qu'il a
 » vengé, par le meurtre du Soudan
 » d'Égypte, c'est uniquement sa sœur
 » déshonorée par le despote dans une
 » orgie: le repos du monde n'est entré
 » pour rien dans la conjuration d'Oc-
 » tar, mais seulement son amour-pro-
 » pre humilié dans une petite intrigue
 » de serrail. Voulez-vous maintenant,
 » mes amis, savoir comment ce com-
 » plot, digne de l'horreur de ceux-

» mêmes à qui il est utile , s'est
» exécuté ; l'Égypte entière va vous
» l'apprendre. Octar n'a point été ,
» comme vous l'eussiez fait , défier
» le tyran dans sa tente , lui deman-
» der raison , au nom du genre hu-
» main , de la blessure profonde qu'il
» méditait de lui faire par ses san-
» glantes invasions , le frapper sur
» son trône , et se faire jour ensuite ,
» le cimenter en main , au travers
» de ses vengeurs : trop lâche pour
» se mesurer corps à corps avec le
» vainqueur des Croisés , il a soulevé
» contre lui la milice des Mamme-
» lucs , et s'est présenté à leur tête
» dans le palais , à l'issue d'un festin ,
» pour le massacrer sans péril , ainsi
» que sans gloire : Almoadan , digne ,
» malgré ses attentats , d'une meil-
» leure destinée , s'est fait jour à force
» de bravoure , au milieu de ses as-
» sassins , et a cherché un asyle dans

» une tour : Octar l'y a poursuivi ,
 » la torche à la main , a embrasé
 » l'édifice ; et voyant le Prince se
 » précipiter tout armé dans le Nil ,
 » l'y a fait périr à coups de flèches.
 » Il semble que la mort , sur-tout
 » quand elle est prématurée , doit
 » anéantir toutes les vengeances ; le
 » guerrier vainqueur pleure sur les
 » champs de bataille ; le Paladin de
 » l'Europe embrasse son frère-d'ar-
 » mes qui expire sous ses coups :
 » mais l'honneur Égyptien a d'autres
 » élémens. Le farouche Octar , cer-
 » tain que sa victime ne peut plus
 » se défendre , se précipite dans le
 » fleuve , partage eu deux le cadavre
 » palpitant de l'infortuné Monarque ,
 » arrache son cœur , et vient m'ap-
 » porter sa tête ».

A chaque période de la Philippique
 de Timour, les Soldats , les Eunu-
 ques prenaient un intérêt plus vif à

sa cause : vers la fin , tout le monde fit éclater à l'envi et par des signes variés , l'horreur que la présence d'Octar inspirait : peu à peu le Sultan de Masiath vit les rebelles l'entourer pour lui faire un rempart de leurs personnes , et l'Égyptien se trouva seul avec ses remords.

Pendant ce mouvement , Timour avait écarté l'eunuque qui cachait à demi le corps toujours inanimé de Bouton de Rose , et tirant parti , soit de l'espèce d'abandon voluptueux où elle se trouvait , soit de la pâleur de la mort qui était répandue sur son visage , il acheva ainsi d'étouffer les derniers germes de l'insurrection.

» Maintenant , mes amis , qu'Octar
» vous est connu , il faut vous dévoiler Timour tout entier. J'avais
» promis à l'Égyptien , s'il revenait
» triomphant d'un combat destiné à
» exposer sa vie , de lui donner l'a-

» vant-goût des voluptés qui l'atten-
 » daient dans les bras des Houris ,
 » après sa mort : mon serrail devait
 » s'ouvrir devant lui , et il devait
 » choisir parmi les beautés avec qui
 » je n'avais contracté aucune espèce
 » de nœuds , celle dont la délicatesse
 » ne se refuserait pas à ses embras-
 » semens.

» Quoique l'assassinat d'Almoadan
 » qu'il n'aurait fallu que combattre,
 » semblât dégager ma foi, fidèle à mes
 » engagemens, j'offris de faire pas-
 » ser en revue devant Octar toutes les
 » beautés de l'Asie, que mes Eunuques
 » m'avaient achetées : mais l'insolent
 » Égyptien ne voulut que la Sultane,
 » celle que mon cœur et la loi m'ont
 » donnée pour épouse, et qui, sou-
 » veraine de son maître par ses grâces,
 » est déjà devenue la vôtre par ses
 » bienfaits.

» Si du moins cet Octar avait es-

» sayé, par des services dignes de la
» générosité Arabe ou de la Cheva-
» lerie Française, de me disputer le
» cœur de Bouton de Rose! Mais,
» est-ce à un vil assassin à avoir une
» idée de la délicatesse? Celui-ci ne
» connaît l'amour que pour le pro-
» faner par des désirs adultères : il
» ne cherche pas une amante, il veut
» une victime, et vous en allez juger
» par l'affreux présent de nœces
» qu'il apportait à l'Enfant de la
» Nature ».

Timour, en ce moment, fait un
signe, et un Eunuque détourne le
voile qui cachait la tête sanglante
d'Almoadan : un cri d'horreur se fait
entendre : Octar pâlit, non de son
crime, mais du danger auquel il l'ex-
pose, et les mêmes hommes qui sem-
blaient conjurés pour le faire Roi,
mettent la main sur la garde de leurs
cimeterres, attendant un clin-d'œil

du Sultan pour le massacrer aux pieds de Bouton de Rose.

Cependant , dans l'intervalle de toutes ces agitations , les Eunuques s'étaient approchés de la jeune amante d'Ariel ; ils lui avaient prodigué tous les secours de l'art pour la rendre à la vie ; une faible palpitation de son sein , qui repoussa le voile jeté négligemment sur lui , en fit pressentir le succès : peu à peu ses bras tombés sur ses genoux reprennent leur ressort ; elle entr'ouvre des yeux faibles et ternes ; quel spectacle pour l'infortunée , quand le premier objet qu'elle apperçoit est la tête mutilée du Soudan d'Égypte , suspendue à son chevalet par sa sanglante chevelure ! Timour , s'écrie-t elle , si je te suis chère , dérobe à mes regards cet abominable trophée qui déshonore ta victoire..... et le monstre qui l'a apporté , pourquoi souille-t-il de

sa présence cet asyle de la paix ...
Il a assassiné un héros.... il m'as-
sassine moi-même....

Octar était tombé contre la terre ,
les yeux rouges du sang , qui semblait
à chaque minute devoir jaillir de tous
ses pores : il avait une main pressée
avec force contre son flanc , comme
s'il avait voulu déchirer son cœur :
en un moment , tous les cimenterres
sortirent de leur fourreau , et Timour
allait être vengé , lorsque l'adroit des-
pote , s'élançant au-devant de sa vic-
time : Non , dit-il , je n'oublie point
que je suis Arabe , et ce sol où j'ai
donné l'hospitalité à un traître ne
sera pas souillé de son sang : qu'il
vive , pour voir l'harmonie qui règne
entre le père de la Monarchie de
Masiath et sa nombreuse famille : je
ferai plus ; je lui ai promis une beauté
de mon serrail , je lui donne Tige de
Myrthe , qui a long-tems régné sur
moi ,

moi, et qui m'a osé trahir ; ces deux êtres rejetés par le Ciel sont faits l'un pour l'autre. Qu'on mène à l'instant Octar dans la forteresse d'Orondate : c'est là qu'on lui remettra sa proie ; il ne tiendra qu'à ce tigre altéré de sang de l'emmener dans son repaire pour la dévorer.

Cette dernière phrase fut prononcée à demi-voix , de manière que l'assassin d'Almoadan et le Capitaine des Gardes, qui le surveillait, furent seuls à portée de l'entendre : pour les Eunuques et les Soldats, ils tombèrent aux genoux de Timour, élevant sa clémence jusqu'aux nues, et faisant ainsi de leur reconnaissance un instrument de plus pour river les fers de leur esclavage.

CHAPITRE XXVII.

CONSEIL D'ÉTAT tenu dans le vestibule des Enfers. Fête de la Clémence ; désastre qui l'accompagne.

MES amis , ne vous fiez point à la parole des Despotes , soit qu'ils soient Rois dans une Monarchie , soit qu'ils se contentent de l'être dans une République : le miel distille de leurs bouches et le fiel de leurs cœurs : ils ne sont jamais plus cruels que quand ils pardonnent , jamais ils ne vantent plus leur clémence , que quand ils signent des arrêts de mort.

Appius , Roi de la République Romaine , entourait de la sagesse du Code Solonien l'édit du Décemvirat ,

qui légitimait la prostitution de Virginie : lorsque Tibère, Roi dans la Monarchie d'Auguste, paraissant au Sénat, parlait à chaque Membre d'un ton affectueux, flattait les Consuls, élevait jusqu'au ciel la modération de César, tout le monde était saisi d'effroi : s'il prenait ses tablettes pour transcrire un Sénatus-Consulte, on y voyait une liste de proscription ; si en qualité de Censeur, il faisait le dénombrement de la compagnie, on était sûr qu'il comptait ses victimes.

Encore une fois, mes amis, défiez-vous, dans quelque espèce de Gouvernement que ce soit, du Despote qui a conquis, ou à qui vous avez déferé tous les pouvoirs : soyez bien sûrs, qu'il est dans la nature de l'homme qui peut tout d'oser tout : que toutes les fois que sa politique sera en présence devant la loi, il enveloppera des formes vénérables de la loi, les

crimes de sa politique; qu'il se prosternerait aux pieds de la morale, en l'assassinant; qu'il s'honorera du titre de philanthrope, en répandant à grands flots le sang des hommes.

Après ces réflexions, qui ne sont pas aussi vagues qu'on pourrait l'attendre de l'imagination vagabonde d'un Arabe, je vais mener mon lecteur au Conseil d'Etat, que tient en ce moment le Vieux de la Montagne, au vestibule des Enfers.

Nous venons de voir, avec quel transport on avait reçu dans l'intérieur du serraïl de Masiath, la nouvelle de la générosité de Timour: on mettait son nom à côté de celui de Mahomet, on versait à l'envie des larmes d'attendrissement: le Prince, entouré de cette multitude n'aguères insurgée, qui se précipitait alors à ses genoux, confondait ses larmes avec les siennes; il assurait les Chefs,

en leur donnant sa main à baiser, que ce n'était que de ce jour qu'il commençait son règne, et le délire de l'enthousiasme populaire ne semblait égalé que par celui de la reconnaissance royale.

Timour parcourut avec ce cortège une partie de ses vastes jardins, et chacun ne se sépara qu'à l'approche d'un arc de triomphe, qui, par la légèreté de son architecture, par les guirlandes de myrthe et de roses dont il était revêtu, par les groupes voluptueux d'amours qui figuraient entre les colonnes, semblait destiné à recevoir la Reine d'Amathonte, c'est là que le Prince déclara qu'il allait tenir un grand Conseil d'État, destiné à consolider le bonheur de sa Monarchie.

Ici mon auteur Arabe m'abandonne : persuadé, d'après les rêveries de la vanité nationale, que l'univers

entier devait connaître les jardins de Masiath, comme ceux de Babylone, il ne songe en aucune manière à les décrire : ce silence m'a long-tems arrêté sur l'intelligence des faits ; j'ai eu recours alors aux écrivains contemporains, et j'ai vu avec plaisir la géographie que j'invoquais, dissiper les nuages de l'histoire.

Les jardins de Tîmour, célèbres en Asie par leur goût et leur magnificence, ne pouvaient se comparer à aucun monument de ce genre, parce qu'ils étaient encore plus l'ouvrage de la politique que de la volupté : on y façonnait l'âme des Néophytes à la crédulité religieuse, avec plus de soin, que le cœur des Géorgiennes aux plaisirs d'un maître. Préparer, par le meurtre des Rois, le monde désorganisé à faire de Masiath la Métropole de la Monarchie universelle, flattait bien plus le Vieux.

de la Montagne, que l'espoir vulgaire de se créer, avec des beautés qu'on achète, une série de nouvelles jouissances.

Ces jardins, dont l'ensemble et les détails n'étaient parfaitement connus que de Timour et d'Orondate, renfermaient, outre le palais et les pavillons du Serrail, deux compartimens essentiellement distincts, dont l'un embrassait l'enceinte du second Paradis de Mahomet, et l'autre offrait une image assez fidèle, de ce que la Mythologie Grecque nous désigne par le Tartare ou les Enfers.

Le dessin du Paradis avait été donné par le Sage du Liban : on y trouvait tout ce que les crayons d'Homère, de Virgile et d'Ovide avaient tracé en ce genre de plus riant, et surtout ce qu'ils avaient oublié, pour en former le séjour le plus voluptueux qui fut sur la surface du globe. L'imagi-

nation en voyant ce tissu de merveilles, se sentait épuisée, elle qui ne circonscrit jamais ses ouvrages, parce qu'elle voit toujours au-delà de la nature.

Pour le Tartare, il était tracé tout entier d'après les plans de Timour, qui y avait déployé, dans l'art de tourmenter les hommes, la plus ingénieuse fécondité.

Par une bisarrerie qui n'est qu'apparente, parce que la raison supérieure du sage peut la justifier, il se trouvait qu'il n'y avait rien de plus aride et de plus sauvage que l'avenue qui conduisait au Paradis, tandis que les sens étaient doucement émus du site enchanteur, que présentait le vestibule des Enfers.

Le Conseil d'État se tenait tantôt sous le portique en ruines, hérissé de roches entr'ouvertes par les torrens, et ombragé par des arbres de

mort, qui servait d'entrée au séjour immortel des Houris et des Anges ; tantôt sous le vestibule imité d'après la vallée délicieuse de Tempé , qui tenait lieu d'avenue à l'empire des ombres perverses et de la mort.

Timour, ainsi que tous les Despotes, ne rassemblait des Hommes d'État dans son Conseil, que pour leur faire signer les arrêts émanés de sa pleine science et autorité. S'il les consultait, d'après d'antiques formes, qui tiennent lieu de lois aux peuples qui n'en ont point , c'était uniquement pour rejeter sur eux l'odieux des jugemens, dans le cas où l'opinion publique les désapprouverait : aussi personne ne contredisait le maître, si ce n'est par des raisonnemens si faibles, qu'ils décelaient l'envie de le faire triompher ; d'ailleurs, Timour qui aimait mieux être deviné dans ses ordres que les notifier avec em-

pire, avait trouvé un mode très-adroît pour faire connaître ses desirs aux esclaves titrés, qu'il appelait ses Ministres : quand il tenait les séances de son Conseil sous le portique de l'Elisée, il donnait à entendre qu'il consentait à user de clémence ; lorsqu'il les indiquait au vestibule des Enfers, il faisait connaître que ses victimes ne trouveraient d'asyle contre ses ressentimens, que dans le séjour de la mort.

Le Sultan de Masiath, arrivé sous l'arc de triomphe, s'assied sur un trône de fleurs, entre son Capitaine des Gardes et son premier Eunuque : les Ministres étaient dans l'attente ; presque tous avaient la physionomie des satellites de Mégère et de Tisyphone, leurs âmes perverses se peignaient dans l'obliquité de leurs regards. Timour, après avoir regardé quelque tems avec complaisance ces instrumens

serviles de sa tyrannie, s'exprima ainsi :

» Les cris d'allégresse de ce peuple
 » vil et insolent, que je hais, ont pé-
 » néné sans doute jusques dans ce
 » Sanctuaire des vengeances : ces
 » cris ont dégradé la majesté royale,
 » et il ne reste d'autre alternative à
 » votre maître, que d'abdiquer sa
 » Couronne ou de la venger ».

Les Membres du Conseil, d'autant plus alarmés, qu'ils tenaient toute leur existence politique de la prérogative royale, attendaient, dans un morne silence, qu'on leur donnât des lumières sur ce crime de lèse-majesté : ce fut le Capitaine des Gardes qui en fit le récit, et comme il avait été un personnage actif dans ce grand mouvement, on se doute bien qu'il en traça le tableau, de manière à en faire partager l'odieux entre Octar et les complices automates de son insurrection.

» Sages Ismaëliens, ajouta le Sultan, je vois à votre indignation
» profonde, que vous partagez mes
» injures ; et votre fidélité est faite
» pour m'énergueillir : ces injures
» affectent d'autant plus ma sensibi-
» lité, que pour la première fois de
» ma vie, je suis descendu à l'hu-
» miliation de faire parade d'une
» clémence, que ma politique désa-
» vouait : vous pouvez, par un acte
» éclatant de sévérité, expier le dé-
» lit de la révolte, mais le délit de
» la grâce que j'ai eu la faiblesse
» d'accorder, est d'une nature plus
» grave encore, et je ne me le par-
» donnerai jamais.

» Il n'en est pas d'un gouverne-
» ment, tel que celui-ci, où je com-
» mande en qualité de Pontife et en
» qualité de Roi, comme de ceux, où
» le Monarque n'est que l'esclave cou-
» ronné d'un Peuple Souverain, qu'il

» représente. Ailleurs, l'opposition,
» quand elle est raisonnée, semble
» de droit; ici, c'est une monstruo-
» sité politique. Dans les pays libres,
» la révolte, effet naturel d'un état
» de guerre permanent entre les gou-
» vernans et les gouvernés, peut être
» honorée, parce qu'elle ne porte
» que le titre d'Insurrection; dans les
» Monarchies de l'Orient, où, grâce
» à la concentration de tous les pou-
» voirs sur une seule tête, la paix
» éternelle, qui émane du trône, se
» répand dans tout le reste de l'Em-
» pire, toute Insurrection est une
» révolte, qu'il faut étouffer dans le
» sein des supplices.

» Faire trembler et faire croire,
» sont, comme je vous l'ai dit sou-
» vent, les deux clefs de ma poli-
» tique : si mon peuple se permet
» d'examiner au lieu de croire, si,
» loin de trembler, c'est à moi qu'il

» inspire de l'effroi, nous changeons
» de rôle tous deux ; je deviens Peu-
» ple, et il devient Roi.

» Il ne peut donc y avoir de par-
» tage dans mon Conseil, sur la na-
» ture du délit : la dignité du trône ,
» la majesté des autels , la tranquil-
» lité de l'État , votre intérêt indivi-
» duel, tout vous dit qu'il faut frapper
» un grand coup : mais ce coup sera-
» t-il porté avec éclat , ou se perdra-
» t-il dans les ténèbres ? Voilà ce qui
» mérite d'être pesé dans votre sa-
» gesse ».

Le Conseil fut long-tems irrésolu , non qu'il eut un doute réel , mais parce que le Prince ne prononçait pas : c'est ce qui arrive à tous les Corps délibérans, dans les États absolus : l'anxiété apparente de Tibère en donnait une véritable aux Membres du Sénat de Rome, qu'il feignait de consulter, parce que des hommes

éclairés, qui ont peur, ne se décident jamais par la raison universelle, mais par la raison versatile de l'homme qui gouverne ; Timour mit fin aux difficultés, en observant que tous les coupables tenaient au régime intérieur du Serrail, et que, puisque le crime n'avait pas passé l'enceinte de ses murailles, il était plus prudent de l'y ensevelir : le Despoté, par une dérision insolente, osa même citer Solon à l'appui de sa perfidie ; il dit, que le Code criminel de Masiath ne devait pas plus supposer la possibilité d'une révolte, que celui du législateur d'Athènes ne supposait la possibilité du parricide.

L'avis de Timour passa à l'unanimité, et on appela le Prince, à qui il était dû, le Salomon de Masiath. Il fut statué par le Conseil, que, ce jour-là, il y avait eu une conjuration contre la Patrie ; que le chef et les

complices seraient punis de mort , mais que le Sultan , d'après sa haute sagesse , fixerait l'époque , le genre , et la durée du supplice.

Les Membres du Conseil , avant de se séparer , opinèrent pour qu'on formât , jusqu'à un tems plus heureux , une garde provisoire à Timour , composée des Anges de son Paradis , hommes simples , dont l'ame d'argile avait été long-tems pétrie par le génie du Sultan , et qui , façonnés par la religion , à croire et à trembler , savaient , au gré d'un maître , frapper ou mourir.

Il ne manquait à cette espèce de conjuration du trône , contre les peuples , que l'institution d'une fête qui éternisât , mais sous un voile mystérieux , la mémoire d'un pareil événement ; et il fut statué , qu'à pareil jour , on célébrerait tous les ans la Fête de la Clémence : seulement ,

par un reste de pudeur, le Conseil n'exigea pas la sanction du Vieux de la Montagne.

Une Fête à la Clémence, quand ce n'est plus le sang, mais le fiel de la vengeance, qui circule dans les veines de ceux qui l'instituent ! Ce trait me rappelle le Sénatus-Consulte, qui, après le parricide de Néron, ordonnait d'aller dans les temples remercier les Dieux, de ce que César vivait encore : malheur aux Peuples, dont les despotes se jouent avec leurs Fêtes, après s'en être joué avec leurs Lois ; qui, par une dérision barbare, les entourent d'institutions religieuses et morales, après avoir tué leur morale, et perverti leur religion !

Voici comment s'y prit le clément Timour, pour organiser avec quelque génie le spectacle religieux, qui devait voiler ses homicides.

Les Jardins de Masiath étaient situés sur une montagne escarpée : cependant, les Sultans avaient voulu les parcourir sans fatigue, et alors, l'architecte s'était vu contraint à sauver en divers endroits l'irrégularité du sol, par des terres rapportées, des voûtes, et de grands ouvrages en maçonnerie : le travail prodigieux de ces espèces de jardins suspendus de Sémiramis, se décélait sur-tout par une grande esplanade bâtie sur une énorme fondrière, qu'on n'avait pu soutenir que par des troncs d'arbres posés verticalement sur des roches en saillie, et par des chaînes de fer qui portaient le massif dans sa direction horizontale ; comme, malgré le soin qu'on avait pris, lors de l'érection du monument, de vernir les chaînes, et d'enduire d'un mastic Égyptien, les cèdres qui servaient d'arcs-boutans, la filtration des eaux pouvait,

par le laps du tems, les endommager, la sûreté du Prince avait exigé qu'on pratiquât, sous cet ouvrage hardi, une galerie souterraine, à l'aide de laquelle des hommes de l'art répareraient les crévasses, soutenaient les terres, et empêchaient l'éboulement de l'esplanade : ces précautions tutélaires, qui tendaient à ne pas entourer de la mort le théâtre des plaisirs d'un Despote, avaient été prises d'après les conseils et les plans d'Orondate.

C'est sur cette esplanade, que Timour fit faire les apprêts de la Fête de la Clémence, qui devait se célébrer le soir même devant les beautés de son Serrail.

On commença, par son ordre, à fermer avec soin la communication entre la ville de Masiath et ses Jardins ; personne n'eut plus la liberté de sortir ou d'entrer, sans un ordre

exprès, émané de sa main : il semblait tout simple en effet, que puisque l'acte d'insurrection n'avait éclaté que dans le Serrail, ce ne fut aussi que dans son sein qu'on célébrât la Fête, qui avait rendu les sujets à leur maître, et le Monarque à la Monarchie.

La décoration de l'esplanade fut aussi simple que l'idée de la Fête : il y avait hors de l'enceinte, un cordon de myrthes, qui étaient parvenus à une assez grande hauteur : on réunit ces arbres de Vénus, par des guirlandes de roses qui portaient des devises d'amour, et dans chaque intervalle, on plaça un groupe d'Ange des deux sexes, qui souriaient à un Amour jouant entr'eux deux avec la pointe de ses flèches : chaque jeune Hourri, dont le sein était effleuré par le dard, semblait dire en rougissant, *il me blesse, et je lui pardonne.*

Au centre de la place, se trouvait un pavillon à jour, dont le ceintre était soutenu par quatre colonnes cannelées : il avait été construit sur le modèle de cet antique monument Athénien, qu'on appelle la Lanterne de Démosthène ; Timour y fit porter un autel, sur lequel le grand Jehovah, le Dieu de Moïse et de Mahomet, était représenté, tenant un foudre renversé, d'une main, et de l'autre, retirant des eaux l'Arche de Noé, après la catastrophe du Déluge ; un Arc-en-ciel en pierres de couleur, qui entourait le Pavillon, portait écrit en Arabe, à une de ses extrémités : *Je suis le gage de la paix, que le Ciel accorde au genre humain.*

Le Soleil se couchait, et ne colorait que de rayons obliques les nuages livides amoncèlés sur l'horizon, quand les préparatifs de la Fête

furent terminés : alors le premier Eunuque donna le signal, et d'après un plan secret, concerté avec le Sultan, il fit ranger les spectateurs.

Les gradins de la plate-forme furent occupés, à l'Orient, par les soldats des Gardes, et à l'Occident, par les Eunuques, qui avaient voulu se faire juges entre leur Monarque et Octar; le côté du Nord, où l'on avait dressé un amphithéâtre, fut livré aux musiciens du Serrail, qui avaient pris une part, du moins passive, au mouvement populaire, et on ne laissa de libre que la face du Midi, afin que le Sultan, ses femmes, et sa Cour, placés dans cette direction, ne perdissent rien de l'intérêt d'un pareil spectacle.

La partie religieuse de la Fête fut confiée à quelques Pontifes du second ordre, que la curiosité avaient amenés, au milieu du tumulte, auprès

du meurtrier d'Almoadan , et qui avaient attendu prudemment l'issue de la querelle , pour se ranger du parti du vainqueur : l'ordonnateur de la cérémonie les introduisit dans le pavillon du centre , pour y brûler l'encens en l'honneur du Dieu qui pardonne.

On peut voir, par ces détails, que l'esplanade toute entière était occupée par les insurgés , mais que le cordon circulaire de myrthes , les groupes d'Ange qui en remplissaient les intervalles , et sur-tout l'édifice de réserve , où siégeait Timour avec son Serrail , se trouvaient hors de l'enceinte , et reposaient , non sur une voûte factice , mais sur le granit même qui constituait la base de la montagne.

Cependant , le Sultan , malgré l'approche de la nuit et de l'orage , ne faisait point commencer la Fête : il

promenait d'un air inquiet ses regards sur son Capitaine des Gardes, et sur la galerie souterraine qui était située presque en face du trône ; enfin une porte s'ouvre , l'architecte envoyé à la découverte s'approche , parle à l'oreille du Prince, et celui-ci recouvrant toute sa sérénité , donne à l'orchestre le signal de l'ouverture.

Quelque brillante que fut l'illumination des jardins , le voile de la nuit étendu sur le firmament, la lutte des nuages , le roulement sourd du tonnerre , qui se faisait entendre à une extrémité de l'horison , donnait je ne sais quelle teinte sinistre à une Fête , où tous les cœurs auraient voulu s'épanouir ; les instrumens de musique ne conservaient point leur accord : Bouton de Rose , qui partageait le trône de Timour , avait l'air non d'une Souveraine , mais d'une victime, et les Anges des groupes ,
en

en présence de l'amour, s'étonnaient de ne pas aimer.

L'hymne de la Concorde fut entonné par les Pontifes, et on observa que la mélodie du chant fut étouffée par les cris importuns des corbeaux et des vautours, qui se précipitaient dans la plaine, comme pour se dérober aux atteintes de la tempête ; ce présage parut sinistre : on sait que les présages, plus forts que la philosophie qui les repousse, ont été en tout tems la religion de la multitude.

Cependant, l'orage redoublait à chaque moment d'intensité : les éclairs faisaient pâlir l'illumination des pyramides, le fracas du tonnerre réduisait au silence les trompettes guerrières, et ce combat de l'homme, qui appelle la joie contre la nature qui imprime la terreur, était bien

fait pour déconcerter des femmes et pour donner à rêver au philosophe.

Ici , j'entends la tourbe vulgaire des prétendus hommes de goût , murmurer de ce que , pour la troisième fois , j'ai recours dans cet écrit à l'incident des orages : je pourrais leur fermer la bouche d'un mot , en leur disant que je n'écris point un conte oriental , mais une histoire , et qu'il ne faut s'en prendre qu'à la nature , si , dans la saison où le Ciel est embrasé par les feux de la canicule , il tonne presque tous les jours sur cette vaste Chaîne du Liban , qui est encore plus le foyer des exhalaisons inflammables de l'atmosphère , que la montagne de la Table , l'effroi des navigateurs qui s'approchent du cap des Tempêtes.

D'ailleurs , ce n'est pas l'incident lui-même , mais la manière monotone de le faire valoir , qui accuse la sté-

rité du génie : les contes des Mille et une Nuits partent de la même idée , et ne sont pas jetés dans le même moule : il n'y a que des batailles dans l'Iliade , et le chantre d'Achille , non moins sublime que la nature , est aussi varié qu'elle : n'ayons donc point la mal-adresse de confondre l'orage du pont d'Arimane , qui ne sert qu'à expliquer la théorie de la foudre , avec celui qui embrase le Pavillon des Colombes , pour jeter Adine dans les bras d'Ariel , et encore moins avec celui des jardins de Massiath , qui donne lieu au Vieux de la Montagne , de déployer à-la-fois toutes les ressources de son talent , et toute la profondeur de sa perversité.

Pendant que je me perds ainsi dans de vaines digressions , la Fête de la Clémence continue à paraître l'ouvrage du mauvais principe : un

vent impétueux arrache les devises des myrthes , fait tomber les jeunes amours , et éteint une partie des feux qui illuminent les jardins.

Au lieu de ces élans de joie bruyante, qui caractérisent les fêtes où l'on introduit la multitude, on n'entend que les longs roulemens de la foudre , que répètent les échos des rochers ébranlés jusques dans leurs fondemens ; et pour comble d'horreur, dans les silences de l'orage, un bruit sourd, qui semble imité d'après les tremblemens de terre, fait croire aux spectateurs éperdus, que le dieu du mal ébranle les arcs-boutans qui tiennent la plate-forme suspendue sur les abymes : tout le monde a les yeux sur Timour, comme les Dieux d'Homère sur le Destin qui pèse les vicissitudes de l'univers, et Timour, aussimaitre de lui-même, que s'il était étranger aux tragédies qu'il faisait

jouer, redouble de calme, à mesure que les élémens conjurés semblent redoubler de fureur.

Enfin, l'orage est à son dernier période : les myrthes se déracinent, les sièges de verdure se séparent, l'autel se renverse : en ce moment, le Sultan se lève de dessus son trône, et profitant d'un intervalle de calme, « Mes amis, dit-il, le Ciel n'a-
» prouve pas la Fête que vous avait
» préparée mon cœur : le Ciel est
» juste : sans doute, il trouve dans
» cette enceinte de grands coupables,
» qui doivent être inaccessibles à sa
» clémence : quels que soient ces
» objets de son courroux, ne cher-
» chons pas, par une pitié coupable,
» à les dérober à l'éternelle ven-
» geance : si c'est moi, votre père
» et votre maître, qui ai provoqué
» sa foudre, qu'il frappe, je me dé-
» voue à ses coups ; si ce sont les

» agens de la révolte , auxquels j'ai
» pardonné , c'est à eux à imiter le
» sacrifice que je fais de ma vie : oui,
» que le dieu qui fit périr Holopherne
» et l'armée de Sennachérib , pro-
» nonce entre mon peuple et moi :
» l'ange exterminateur , qui le pré-
» cède , nous entend ; je le vois dans
» ces nuages , c'est sa justice que
» j'ose invoquer ; qu'il nous annonce
» ses décrets par la voix du tonnerre :
» que l'innocent vive , et s'il se trouve
» ici des pervers ; qu'il prenne ses
» victimes. »

Il régna quelques minutes un morne
et stupide silence : les gens de guerre,
les Eunuques , les Musiciens et les
Prêtres , distribués sur l'esplanade ,
crurent entendre dans Timour l'ange
exterminateur lui-même. Cet état de
léthargie morale dura peu ; tout-à-
coup le plus noir des nuages qui pe-
saient sur l'horison , s'entr'ouvrit , et

un violent coup de tonnerre parut ébranler la forteresse de Masiath, jusques dans ses fondemens : Bouton de Rose, qui étudiait moins le danger, dans les éclats de la foudre, que dans l'ame profondément perverse du Sultan, crut alors le voir secouer avec force un fil d'airain, qui entourait, comme d'un réseau, les marches du trône. Au même clin-d'œil, un bruit épouvantable parut s'élever du centre de la terre, des cris lugubres, d'infortunés qui périssent, vinrent déchirer les ames sensibles, et un abîme incommensurable s'étant ouvert, l'esplanade, chargée de victimes, disparut.

CHAPITRE XXVIII.

PETIT voyage à la Chine. Rencontres imprévues, qui donnent à penser aux Héros de l'Ouvrage, et à ses Lecteurs.

» COMBIEN ce ciel est pur ! Que
» cette terre est belle ! Non, jamais
» là nature, dans la vallée enchan-
» teresse de Tempé, ne déploya plus
» de richesses et de fécondité.

» Mais c'est sur-tout de mon cœur
» qu'émane le charme inexprimable
» qui se répand sur tout ce qui m'envi-
» ronne : il me semble que depuis que
» les passions douces y règnent seules,
» je ne vois plus dans cette mer qui
» baigne ces rivages, le foyer ordi-
» naire des tempêtes ; je crois, dans
» les illusions aimables qui bercent

» mon imagination, que le firmament
» même tient de moi sa sérénité.

» Mais, où suis-je? qui suis-je?

» Je n'ai jamais vu ce site roman-
» tique qui me tient en extase : je
» descends en moi, je replie mon
» ame sur elle-même, et il me sem-
» ble que je ne tiens que par un fil,
» soit à l'existence qui vient de m'é-
» chapper, soit à celle que je vois
» renaître.

» C'est bien là le lit riant de ver-
» dure, où je dormais d'un sommeil
» si pur : de ce sommeil qu'on ne
» connaît point, quand on ne vit pas
» en paix avec soi-même : mais com-
» bien a duré ce sommeil? Si c'était
» celui d'Épiménide, il y aurait cin-
» quante-sept ans d'écoulés, et,
» comme ce philosophe de la Crète,
» m'étant endormi jeune, je me ré-
» veillerais en cheveux blancs.

» Non, je ne suis point Épiménide;

» mes cheveux blonds , mon corps
» svelte, ma démarche libre et fa-
» cile portent l'empreinte de l'adò-
» lescence : qui suis-je donc ? Est-ce
» que le rideau du passé , comme
» celui de l'avenir , ne saurait se dé-
» rouler devant moi ? Il est bien
» étrange que la partie de ma mé-
» moire , qui ne regarde que des
» faits étrangers , me soit présente,
» et que celle qui m'intéresse tant ,
» s'efface tout-à-fait ; que je me rap-
» pelle le nom futile d'un Épiménide,
» et que j'oublie le mien.

» Voyons un peu , si , en parcou-
» rant ce séjour enchanté , je re-
» trouverai mon ancienne manière
» d'exister ; si je renouerais la trace
» de mes idées fugitives , si je rede-
» viendrai encore moi-même.

» Je vois derrière ces palmiers un
» pavillon , de l'architecture la plus
» légère , dont les appuis en saillie

» ont des clochettes pour ornemens :
 » il me semble qu'on ne voit de pa-
 » reils édifices que dans cet empire
 » du Cathay , dont les langues bar-
 » bares de l'Europe ont fait la Chine :
 » et cette tour à sept étages , dont
 » les toits dorés réfléchissent avec
 » tant d'éclat la lumière , n'est-ce
 » pas ce qu'on appelle , à l'extrémité
 » de l'Asie , une Pagode ? En vérité ,
 » il ne me manque plus que de ren-
 » contrer des Chinois , pour me per-
 » suader que je suis né au Cathay ,
 » ou que , sans m'en douter , j'y ai
 » fait un voyage ».

Le personnage inconnu parlait en-
 core , quand , du péristyle du Pavil-
 lon à clochettes , on vit sortir un
 Vieillard , de petite stature , mais
 chargé d'embonpoint , portant une
 chaussure relevée en pointe , et un
 large chapeau de feuilles de bambou ,
 qui s'avancait gravement du côté du

lit de verdure : au moment de la rencontre, il se fit de part et d'autre un geste expressif de surprise : le Chinois paraissait aussi étonné de voir dans sa Patrie un être humain vêtu à l'Asiatique, que celui ci l'était de se trouver en présence d'un étranger à soulier pointu et à chapeau en parasol : la surprise redoubla, quand les deux personnages s'aperçurent qu'ils parlaient une langue commune ; c'était l'Arabe : le Chinois semblait croire ne l'avoir jamais su, et l'Asiatique, l'avoir oublié.

Bon Vieillard, dit l'Inconnu, un pouvoir magique, que je ne connais que par ses effets, m'a transporté ici ; quelle est cette contrée qui parle avec tant de charmes à mes sens ? —

C'est le Cathay. —

Quoi ! cet empire adossé aux limites du monde, dont le reste du globe raconte tant de merveilles ? —

Lui-même. Cette tour à sept étages est un monument en l'honneur de Cong-fut-sée, le premier des Sages du monde connu : cette rivière, qui arrose la plaine de ses ondes génératrices, est le fleuve Hoang-Ho ; nous donnons à la mer qui se brise contre ces rochers, et qui nous sert de muraille vers l'Orient, le nom de Mer Jaune ; en l'honneur de la couleur impériale, dont s'honorent depuis cinquante siècles nos Dynasties de Souverains. —

Vieillard, je te remercie : mais pardonne encore à mon indiscretion : quel est le génie tutélaire, dans les bras de qui le Ciel semble me jeter ? —

Jeune étranger, ne m'interroge pas. —

Eh bien, je respecte ton secret. —

Non : ton air ouvert, ton ingénuité, les grâces de ta jeunesse ap-

pellent ma confiance, et je consens à m'ouvrir à toi. —

Tu soupires ! —

Je ne le devrais pas : car aujourd'hui je suis heureux ; et quand j'étais infortuné, je n'avais point de remords. —

Je crois avoir éprouvé la même destinée. Continue bon Vieillard, je m'honore de la sympathie qui nous rapproche. —

Tel que tu me vois, j'ai gouverné le Cathay, pendant vingt ans, sous deux Empereurs égaux en puissance, mais non en génie et en vertu.

Le premier était le père de la plus grande famille de l'univers, d'une famille de deux cents millions d'hommes ; il faisait le bien, sans faste, ainsi que sans effort, aussi naturellement qu'un arbre, sur un sol fécond, porte sa tige vers le ciel ; j'étais son premier Ministre, et, contre

l'usage des Empires absolus ; je n'avais qu'un vain titre, et je ne faisais rien.

Le fils de ce grand homme n'eut que le génie de la perversité : alors, pour contrebalancer la tyrannie qui pesait sur les peuples , j'osai me créer un grand pouvoir. Un jour que, d'un trait de plume, cet homme féroce anéantit la dette sacrée de l'État, et réduisit cent mille pères de famille à l'égalité de la misère et du désespoir, je l'arrachai , malgré ses gardes , de son palais, et l'enfermai tout vivant dans le tombeau de son père : là, tous les jours j'allais tomber à ses genoux, le nourrissant de mes mains, et cherchant à combattre, avec les antidotes de la morale , le poison de la tyrannie : il me fallut trois ans pour changer le tigre couronné en homme : au bout de cet intervalle, je le replaçai sur le trône.

et n'ayant plus de services à rendre à mes concitoyens, je demandai, et j'obtins ma retraite.

Depuis cette époque, je vis tranquille dans un asyle presque ignoré, n'ayant conservé de mon ancien pouvoir, que le doux souvenir d'avoir fait quelque bien à ma Patrie, cultivant les arts qui éternisent la fraîcheur de l'imagination, et ne vivant qu'avec les morts illustres qui ont légué leurs noms à l'histoire. —

Sage Vieillard, je presse contre mon cœur tes mains vénérables : sauve-moi de la fougue des passions, dans la nouvelle carrière d'existence que je vais parcourir : rends-moi heureux à ta manière : je voudrais bien arriver au port, avant d'avoir fait l'expérience des naufrages. —

Le personnage inconnu avait un son de voix si touchant, il mettait tant d'expression dans son ingénuité,

que le Chinois , naturellement un peu sauvage , acheva de se laisser apprivoiser : Qui que tu sois , dit-il , (car tu as les grâces d'un sexe avec la force d'ame et le vêtement de l'autre) je te prends sous la sauve-garde de mon amitié : viens à la tour de Cong-fut-sée , que je te donne pour asyle. Je t'y apprendrai à oublier les hommes , et à vivre avec toi-même. Tu seras alors en harmonie avec tout ce qui te protège , avec Dieu et la Nature. —

L'Inconnu , pendant la route , disait à part : la félicité pour l'homme n'est qu'à la Chine ; adoptons la Patrie de Cong-fut-sée , et tâchons d'être heureux.

Le Mandarin Chinois , de son côté , disait en lui-même : le ciel récompense le peu de bien que j'ai fait pendant vingt ans à mon pays : il garde à ma vieillesse une jouissance ,

et je n'entrerais pas dans la tombe sans faire encore un heureux.

Le pèlerinage à la tour du Saint de la Chine fut long, parce que l'Inconnu avait plus consulté son courage que ses forces : à peine avait-il fait un parasange, qu'il chancelait à chaque pas ; on aurait dit qu'il avait la faiblesse que donne une longue convalescence, ou celle qui vient de l'épuisement des sources du sang, après une large blessure.

Dans une station des voyageurs pour arriver à la Pagode, le Vieillard, pressant avec intérêt les bras de l'inconnu : Jeune Étranger, dit-il, ces mains, ce visage plus basané qu'on ne les a dans nos zones tempérées, m'annoncent que le pays qui t'a vu naître s'éloigne plus du Cathay, que des régions arides qui sont toujours embrasées par les feux du soleil.

L'Inconnu, qui avait toujours l'air de sortir d'un rêve pénible, parut étonné de la remarque, regarda ses mains, les compara avec celles du Sage et dit en soupirant : il a raison, je n'ai pas le bonheur d'être né au Cathay.

En approchant de la Pagode, le Mandarin s'aperçut que la soubreveste de l'Inconnu était un peu ensanglantée. Peu après il le vit lui tendre une main défaillante, son corps se roidir, ses yeux se fermer, et lui-même tomber à ses pieds sans connaissance.

Il n'y avait que quelques pas de distance de-là jusqu'au Temple de Cong-fut-sée ; le Mandarin, malgré les glaces de l'âge, traîna l'infortuné jusqu'au péristyle : là, le premier des Vieillards du Globe l'attendait : quel moment pour l'ame sensible du Chinois, qui voyait devant lui le plus

vénérable de ses bienfaiteurs ! ce Vieillard était Orondate.

Homme sublime , dit le Ministre de la Chine , en tombant aux genoux du Sage , tu viens donc embellir de ta présence cette retraite enchantée que je tiens de tes bienfaits.

Nous parlerons dans un autre tems , répond Orondate , de ce que le sentiment exagéré de ta reconnaissance appelle mes bienfaits : en ce moment un intérêt plus sacré provoque notre sollicitude ; secourons ce jeune infortuné , et n'attendons pas pour lui donner nos soins , que ses yeux se couvrent des ombres de la mort.

Alors les deux Vieillards réunissent leurs efforts pour porter l'Inconnu sur les coussins sacrés , où repose l'idole du génie tutélaire de la Chine ; Orondate rétablit l'appareil de sa plaie , et quand il juge aux battemens de son cœur que ses yeux sont sur le

point de se r'ouvrir à la lumière , il emmène le Chinois hors de la Pagode , et continue avec lui son entretien.

Je viens peu , dit le Sage , à cette extrémité de mes domaines : les malheurs de ton pays t'ont rendu misanthrope , et je respecte ta solitude. —

Il est vrai que quand je dis un éternel adieu au Cathay , cet Empire était celui du globe , sur lequel le sceptre de fer du despotisme pesait davantage : le Monarque , que j'avais tenu trois ans renfermé dans le tombeau de son père , n'était plus , et son successeur appelait par ses crimes une révolution : elle vint du côté où on l'attendait le moins : le tyran s'était permis de piller une caravanne d'Ismaéliens , qui traversait un des déserts de la Tartarie : le Vieux de la Montagne , instruit de l'attentat , envoya sur la frontière du Cathay un détachement de ce qu'il appelait sa

Légion d'Immortels. Ces guerriers, qui domptaient tout, parce qu'ils osaient tout, pénétrèrent une nuit jusques dans la tente de l'Empereur, où ce Prince, pour la première fois depuis son avènement, m'avait appelé pour me consulter, ils nous enlevèrent tous deux, et nous conduisirent dans les prisons de la forteresse de Masiath : j'ignore ce qu'on fit de mon maître, car il l'était redevenu, depuis que le Ciel l'avait rendu malheureux : pour moi, instruit de ta présence auprès de Timour, j'implorai ton appui, que l'innocence persécutée n'invoqua jamais en vain : tu fis tomber mes fers, et me conduisant dans tes États, tu m'abandonnas cette charmante solitude, que ton génie s'est plu à vivifier. —

Mandarin, tu m'avais d'abord fait entendre ces anecdotes par une pantomime ingénieuse, lorsque tu igno-

rais la langue de ces climats : aujourd'hui , que l'arabe né t'est point étranger , tu le fais servir à m'en rappeler la mémoire , et je t'en remercie : mais apprends qu'il n'a pas tenu à moi que ton sort ne fut plus prospère : j'ai voulu te rendre au sol qui t'a vu naître : malheureusement Timour , dont la politique farouche veille à ce qu'un voile impénétrable couvre l'enlèvement de ton maître , n'a accordé ta vie à mes prières , qu'à condition que tu ne franchirais jamais la double barrière du Liban et des mers : ainsi , le Cathay ne te reverra qu'à la mort du Vieux de la Montagne , si tu as l'avantage de lui survivre. —

Il y a long tems que j'ai répudié une terre inhospitalière , qui , depuis les attentats impunis du despotisme , dévore ses habitans : cependant , comme malgré l'ingratitude de la Pa-

trie , l'homme juste tourne toujours involontairement vers elle ses regards , j'ai tenté , d'après tes conseils , d'en conserver la douce mémoire , en me créant en raccourci , dans cette solitude , presque inaccessible aux hommes , un second Empire du Cathay : et il faut avouer que son site se prêtait singulièrement à mon illusion : l'Oronte me représentait le fleuve Hoàng-Ho , la Méditerranée la Mer Jaune , et la Chaîne du Liban , la montagne célèbre sur laquelle nous avons bâti une partie de notre grande muraille. Ce premier pas fait par la nature , le reste n'était qu'un jeu pour mon imagination et pour ta bienfaisance ; tu as fait venir à grands frais la plante du riz et l'arbuste du thé , qui se sont propagés dans le vallon du Midi ; tes architectes ont bâti , sur mes dessins , mon pavillon , mes arcs de triomphe et mes Pagodes ;
que

que me manque-t-il donc désormais pour associer dans mon cœur ce que je dois, soit à la Patrie, soit à la grande famille des êtres, pour être à la fois Citoyen et Cosmopolite ? Rien, si ce n'est de le dire quelquefois au plus pur et au plus auguste de mes bienfaiteurs. —

Mandarin, si tu crois avoir contracté une dette envers ton ami, il ne tient qu'à toi en ce moment de l'acquitter : je te conjure de veiller sur les jours de l'infortuné qui repose dans la tour de Cong-fut-sée : cet infortuné m'est cher, et il te le deviendrait aussi, si tu pouvais pénétrer dans les replis de son âme céleste. —

Orondate, mon cœur n'avait pas attendu l'épanchement du tien pour prendre l'intérêt le plus vif à sa destinée : je ne l'avais contemplé qu'un moment, et déjà je croyais voir en lui mon fils : mon fils, qui allait rece-

voir à l'autel la main de son amante, et que le successeur de mon Maître, pour punir mon évasion, envoya à l'échafaud. —

Cet infortuné pourra un jour remplacer ton fils : au reste, il n'entrerait pas dans mon plan de bienfaisance que tu le visses, avant que je te l'eusse présenté : avant que j'eusse déchiré une partie du voile qui couvre ses funestes et touchantes aventures : son inexpérience m'a devancé, et elle a été sur le point de lui coûter la vie. —

Il prenait la route de mon pavillon quand je l'ai rencontré. —

Mandarin, écoute-moi : ce jeune infortuné, depuis qu'il se connaît, a subi l'atteinte de la passion la plus orageuse : aujourd'hui, jouet de la plus touchante sensibilité, il erre entre l'objet d'un premier feu qu'il a dévoué à la mort, et un être céleste

qui embrâse ses sens ; et auquel il ne peut appartenir : prêt d'expirer et d'amour et des suites bien moins dangereuses d'une blessure , j'ai eu recours , pour le sauver , à un moyen que la philosophie m'a suggéré : après lui avoir procuré un sommeil factice avec l'opium , j'ai ordonné qu'on le transportât pendant la nuit sur le lit de verdure qui se trouve en face de ton pavillon , espérant que le spectacle de tant d'objets nouveaux , joint à la double fièvre de l'amour et du breuvage , donnerait le change à son imagination , et en l'amenant dans un autre monde , lui ôterait peu à peu le souvenir de celui où il recueille de si longs tourmens , auprès de si faibles jouissances. —

Ton attente , Philosophe vénérable , a été remplie : il m'a semblé qu'il se croyait au Cathay , et je ne lui ai point ôté une erreur, où j'ai cru que

son âme douce aimait à se reposer : ce que j'ai fait il y a une heure par sentiment , je le ferai désormais par système , et il ne tiendra pas à moi que ton jeune ami , pour redevenir digne de toi , ne se croie le concitoyen des cultivateurs du thé et des architectes de la Grande Muraille. —

Orondate , tranquille sur les attentions généreuses du Mandarin pour le dépôt précieux qui lui était confié , se hâta de remonter sur son dromadaire , et prit la route de la Grotte aux Merveilles.

Quand le Chinois monta à la tour de Cong-fut-sée , l'Inconnu luttait encore , les yeux fermés , contre les effets terribles de l'opium ; il profita de ce mélange de délire et de léthargie pour épaisir le nuage de sa métamorphose. Le jeune infortuné avait la cuirasse d'un homme de guerre , et par-dessus , une robe flottante à

l'Asiatique, dont il pouvait à son gré réunir les plis au moyen d'une écharpe : le Mandarin le dépouilla avec adresse de son vêtement extérieur, et y substitua une robe Chinoise avec la ceinture jaune, telle que la portent les Princes qui tiennent par le sang à la dynastie régnante : la chaussure à pointe recourbée ne fut pas oubliée, ainsi que le large chapeau de feuilles de Bambou; ensuite, il attendit en silence que le jeune Étranger ouvrit les yeux, pour jouir de sa surprise, et le rendre par l'erreur à la raison.

Une heure se passa dans cette attente : enfin, quand il ne resta plus dans les sens de l'infortuné aucune trace de la désorganisation instantanée causée par l'opium, il promena ses regards avec surprise, mais avec calme, sur les coussins sacrés de l'autel où il reposait, sur le simulacre vénérable du sage du Cathay, et sur

l'architecture de la Pagode ; il montra un peu plus d'émotion à la vue du Mandarin : te voilà, respectable Vieillard, dit-il ; ta présence manquait à la jouissance que j'éprouve : oui, je sens que je suis ton Concitoyen, et que je me rendrai digne de ce nom, si tu m'honores de ton amitié.

Le Chinois parut s'étonner de son doute : il lui dit de jeter les yeux sur son vêtement, et attribua au délire instantané de la fièvre, le désordre d'idées qui l'empêchait de reconnaître les Princes de sa maison, dans les Souverains de la dernière Dynastie du Cathay.

Cette réponse fit rêver un moment l'Inconnu : en effet, dit-il, j'ai un souvenir confus qu'il y eut autrefois des Souverains dans ma famille ; mais c'était une Ile qu'ils habitaient. — Le Mandarin, versé dans la géographie de son pays, ne manqua pas de ré-

partir, que le Cathay avait dans sa dépendance une grande île Formose, que les Empereurs faisaient quelquefois gouverner par les Princes de leur maison, sous le titre de Vice-rois.

C'est ainsi que tout concourait à faire adopter à la raison de l'étranger, l'illusion qui n'était l'ouvrage que de son délire : le Ghinois mit tout son génie, et il en avait beaucoup, à fasciner ses yeux ; sur-tout il employa beaucoup d'art à écarter de sa pensée toute image voluptueuse : car l'amour ne pouvait être une planche pour l'infortuné, qui avait fait naufrage par l'amour.

Le reste de la journée fut calme ; sur le soir, le nouveau Chinois, sentant le retour de ses forces, pria son Mentor de l'abandonner jusqu'au lendemain à sa destinée, et de retourner dans son Pavillon.

A peine se vit-il seul, qu'il descen-

dit sous le vestibule de la Pagode , et , s'asseyant sur le gradin d'un des entre-colonneimens , il se mit à réfléchir sur le nuage qu'éprouvait sa mémoire , et par contre-coup , sur la faiblesse de l'homme , quand l'ouragan des passions , ou simplement la fièvre , le désorganise. Si je suis né au Cathay , disait-il , pourquoi ne me reste-t-il pas la plus faible trace de mon origine ? Si , comme une voix secrète m'en assure , j'ai vécu , dès ma naissance , à une autre extrémité du Globe , pourquoi me trouvais-je en ce moment au Cathay ?

Tout bien réfléchi , si j'ai un bandeau sur les yeux , je ne chercherai point à l'entr'ouvrir ; le calme que je cherche , et dont par conséquent je ne jouis pas , m'annonce qu'une existence antérieure m'a rendu malheureux ; pourquoi , s'il s'en présente une nouvelle , qui me promette le

bonheur, ne me livrerai-je pas à l'espérance ? L'illusion , peut-on dire , n'est qu'un rêve brillant , que dissipe l'approche de la lumière ; mais s'il n'est donné à l'homme , d'être heureux que par les illusions qui le bercent , dans le sommeil fugitif de la vie , pourquoi songerais-je à me réveiller ?

Oui , mon parti est pris : ou le Cathay m'a vu naître , et je resterai Chinois , pour ne point faire divorce avec ma Patrie ; ou j'ai traîné la chaîne pénible de la vie sur un autre point du Globe , et je me ferai Chinois , pour être au moins heureux en songe avant de mourir.

L'Inconnu s'entretenait ainsi avec lui-même , quand il aperçut dans le lointain un voyageur égaré qui franchissait les torrens , et escaladait les rochers , pour arriver à la Pagode : son premier mouvement fut , d'abattre

sur son visage, un peu trop basané, un côté de la vaste circonférence de son chapeau de Bambou, et de cacher ses mains, de la même couleur, dans les larges manches de sa robe. Était-ce pour laisser soupçonner qu'il était Chinois, par le teint, comme il le paraissait par les vêtemens ? Était-ce par cette coquetterie, si naturelle aux deux sexes, qui fait rougir l'homme de couleur à l'approche d'un blanc ? Les deux causes purent y concourir ; du moins, c'est une probabilité que la raison peut permettre à l'historien.

Quand le Voyageur se trouva à quelques pas de la Pagode, l'Inconnu vit que c'était un guerrier, armé de pied en cap, portant une cuirasse, et un casque à panache ondoyant, qui n'était ouvert, sur la partie antérieure de la tête, que par la visière : alors, il s'applaudit de l'espèce de

voile qu'il avait lui-même étendu sur son visage : car les hommes sont naturellement imitateurs , ils se cachent devant l'être qui se cache , comme ils montrent leur ame toute nue , à celui dont la physionomie ouverte appelle leur confiance.

Le Voyageur , arrivé au pérystile , s'incline , et , sur un signe obligeant qu'on lui fait , de s'asseoir , dépose aux pieds de l'Inconnu , sa lance avec son cimeterre , se place à ses côtés , sur le marbre de la colonnade , et ouvre avec assurance son entretien.

Qui que tu sois , étranger ou indigène , sauvage ou civilisé , tu es un homme , et , à ce titre , tu accorderas un asyle pour cette nuit à un Arabe écarté de sa route , qui , d'après les mœurs pures de son pays , ne refusa jamais à personne l'hospitalité. —

Tu es Arabe ! je ne crois pas le nom de ce peuple , inconnu au Cathay. —

L'esprit plein d'une beauté qui parla long-tems à mes sens et à mon cœur, qui m'a trahi, sans que j'aie cessé de lui être fidèle, et dont ma fierté a juré la mort, sans que moi-même j'en chérissse davantage la vie, j'errais dans la Chaîne de montagnes à laquelle ce désert est adossé, quand j'ai entendu de loin le cliquetis des armes qui se heurtent, et les gémissemens lugubres des hommes qui s'entre-tuent : la scène terrible se passait non loin d'un pont de mauvais augure, bâti par Rustan, que tu connais sans doute, puisqu'il n'est pas éloigné d'ici d'un grand nombre de parasanges. —

Ce mot de Rustan n'a rien de la consonnance des noms Chinois : cependant, il semble à mon oreille, que ce n'est pas pour la première fois qu'il m'a été prononcé. —

Le combat était engagé entre un

guerrier vêtu à l'Égyptienne, et quatre Ismaéliens, dont l'un venait sans doute d'être désarmé : à l'acharnement qu'on mettait de part et d'autre, je vis bien que c'était un combat à mort, mais la partie me parut si inégale, qu'entraîné par l'honneur, la première vertu de l'Arabe, je m'élançai, sans hésiter, vers le champ de bataille, pour secourir l'Égyptien, contre des ennemis moins accoutumés à combattre qu'à assassiner : la distance qui nous séparait rendit mon zèle inutile ; quand j'arrivai, trois des Ismaéliens étaient étendus, sans vie, sur la roche teinte de leur sang, et le quatrième ayant voulu poursuivre son ennemi triomphant, sur un pont de branches d'arbres entrelassées, que celui-ci avait eu l'adresse de couper avec son cimeterre, était tombé dans un abîme : la mort des vaincus, et la retraite précipitée du

vainqueur ne me donnaient aucune lumière sur cet étrange événement. Je m'approchai, tout pensif, du pont, pour retourner dans ma retraite, mais, comme il était coupé, je fus contraint de faire un immense détour, au travers des roches et des fondrières, pour rencontrer le niveau de ma route : comme je ne pouvais m'orienter que d'après les pics des montagnes, qui se ressemblent tous dans cette Chaîne inaccessible aux humains, je me suis égaré : enfin, après cinq heures de la marche la plus périlleuse, et la plus infructueuse, j'ai aperçu dans le lointain cette tour à sept étages, et je me suis déterminé à venir demander un asyle à celui qui l'habite, bien persuadé que, puisque cet édifice était l'ouvrage d'un être civilisé, j'y trouverais un homme, et que je ne serais pas repoussé. —

Tu m'as rendu justice, et ton attente ne sera point déçue : d'ailleurs, tu viens de voler au secours d'un infortuné, et tu as droit à ma reconnaissance : ce que j'oserais refuser à l'humanité, je l'accorderais encore à l'estime que m'inspire ton courage. —

Tranquille maintenant sur mon sort, puis-je te demander où l'erreur de ma route m'a conduit ; cette retraite solitaire m'est parfaitement inconnue ; je ne me reconnais point, aux sinuosités de cette rivière, à l'anse que forme la mer, dans le lointain de cette perspective, encore moins, aux arbustes qui croissent dans ce vallon, et à l'architecture de cette tour à sept étages. —

Tu es dans l'Empire du Cathay : ce fleuve est le Hoang-Ho : cette masse d'eaux, qui termine la perspective, est la Mer Jaune ; les arbustes, qui couronnent ce vallon,

produisent le thé : nous sommes au vestibule d'un Temple consacré au plus illustre des Sages : moi-même, tout Chinois que je crois être, je ne tiens l'asyle que j'offre de partager avec toi, que d'un respectable Mandarin, qui a gouverné vingt ans cette vaste monarchie. —

Le Hoang-Ho, la Mer Jaune, le Cathay même, tout est ici nouveau pour moi : si je n'étais pas à l'épreuve de toutes les illusions, je croirais qu'une Magicienne m'a transporté, avec la baguette des enchantemens, à une des extrémités du monde. —

Quoi ! le Cathay serait inconnu à un Arabe ! Il n'aurait jamais entendu parler d'un Empire né avec le Globe, et qui ne tombera qu'à l'époque de sa chute ! —

Pardon : mais né pour la guerre, j'ai peu cultivé l'histoire ; l'Arabe, confiné sur le sol embrasé et aroma-

tique qui l'a vu naître, n'a qu'une imagination et des bras : des bras pour terrasser son ennemi, et une imagination, pour chanter sa maîtresse. —

Arabe, ton ingénuité m'intéresse : je serais tenté de croire que puisque tu as rompu avec ton amante, ce n'est pas de ton côté qu'est la perfidie : quel est ton âge ? —

Vingt ans. —

Vingt ans ; avec de la franchise et de la bravoure ! oh ! je serais ton garant..... si l'on pouvait jamais l'être d'un homme. —

Étranger, tu me dis ce mot avec un accent, qui me ferait entendre que tu as eu à t'en plaindre. —

Mon accent te trompe. Je viens de renâître à la vie, et je ne connais encore d'hommes que le Mandarin qui me protège ; et toi... mais je m'aperçois que tes paroles sont contraintes, en sortant de ce casque guerrier, qui

étouffe ta voix : crois-moi , dépose cette armure , qui convient si peu quand on demande l'hospitalité à l'ami de la paix. —

Je t'obéis : voici ma cuirasse , ma cotte-d'armes et mon hausse-col : je défais les agraffes qui retiennent sur ma tête le poids importun de mon casque.... mais d'où vient ce mouvement de surprise ? est-ce que mon visage, t'inspire de l'effroi ? —

Pardonné, Arabe , à une curiosité que je croyais avoir abjurée pour jamais : mais , réponds-moi , quel est ton nom ? —

Je m'appelle Kondemir. —

Kondemir ! ce nom semble réveiller dans mon entendement des idées sinistres : écoute , jeune Étranger , je t'estime assez pour désirer que tu ne t'appelles pas Kondemir. —

J'avais cru n'avoir pas dégradé par

ma vie la pureté de ce nom , que je tiens de mes ancêtres. —

Eh ! qui te dit que tu le dégrades ?... mais , dans l'Empire du Cathay , un homme d'une ame profondément perverse... qui , je crois , me fut cher... se nommait Kondemir , et ce nom m'est odieux. —

Je ne sais point contrister un être sensible qui m'ouvre son cœur et l'entrée de sa retraite ; puisque le nom que je reçus en naissant te rappelle des souvenirs amers , je l'oublierai tant que j'habiterai cette tour : je ne veux avoir d'autre nom ici que celui que je tiendrai de ton amitié. —

J'aurai encore une faveur à implorer de toi ; il paraît que le nom de ton amante pèse autant sur ton cœur que celui de Kondemir sur le mien : eh bien , ose me l'apprendre : je lutterai avec toi de délicatesse... et tant que tu seras dans cette en-

ceinte , je m'étudierai à ne jamais le prononcer. —

Ce nom , qui devrait être pour moi égal à celui d'Arimane , et que je me surprends sans cesse à chercher dans les replis de mon cœur , est celui de Tige de Myrthe. —

Tige de Myrthe ! —

Étranger , tu prononces ce nom avec un accent bien douloureux ! —

J'en ignore le motif ; car , enfin , il n'y a point ici de Tige de Myrthe. Què viendrait faire cette infortunée au Cathay ? Se froisser entre le crime et l'infortune ! reprendre un cœur qu'elle a donné , et l'offrir à un Ange qui n'est plus maître du sien ! Excuse , jeune voyageur , ce désordre d'idées. Un pouvoir inconnu semble avoir aliéné ma raison : aussi , pourquoi , par ton ingénuité indiscreète , es-tu venu compromettre le calme dont je commençais à jouir ? Je

suis loin de te faire un crime de ta franchise : je vois plus que jamais qu'une fatalité, tantôt bienfaisante, tantôt cruelle, rend illusoire ce jeu de nos organes, que nous appelons liberté : mais veux-tu me rendre ma sérénité ? ne nommons plus dans nos entretiens ni Tige de Myrthe ni Kondemir : fais plus encore, reprends ton casque et ton armure, mes regards tombent avec peine sur toi, et j'aime mieux habiter avec ton âme qu'avec ton visage. —

L'Arabe ne pouvait concevoir comment un habitant du Cathay pouvait frissonner en entendant nommer Tige de Myrthe et en voyant Kondemir : cependant, il obéit, et malgré la fatigue de sa route, il revêtit son casque et sa cotte-d'armes. A peine cette toilette martiale fut-elle achevée, qu'on vit accourir à pas précipités vers la Pagode, ce même

Paladin d'Égypte, qui avait tué quatre Ismaéliens chargés d'apporter sa tête.

Ce Paladin, haut de six pieds, et d'une corpulence proportionnée à sa taille, avait le teint blafard, le regard farouche et le front cicatrisé de blessures ; sa chevelure épaisse et hérissée comme la crinière du lion, présentait de loin l'image d'une touffe de couleuvres : on ne pouvait lever les yeux sur lui sans les baisser à l'instant ; par un mouvement involontaire : la tête de Méduse, qui pétrifiait ses spectateurs, pouvait avoir été imaginée par les Poètes d'après un pareil modèle.

« Je suis Octar, dit-il d'une voix
» tonnante ; j'ai massacré Almoâdan
» mon maître, parce qu'il opprimait
» mon pays, et sur-tout parce qu'il
» déplaisait au Vieux de la Montagne :
» je dois paraître un Dieu tutélaire à
» tous les êtres nés libres, qui regar-

» dent la tyrannie comme le fléau le
» plus terrible du genre humain.

» Timour, pour prix d'un si grand
» service, m'a fait don d'une de ses
» anciennes favorites, qui réside dans
» ces défilés du Liban : mais Timour
» est un traître qui ne me récompense
» sait que pour m'assassiner ; au pas-
» sage d'un pont, j'ai interprété des
» intelligences criminelles entre mes
» guides : alors, j'ai saisi le cimenterre
» de celui qui m'approchait de plus
» près, et je m'en suis servi pour
» ôter la vie à mes vils ennemis. Ce
» dernier exploit est un nouveau
» titre pour avoir la beauté dont j'ai
» fait deux fois la conquête ; errant
» dans ces solitudes immenses qu'elle
» a choisies pour sa demeure, je la
» demande à tout ce qui peut ré-
» pondre à ma voix : Tige de Myrthe
» est son nom ; on la dit le chef-
» d'œuvre de la nature, et elle ne

» doit être inconnue à aucun être
» qui sait aimer. »

A ce nom de Tige de Myrthe , le Chinois fit un mouvement qui tenait à la fois de la surprise et de l'indignation ; il porta involontairement sa main sur son cœur , qui battait avec violence ; mais fixant ensuite son vêtement , le fleuve dont il entendait les flots frapper à grand bruit ses rivages et l'architecture de la Pagode : Tu te trompes , Octar , dit-il , je crois connaître cette Tige de Myrthe , et elle n'habita jamais l'Empire du Cathay.

Kondemir , dont toutes les passions étaient impétueuses , mit moins de calme dans sa réponse : Égyptien , dit-il , tu crois donc avoir conquis une femme , parce que tu as massacré un Roi : voilà un beau titre , sans doute , pour plaire à un sexe timide dont la paix est l'élément : il ne te manque

manque plus , pour attendre Tige de Myrthe , que de porter à ses pieds la tête sanglante de cet Almoïadan , qui ne t'avait pas fait Capitaine de ses Gardes pour l'assassiner. —

Tu parles avec bien de l'audace au fléau des tyrans de l'Asie : on dirait que tu connais Tige de Myrthe , que tu la protèges. —

Je n'ai point l'orgueil de protéger la beauté : on ne protège que ce qu'on a la bassesse d'acheter : mais je connais Tige de Myrthe , et il n'est pas donné à l'assassin des Rois d'en faire la conquête. —

Tu la connais ! il faut que ses charmes surpassent encore sa renommée , pour que tu mettes à la défendre une chaleur qui m'outrage. —

Oui , Octar , Tige de Myrthe est le chef-d'œuvre de l'amour : jamais on ne vit réunir autant de graces à autant de sensibilité : on ne peut

l'approcher sans sentir qu'on a un cœur, et on ne saurait la quitter sans reconnaître qu'on ne l'a plus. —

Guerrier, tu t'es trahi : tu aimes Tige de Myrthe. —

Eh bien ! pourquoi m'en défendre ? oui, il fut un tems où elle subjuga toutes les puissances de mon ame, où je n'existais que par elle et pour elle, où un de ses regards m'attestait le néant de tous les trônes de l'univers : la barbare ! elle me jugea mal ; elle fut perfide, parce qu'elle me crut criminel, et depuis ce moment, je la hais.... je le crois, du moins ; et dans mes projets sinistres de vengeance, je me surprends quelquefois à conjurer sa mort. —

Je suis ravi que Tige de Myrthe te soit odieuse : car, d'après le portrait que tu viens d'en tracer, je sens que je la disputerais à l'univers, et sur-tout à toi. —

Octar, tu ne me connais pas : je n'ai pas moins de fierté que je n'eus de tendresse ; il me suffit que Tige de Myrthe ait parlé un instant à mon ame , pour que je ne déshonore jamais l'autel où j'ai sacrifié : Tige de Myrthe , toute perfide qu'elle est , est ma propriété ; moi seul je puis disperser les élémens qui identifient son existence avec la mienne , et quand elle tiendrait le poignard sur mon sein , je la défendrai encore contre le téméraire qui , pendant que je respire , oserait l'aimer. —

Ton courage me plaît , et je t'estime assez pour me mesurer avec toi : cède-moi Tige de Myrthe, ou défends ta vie. —

J'accepte le défi : je trouve quelque orgueil en empêchant Tige de Myrthe d'être ta victime, de venger, par ta mort, Almoadan et les Rois. —

L'Inconnu, pendant cet entretien,

avait paru violemment agité ; lorsqu'il vit que l'effusion du sang était l'issue nécessaire de la querelle , il s'élança entre les deux guerriers , et prenant à part le farouche agresseur ; Octar , lui dit-il , tout , dans ces lieux enchantés , est plein de Tige de Myrthe. Invisible pour toi , elle t'entend ; elle prend le plus vif intérêt à une cause , où elle ne t'a point choisi pour la défendre ; crois-moi , cesse de défier ce guerrier généreux ; car si le Ciel , trompant son courage , le faisait tomber sous tes coups , elle ne recevrait ton hommage qu'en te frappant d'un coup de poignard.

L'assassin d'Almoadan , curieux de savoir de quelle bouche partait un discours qu'il trouvait aussi étrange , soupçonnant peut-être que c'était Tige de Myrthe déguisée qui lui parlait ainsi , souleva un peu le chapeau de feuilles de Bambou qui voilait son

visage , et à la vue de cette couleur Africaine qui contrastait avec les grâces de son adolescence , il sourit de dédain , tira son cimeterre , et se présenta sur le champ de bataille.

Dans l'intervalle , Kondemir avait défait son casque , sa cotte - d'armes et sa cuirasse ; car son honneur répugnait à combattre un adversaire presque nud , lorsque lui-même offrait sur son corps invulnérable toute l'armure de l'ancienne Chevalerie. A la vue de ce corps svelte et nerveux , qui rappelait les prodiges d'amour exécutés au passage de l'Oronte et à l'incendie de la Mosquée , Tige de Myrthe (car c'était elle-même) se trouva presque tout-à-fait désenchantée. Sentant renaître quelques étincelles d'un feu qu'elle croyait tout-à-fait anéanti : Kondemir , dit-elle à demi-voix , je connais ton amante : elle ne fut point perfide ; tu vas com-

battre pour elle ; apprends qu'il faut vivre pour lui rendre justice un jour ; et songe que ce n'est que par ta victoire que tu peux la mériter.

Ce mot doubla le courage de l'Arabe , et par conséquent ses forces ; il avait d'abord été tenté de se prévaloir auprès d'Octar , de ce que , quelques heures auparavant , il avait volé à son secours , lorsqu'il était assailli à la fois par les quatre Ismaëliens ; mais du moment que l'amour lui fit un devoir , non d'éluder le combat , mais de vaincre , il jugea indigne de lui d'affaiblir les coups d'un adversaire , en lui tendant le piège de la reconnaissance , et il se présenta en silence sur l'arène , se plaçant en face du prétendu Chinois , comme pour le faire juge du zèle qu'il allait déployer , pour mériter le prix de sa victoire.

Le combat ne fut pas long ; parce

que Kondemir était impatient de vaincre , et l'Égyptien , d'avoir Tige de Myrthe en sa puissance : le dernier donna à son ennemi un violent coup de cimeterre sur l'épaule , qui lui fit une large blessure , mais la lame étant restée accrochée un moment au manteau de l'Arabe , celui-ci , de son instrument de mort , fit voler la tête d'Octar , qui alla tomber aux pieds de Tige de Myrthe , en vomissant un reste de blasphème.

Kondemir ne jouit pas long-tems de son triomphe ; car le sang qui coulait à gros bouillons de son épaule entr'ouverte , épuisa bientôt ses principes de vie , et il tomba sans connaissance sur le cadavre d'Octar , qui couvrait de sa vaste circonférence le champ de bataille.

On peut juger des tourmens de la sensible Tige de Myrthe , quand elle vit Kondemir évanoui près du rival

farouche qu'il avait immolé à l'amour : elle se précipite sur ce corps inanimé , déchire ses propres vêtements , et tente d'étancher un sang , qu'elle trouve si pur , depuis qu'il l'a prodigué pour elle : mais tous ses efforts auraient été vains , et le généreux Arabe allait périr , quand elle aperçut Orondate.

Le Sage du Liban avait été instruit par le Mandarin , que son protégé voulait passer la nuit seul dans la tour de Cong-fut-sée ; et , redoutant les suites , soit de sa faiblesse , soit de son délire , il était accouru pour veiller avec son intéressante pupille , ou du moins , pour la protéger contre elle-même pendant son sommeil : le spectacle de l'Égyptien sans tête , et de Kondemir étendu près de lui , dans les bras de Tigé de Myrthe , lui parut une merveille plus étonnante encore , que celles qu'il opérait tous

les jours avec la baguette de la philosophie : cependant , il ne songea point à en demander une explication indiscrete : un moment de délai pouvait perdre l'Arabe , et il se hâta d'appliquer le styptique puissant de l'agaric , sur sa blessure.

Quand Tige de Myrthe se vit tout-à-fait rassurée sur la vie de Kondemir , elle se jeta , avec toute l'expression du sentiment , au cou de l'auguste Vieillard : O mon père , dit-elle , le bandeau est déchiré , le cœur de Kondemir est pur , et bientôt peut-être , je serai digne et de lui et de toi.

Quoi , ma fille , répond Orondate , le Ciel approuverait les soins que j'ai pris pour te rendre heureuse malgré toi ! ce serait sous d'heureux auspices , que je t'aurais enlevée des bras de l'amant de Bouton de Rose , pour te faire transporter dans cet asyle de la

paix, qu'un meurtre cependant vient d'ensanglanter ! Kondemir ne t'aurait pas reconnue, quand tout te disait infidelle, et il te retrouverait en ce moment pour t'aimer !

Non, répart la jeune Sultane, Kondemir ne me reconnaît pas, mais il m'aime encore, sans s'en douter : moi-même, s'il faut en croire un pressentiment secret, qui m'a toujours éclairé sur ma destinée, moi-même, dis-je... embrasse-moi, mon père, aide-moi à me guérir, et surtout éloigne de mes yeux Ariel.

Tige de Myrthe parlait encore, quand elle aperçut dans le lointain une espèce d'intelligence céleste, qui, les cheveux épars, une écharpe couleur de rose, flottant sur ses épaules, et une lettre à la main, accourait avec la rapidité de l'éclair, pour parler à Orondate. Cette intelligence céleste était Ariel.

Une apparition aussi imprévue, fit tressaillir, malgré elle, la jeune infortunée ; les vagues des passions roulèrent, en sens contraire, dans son cœur sensible : de ce moment, elle s'occupa moins de la position critique de l'Arabe, et les yeux fixés sur l'amant de Bouton de Rose, mon père, dit-elle avec un saisissement, qui semblait tenir de l'aliénation de son esprit, tu le vois, c'est le Ciel qui l'a envoyé : ne te hâte pas d'exaucer mes vœux, je n'ai pas encore assez de force pour supporter ma guérison.

Je ne vois que trop, dit le Sage, en se penchant sur le sein de sa pupille, qu'il est une classe d'infortunés qui voit sans cesse défaire, par le Génie du Mal, ce que fait pour elle, le Génie du Bien : n'importe, achevons notre ouvrage, et ne blasphémons pas la Providence.

Cependant, Tige de Myrthe, sur les instances d'Orondate, regagna le pavillon de Cong fut-sée, et le Vieillard, voyant Kondemir tout-à-fait revenu à lui-même, voulut apprendre de sa bouche l'histoire de la mort de l'Égyptien, et de sa propre blessure.

Au milieu du récit, l'Ange de l'Orient vint baiser la main d'Orondate, et lui présenter une lettre de Timour; pardonne, mon père, dit-il, si j'ai surpris, peut-être contre ton gré, le secret de cette retraite : mais l'Envoyé du Sultan menaçait d'enfoncer les portes de ton séjour, si tu restais invisible ; alors, sur quelques indices que m'a fait donner Adine, j'ai suivi la trace de tes pas, pour avoir ta réponse.

Le Sage brise, avec quelque inquiétude le sceau de la lettre, et lit ces mots, qui semblaient tracés de la pro-

pre main du Vieux de la Montagne.

» J'ai été sur le point , illustre
» Vieillard, de perdre ma Couronne :
» le trait de génie qui m'a sauvé ,
» fera sourire les ames fortes , et
» contristera la froide sagesse : quoi-
» qu'il en soit , je règne encore , et
» mes ennemis ne sont plus.

» Un seul a échappé à mon cour-
» roux , et c'est le plus dangereux :
» je ne te propose pas de l'enfermer
» dans tes tombeaux , avec les tyrans
» qui provoquaient notre vengeance :
» ce serait trop honorer l'être abject
» qui ne sait que massacrer les Rois ,
» et non gouverner les hommes.

» La victime que mes Ismaéliens
» t'amènent , s'appelle Octar ; c'est
» l'assassin d'Almoadan : je ne sais si
» ces instrumens serviles de mes vo-
» lontés devineront , à mon silence
» énergique , que le téméraire qui
» osa me défier , mérite la mort , et

» que, s'il traverse le pont d'Arimane,
» c'est pour être précipité dans l'a-
» bîme.

» Tu suppléeras , Orondate , à
» l'inexpérience de mes Ismaëliens :
» tu manies la foudre avec plus d'a-
» dresse que moi , et , puisqu'il ne
» s'agit ici , que de délivrer la terre
» d'un scélérat qui pèse sur sa sur-
» face , je me flatte que tu ne refu-
» seras pas d'en faire usage.

» J'ai été obligé , pour rendre sa
» révolte inutile , de lui promettre
» qu'on lui livrerait Tige de Myrthe :
» la Sultane est bien coupable , sans
» doute , mais elle serait trop punie ,
» si elle tombait au pouvoir d'un
» pareil monstre ; et si j'étais assez
» pervers , pour ordonner un pareil
» sacrifice , tu aurais la grandeur
» d'ame de me désobéir.

» Je n'ai rien à prescrire au Sage
» primitif , qui tient la destinée des

» hommes dans sa main : mais Oc-
 » tar , en massacrant le Souverain
 » de l'Égypte , a outragé tous les
 » Rois ; et le bienfaiteur de ma Mo-
 » narchie m'enverrait sa tête ».

Pendant cette lecture , l'Envoyé
 du Sultan , qui avait suivi de loin
 Ariel , avec ses satellites , s'appro-
 chait du lieu de la scène ; Orondate
 se retourne froidement : Aga des Is-
 maéliens , dit-il , va dire à ton maître,
 que, quoique mes mains soient pures,
 ses vœux terribles ont été prévenus :
 un combat singulier , dont je n'ai
 point donné l'ordre , a fait périr ho-
 norablement l'être farouche qui ne
 devait mourir que sur l'échafaud ;
 fais traîner dans les eaux de ce fleuve
 le corps sanglant de son ennemi , et
 porte lui sa tête.

Les mêmes Soldats qui accompa-
 gnaient l'Envoyé , après avoir délivré
 le sol de l'asyle de la Paix , du far-

deau impur des restes d'Octar, tressèrent un lit mobile avec des feuilles de Bambou, et des branches de Palmier, ils y placèrent le faible Kondemir, et, sous la conduite d'Orondate et d'Ariel, ils reprirent la route de la Grotte aux Merveilles.

CHAPITRE XXIX.

*RECONNAISSANCE qui sauve Ariel
des pièges d'Adine et de l'Amour.*

ADINE, intéressante Adine, je vais te perdre, et ton absence laissera un grand vuide dans mon cœur. —

Eh ! pourquoi te quitter, ô le plus digne des pères ? Je me trouve si bien dans cet asyle de Paix, où tu as prodigué les enchantemens ! —

Timour t'attend, ma fille : tu vas reprendre la place que tes talens t'avaient donnée dans ses États, et tes grâces, dans son cœur.

Timour, mon père ! le tyran qui exile ses maitresses, qui leur enlève les charmes dont il a joui ; qui, du lit nuptial où il les a couronnées de fleurs, les envoie au supplice ! —

Ce n'est pas à Timour que tu te

dois, c'est à ses peuples que tu as si sagement gouvernés ; songe que de toutes les favorites qui ont régné dans Masiath sous son nom , tu es la seule qui aie eu l'art d'apprivoiser ce lion avide de sang , et de faire servir à opérer de grandes choses un génie , que le sentiment de la toute-puissance entraînait à la féroce. —

Il est vrai que j'ai fait quelque bien au Serrail et dans sa Capitale , et malgré la générosité qu'il a déployée dans ses fêtes , malgré la fidélité qu'il me conservait , et que je ne lui demandais pas, le spectacle des heureux qui bénissaient mon nom , a été pendant l'année de mon règne, mon unique jouissance. —

Les peuples , ma fille , ont besoin plus que jamais que ton humanité s'interpose entre eux et un sceptre qui les écrase : hier même , sa politique sanglante s'est ouvert un abîme

de tyrannie dont je n'ose mesurer la profondeur : voici la lettre qu'il m'écrit : juge , par les horreurs qu'il avoue , et encore plus par celles qu'il dissimule , de sa dangereuse perversité. —

Cette lettre allume dans mes veines la fièvre de l'indignation. —

Eh bien ! ma fille , chaque minute de délai de ta part laisse peut-être consommer un nouveau crime : tu délibères , et Timour verse le sang : tu comptes les momens qu'il te reste à passer auprès de moi , et le tyran compte ses victimes. —

Écartons , mon père , tant que je serai dans tes bras , ces idées qui me font frissonner ; mon imagination , que tu attristes , demande à se reposer sur des objets plus riants. Dis-moi , si je vais aujourd'hui à Masiath , l'Ange qui m'a consolé dans mes peines , l'Ange qui m'a sauvé des at-

teintes de la foudre , sera - t - il du voyage ? —

Adine , viens , que je te serre dans mes bras paternels : laisse à ma tendresse le soin d'obtenir le retour de ta raison. —

Eh bien ! mon père , tu as lu dans ce cœur déchiré : un pouvoir inconnu m'entraîne ; je ne m'appartiens plus à moi-même : que dis-je ? je suis menacé d'un délit plus grand encore : si le Ciel ne me réveille par un coup de tonnerre , bientôt je ne serai plus à toi. —

Je suis loin , ma chère Adine , de te faire un crime de céder à la fatalité ; mais s'il était en ton pouvoir de rendre à ta vertu son antique ressort , si tu pouvais épurer ta faiblesse par un grand sacrifice ! écoute , j'ai besoin ici de toute ta franchise : Ariel , que j'ai vu dans tes bras , a-t-il des droits sur toi ? —

Emportée par la fougue impétueuse de mes sens , je les lui avais donné tous , et cet être céleste m'a respectée. —

J'attendais cette sublime réserve de l'amant de Bouton de Rose , mais à peine osais-je y croire. —

Il faut tout dire à mon père. . . . Egarée par mon délire , j'avais ourdi contre son inexpérience la trame la plus ingénieusement perfide ; je voulais arriver à son cœur par ses sens ; mais Ariel , sans cesser de répondre à l'intérêt que je lui inspirais , a tout déconcerté : ses sens ont paru embrasés , et son cœur est resté pur ; il a rendu inutile le piège qu'il ne voyait pas , et je n'ai triomphé de lui , qu'au profit de ma rivale. —

Mais enfin , c'est Adine qu'il pressait d'une main timidement hardie , qu'il couvrait de ses baisers de feu. —

Mon père se trompe : je n'ai pu

porter l'incendie dans ses sens, qu'en empruntant l'image et le nom de Bouton de Rose ; ainsi chacun de mes triomphes attestait ma défaite. Adine, parvenue au dernier période de l'égarement , se serait regardée comme la plus abjecte des amantes, et Bouton de Rose, trahie par Ariel, se serait énorgueillie d'une pareille infidélité. —

Adine, je suis satisfait : le coup de foudre , plus sage que vous deux, m'empêche de rougir pour toi , et tout peut être réparé. Dis-moi, maintenant, ma fille , si , par un événement, dont la bisarrerie échappe nécessairement à ton intelligence , tu pouvais expliquer à ta propre vertu le penchant irrésistible qui t'entraîne vers Ariel ; si, sans séduire une ame pure, sans outrager Bouton de Rose, et sans te préparer des remords , il t'était donné de presser sur ton sein

l'Ange céleste qui maîtrise ta destinée —

O Dieu ! quel espoir consolateur je vois luire dans mon ame ! achève, auguste Orondate , tu vas être deux fois mon père. —

Deux fois ton père, sensible Adine ! Que ne puis-je avoir un seul titre , du moins , à ce nom , que je serais si fier de porter ! Mais le Ciel ne remplit point ton attente : un autre que moi t'a donné le jour , et je ne suis devenu ton père que par le droit que ton infortune a donné à ma sensibilité. —

Il est vrai que je suis une orpheline abandonnée, presque en naissant, du Ciel et des hommes , faite peut-être , pour enchaîner un Despote tel que Timour, mais indigne de me dire l'égale d'une intelligence supérieure , telle qu'Ariel. —

Adine est trop modeste, Ariel ne

saurait s'enorgueillir d'une plus brillante origine ; comme ma fille , il ignore jusqu'au nom des auteurs de sa vie , et , ce qui ajoute au rapport qui lie leur destinée , tous deux sont nés dans la même solitude du Liban , et peut-être dans le même berceau. —

Je n'avais pas réfléchi à cette dernière circonstance : il est vrai que nous naquîmes à cinq ans d'intervalle l'un de l'autre , sous une grotte naturelle , dans l'enceinte circulaire de rochers , et nos deux pères. . . . —

Eh ! pourquoi deux pères ? —

Orondate , tu jettes dans mon ame un trait de lumière ! —

Ecoute Adine : tu m'as entendu parler souvent de l'écriture hiéroglyphique de l'obélisque , qui devait renfermer le secret de ta naissance. —

Sans doute ; et tu ne m'as pas dissimulé que tu voulais aller dans la capitale

capitale des Etats d'Almoadan, consulter, sur ce monument, l'Académie. —

Eh bien ! le secret que je cherche depuis quinze ans, est dévoilé ; et cette traduction arabe, que je te présente, va lever un coin du rideau qui te cache ta généalogie. —

Mes yeux, ne me trompez-vous point ? Quoi, c'est de la maison de Lusignan, c'est des Souverains de Chypre que je tirerais ma naissance ! —

Une autre merveille, qui ne devrait pas moins être chère à ton cœur, t'attend : continue ta lecture. —

Sous ce rocher, réduit sauvage,

La jeune Adèle a vu le jour :

Cinq ans après, dans ce séjour,

Il lui naquit pour l'esclavage

Un frère beau comme l'Amour.

Je ne saurais poursuivre.... Je me soutiens à peine..... Ariel!... J'ai

donc perdu à jamais un amant ! —

Il te reste un père.... Adine, je vais être pour toi un second Mainfroy, et tu me deviendras plus chère que jamais.... Au nom des Héros dont tu es descendue, des remords que tu donnes quelquefois à Timour, de ces pleurs même que ta vertu te fait répandre dans mon sein, ne contrarie pas la raison qui t'éclaire : le Ciel te donne un frère, dans l'être le plus parfait qui soit jamais sorti du moule de la nature : aie le courage de l'en remercier. —

Eh ! croit-on que je ne sente pas le prix d'un pareil bienfait ? Peut-être la faveur eût été plus grande, si elle avait précédé ma longue erreur !.... Orondate, aide-moi à supporter le poids de ce bienfait. —

Tu ne m'appelles plus du nom de père. —

Eh bien ! mon père , le tems me guérira d'une faiblesse que j'abjure en frémissant : il effacera de mon souvenir l'être que je disputai à Bouton de Rose , l'être dont j'avais tant de plaisir à me dire..... quel mot allais-je prononcer ? Le crime profane donc encore mes lèvres , quand ma raison a consommé le sacrifice !.. O toi , qui vas me tenir lieu de la nature entière , ne m'abandonne pas ; je ne m'apperçois que trop combien j'aurai de tems à dévorer mon cœur , avant de devenir aussi vertueuse que toi. —

ORONDATE , le coup une fois porté , changea habilement d'entretien : il eut sur-tout la prudence d'éviter de prononcer devant cette ame sensible le nom d'Ariel ; ç'eût été retourner le poignard dans sa blessure.

Cependant, après quelques détours ingénieux, le Vieillard eut l'adresse de mener Adine, à parler elle-même de la bisarrerie de l'événement qui lui avait indiqué sa généalogie : il en profita, pour tirer d'elle quelques éclaircissemens destinés à dévoiler tout-à-fait le secret de sa naissance ; bien déterminé à conserver dans son cœur tout ce qui, dans le débrouillement de cette intrigue mystérieuse, pourrait alarmer la Sultane, et mettre à l'épreuve sa précieuse sensibilité.

Il apprit, dans le cours de l'entretien, qu'Adèle, qui avait donné le jour successivement à Adine et à Ariel, n'avait aucun caractère de ressemblance avec la première épouse de Mainfroy : c'était une brune, de petite taille, et au nez retroussé, mais qui rachetait l'irrégularité de ses traits, par la plus piquante phy-

sionomie, tandis que Léonore de Montmorenci, dont le Roi de Chypre, Lusignan, avait fait accepter la main à l'héritier de sa couronne, était une beauté romaine, d'une haute stature, ayant plus de décence que de feu dans ses regards, fière de sa vertu, et du respect qu'elle inspirait, mais moins faite pour subjuguier les hommes par ses grâces, que pour s'en conserver l'estime par son inaltérable dignité.

Une anecdote non moins étrange, résulta des aveux d'Adine : c'est que le breuvage, qui empoisonna Mairfroy, fut présenté à la Sultane, alors âgée de cinq ans, par une grande et belle femme, qui disparut à l'instant; que la jeune infortunée, tourmentée de la soif, voulut en boire la première, et que déjà la liqueur offrait ses lèvres, quand son père parut, lui arracha le vase, et avala, d'un seul

trait, le breuvage qui devait lui donner la mort.

Cette confidence d'Adine expliquait ses convulsions et son état de délire, quand elle fut rencontrée mourante par Orondate; mais elle ne donnait aucune lumière sur le nom de la furie infernale, qui avait préparé le breuvage, et encore moins, sur le motif qui l'avait portée à un pareil attentat : le Vieillard ne se pressa point d'expliquer un fait inaccessible, par sa nature, aux calculs des probabilités, et il attendit en silence que le tems, qui dévoile tout, le conduisit par la main, à la solution du problème.

Deux heures s'étaient écoulées dans ce pénible entretien : Adine paraissait plus calme : la terreur, qui d'abord défigurait ses traits, avait fait place à une sorte d'affaîssement qui n'inspirait que de l'intérêt : elle re-

gardait plus souvent Orondate ; elle lui serrait les mains avec plus de confiance , elle faisait naître le plus léger prétexte pour avoir occasion de l'embrasser. Aucun de ces mouvemens , d'une sensibilité pure , n'échappait au Sage : il profita du retour de la Sultane , à la raison , pour lui proposer d'interpréter , ainsi qu'elle s'y était engagée , le billet énigmatique de Bouton de Rose ; l'infortunée se recueillit un moment , ensuite elle demanda elle-même à en faire une seconde lecture.

Je me suis dit-souvent : prends les conseils d'Adine ;
 Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour ;
 Un Ange est-il reçu dans un certain séjour ?
 La vieille dans son cœur pénètre à la sourdine ,
 Et change en infidèle un amant sans détour ;
 Heureuse alors Adine au péril s'il s'expose !
 Mais malheur , si l'amant est bien sûr du retour !
 La Gloire disposa des destins de Timour ;

De Timour aujourd'hui la Sybille dispose :
Le sceptre des Héros sous sa garde repose ;
Elle gouverne tout , invisible à la cour.
Respectons la vieillesse et la métamorphose :
L'une au plus grand des rois livre Bouton de Rose,
L'autre jette Psyché dans les bras de l'Amour.

Hélas ! dit Adine , en jettant un
soupir , il fut un tems où j'interpré-
tai ces vers à celui... qui n'est plus
que mon frère.... où je les inter-
prétai sous le nom de Bouton de
Rose, et où j'étais écoutée.....
Mais un siècle s'est écoulé , sans
doute , entre ce moment et celui où je
parle... un siècle ! n'est-ce pas , mon
père?...

Il fallut encore transporter l'ima-
gination de la Sultane sur des objets
étrangers , pour l'empêcher de repo-
ser douloureusement sur le souvenir
d'Ariel : ensuite , Orondate , par une
transition adroite , amena l'entretien

sur son voyage au Grand Caire : je voulais , dit-il , consulter l'Académie sur l'oracle énigmatique de Bouton de Rose , mais un ancien eunuque , qui avait une longue expérience des intrigues de Serrail , m'en a détourné : il a plié mystérieusement le billet , et m'a dit , que l'ouverture du pli expliquerait tout à la personne qui avait le plus d'intérêt à en avoir l'intelligence.

Ce jeu d'esprit piqua la curiosité d'Adine , et c'était l'unique moyen de faire diversion à sa profonde tristesse : voyons , dit-elle , si je serai plus heureuse pour Bouton de Rose que pour moi . . . en effet , je crois entrevoir oui , c'est cela Examinons maintenant si , en pliant le papier en deux , et en ne lisant que la seconde partie du billet , je trouverai un sens suivi aux demi-vers de l'ouvrage.

Prends les conseils d'Adine,

Et sur la fin du jour,

Dans un certain séjour

Pénètre à la sourdine ;

Un amant sans détour,

Au péril s'il s'expose,

Est bien sûr du retour ;

Des destins de Timour

La Sybille dispose,

Sous sa garde repose,

Invisible à la cour ;

Et la métamorphose

Livre Bouton de Rose

Dans les bras de l'Amour.

Ah ! mon père, dit Adine, après un long silence, par quelle fatalité faut-il que tu n'aies consulté l'Académie, que lorsqu'il n'était plus tems de vaincre ma destinée ? Si cet être qui m'est si cher.... qui est mon frère.... était parti pour Masiath à l'époque où ce fatal billet a été apporté par la colombe, j'aurais mon innocence, et Bouton de Rose serait

sans rivale..... Au reste , le Ciel veut mon éternelle infortune, il sera obéi : je me rendrai auprès de Timour , et ton fils... (permets, Orondate, que je ne lui donne plus que ce nom) se rendra auprès de Bouton de Rose.... alors , égarée , cé-
dant à l'ivresse du sentiment... mais non criminelle.... je ne me connais plus... pardonne, ô le plus géné-
reux des bienfaiteurs : mais toi seul, tu ne saurais me guérir , me rendre à moi-même : vois les caractères tracés sur l'obélisque , par l'ordre de ma mère mourante : le sens n'en est point énigmatique : mon fils , dit celle qui me donna le jour , mon fils... (c'est l'être que je dois aimer et fuir à jamais) ...

Mon fils , à Dieu reste fidèle ,

Et rends Adine à la raison.

CHAPITRE XXX.

*D la Théologie orientale sur les
AnGES. Insurrection des Anges
de Masiath.*

Vous tous, mes amis, qui, bercés depuis votre adolescence, des contes bleus de la Théologie, ne voulez plus expliquer les phénomènes d'un Monde raisonnable, qu'avec la clé de la raison; vous qui, fatigués d'embrasser des nuages, comme Ixion, ne voulez plus voyager dans le Monde aérien des Intelligences; vous enfin, qui croyez trop aux lois immuables d'un Dieu rémunérateur et vengeur, pour ajouter foi aux dogmes versatils d'un Prêtre d'Anubis, d'un Bonze de Foë, ou d'un docteur de Sorbonne, croyez-moi, ne vous rejetez pas dans

ce cahos d'absurdes mysticités, que l'imposture religieuse vous condam-
nait à débrouiller; que le nom même
de Théologie soit banni de votre gram-
maire; et ne lisez pas ce chapitre.

Vous, mes amis, qui attachez l'in-
térêt de la curiosité, à suivre dans
toutes ses divagations mon historien
Arabe, peut-être même, qui le croyez
trop instruit pour ne pas divaguer à
dessein, sur-tout quand le fil des
événemens ne lui échappe jamais,
vous qui aimez Ariel et Bouton de
Rose, qui vous surprenez même quel-
quefois à ne pas trop haïr, dans ses
grandes conceptions criminelles, mon
Vieux de la Montagne, que l'idée
d'être Théologien, dans un ouvrage
fait pour sourire à votre imagination,
n'alarme pas trop votre goût, et,
croyez-moi, lisez ce chapitre.

Kondemir épuisé, dans son duel
avec Octar, par l'abondance du sang

qui était sorti de sa blessure, étendu sans force sur un lit de roses, qu'Orondate lui avait fait préparer au haut de la plate-forme d'un de ses pavillons, semblait avoir fait divorce avec ses sens, et n'exister que par son entendement : comme par sa position, il ne pouvait porter ses regards que sur le Ciel, qui semblait le couvrir de son immensité, les idées terrestres n'arrivaient pas jusqu'à son intelligence : il s'imaginait avoir quitté, pendant quelques momens, sa dépouille mortelle, et parcourir les sept orbes du firmament, sur les pas de Tige de Myrthe, avec qui il s'était reconcilié : dans ces momens d'exaltation, ses yeux rayonnaient, sa tête devenait lumineuse, et il avait l'air de Moïse, sur le Mont-Sinaï, ou de la Jument atlée de Mahomet, quand elle voyagea dans les Planètes.

Orondate, disait-il au Vieillard qui l'observait avec l'intérêt d'un père, et la curiosité d'un Sage, Orondate, daigne m'éclairer; le premier jour que j'entrâi dans Masiath; Timour me proposa d'entrer, en qualité d'Ange, dans son Paradis; est-ce que je puis, sans franchir les bornes de la vie, revêtir le corps aérien d'une intelligence céleste? Y a-t-il un Paradis ailleurs que dans les déserts de l'espace? et sur-tout y serais-je dans les bras de Tige de Myrthe?

Kondemir, dit le Sage, Timour s'est joué long-tems, pour ses grands desseins, de ta touchante ingénuité: il fallait fasciner tes yeux pour les empêcher de s'ouvrir, te conduire, de la volupté à l'oubli de toi-même, et te faire Ange, pour te rendre assassin: il est heureux pour toi, que ce ne soit pas dans son Paradis de Masiath que tu aies reçu le poignard

qui toucha au tombeau du Prophète : car , avec un degré d'exaltation de plus , tu aurais perdu la qualité d'homme ; si le Sultan t'avait fait Ange , tu aurais égorgé Louis-Neuf.

Dans tous les pays , Kondemir , où le cri de la nature a démontré qu'il existait hors de ce monde visible un être suprême , qui , loin des justices vulgaires , punit les délits secrets , et récompense les vertus qu'on persécute , on a présenté , comme point d'appui à la morale , un lieu de récompense pour le juste qui n'est plus , et un lieu de peine pour le pervers qui échappe à la vengeance des hommes : cette idée est si pure et si consolante , qu'elle est devenue la philosophie du sage ; elle donne un ressort si puissant à la politique , que peu à peu il en a résulté la religion de la multitude.

Il eût peut-être été à désirer que

d'accord sur le principe, les hommes s'en fussent tenu là, sans chercher à dresser la Carte exacte d'un monde inaccessible à leurs regards : mais il faut des images précises, sur-tout à une multitude, qui, n'existant que par ses sens, passe sa vie à espérer et à avoir peur : alors, les Poètes Théologiens, partant de la première idée philosophique, se sont amusés à construire, dans un espace invisible, un Paradis et un Enfer très-visibles, pour y loger les âmes impalpables des méchants et des gens de bien.

Dans les pays les plus civilisés, on s'est toujours représenté l'âme du méchant, tramant dans les ténèbres ses complots de perversité : alors, on a cru devoir accumuler les ténèbres dans le lieu de son supplice : et, telle est l'étymologie du mot d'Enfer, qui, dans son acception primitive, ne signifie qu'un souter-

rein : la Grèce , si lumineuse dans sa philosophie , et si ingénieuse dans ses fables , pour conserver un rapport exact entre le mot et la chose , plaça l'enfer de la Mythologie sous la base de ses montagnes ; on y descendait par la Grotte d'Aréthuse ou par l'Antre de Trophonius , et les cratères embrasés du Vésuve et de l'Etna , étaient censés ses soupiraux : il était difficile de rendre plus raisonnable une théorie émanée du Ciel , il est vrai , mais dont tous les détails contredisaient la raison .

Le Paradis a en par-tout des architectes aussi ingénieux et non moins extravagans : c'est toujours sur les goûts dominans de la multitude que la Théologie en a dessiné le plan : le Paradis désigne un verger , et , à ce titre , il convient singulièrement aux climats embrasés de notre Asie , où la suprême volupté consiste à goûter

le repos à l'ombre d'un cèdre ou d'un palmier : les peuples Ichtyophages, qui sont répandus sur les rivages de l'Océan, font couler, au milieu de leur verger céleste, un fleuve poissonneux : des Sybarites y dressent des amphithéâtres, où, assis sur des lits de roses, ils s'endorment aux sons mélodieux de la lyre des Timothée et des Arion : il n'y a pas jusqu'à des Scythes antropophages, qui s'y ménagent des cavernes sacrées, pour y boire le nectar dans le crâne des ennemis qu'ils ont égorgés.

Mahomet s'est emparé de ce principe de la Théologie orientale, pour donner à ses Musulmans, morts fidèles, un verger accommodé à leurs sens faciles à s'embrâser, où des Houris toujours vierges, meurent et renaissent à chaque instant, dans les bras d'amans immortels, dont les organes se fortifient par les jouissances.

Ce dogme a plus fait de prosélytes au culte du législateur de l'Orient, que sa politique profonde et ses victoires.

Les Sultans de Masiath sont venus ensuite ; et dans leur plan de régénérer l'univers , en le délivrant de ses tyrans , ils ont exécuté , d'après mes dessins , un Paradis réel , destiné à donner aux instrumens serviles de leurs volontés , un avant - goût des jouissances que leur promet le Paradis de la Théologie : Timour , surtout , y a déployé toutes les ressources de son génie , de ce génie que je lui organisai pour la morale , et qu'il consacre à légitimer sa perversité.

Les Anges sont les vrais Héros du Paradis terrestre de Masiath : les Sultans les ont empruntés de toutes les Théologies du globe , et celles-ci du dogme philosophique , qu'il doit

y avoir des êtres intermédiaires, entre l'homme et l'Ordonnateur des Mondes, pour ne pas laisser trop d'intervalle entre les degrés de la grande échelle de la nature.

Il y a autant d'espèces d'Anges dans les Révélations dont s'entourent les sacerdoces, qu'on compte de sortes de Paradis ; le Brame figure le sien par un trait de feu, le Grand-Prêtre de Jérusalem ; par une tête d'Amour qui a des ailes ; le Mollah de la religion de Mahomet par un géant ; à soixante-dix mille têtes : le trait de feu du Brame est l'image qui sourirait le plus à la raison du philosophe.

Ne cherche, Kondemir, dans le vergér céleste de Timour, ni trait de feu, ni têtes qui volent, et encore moins de Briarées à soixante-dix mille têtes ; tous ces êtres imaginaires ne rempliraient pas le but

que le Sultan s'est proposé ; il lui faut de jeunes prosélytes, dont l'âme flexible se modifie au gré de sa volonté, des espèces d'Alcibiades comme Ariel et toi, sachant combattre et plaire, le matin se montrer en Héros sur un champ de bataille, et le soir tomber avec grâce dans les bras d'une Aspasia.

Timour n'admet personne dans sa légion angélique avant quinze ans ; quand on en a passé trente, on meurt martyr de l'obéissance, aux pieds du tyran qu'on assassine, ou martyr du plaisir dans les bras des Houris qui sont chargées de la récompense.

On te promet peut-être, Kondamir, de t'unir à Tige de Myrthe, quand tu aurais mérité d'entrer dans la cohorte des Anges : infortuné jeune homme, avant même qu'on te chargeât d'apporter dans Masiath la tête de Louis Neuf, Timour avait

envoyé Tige de Myrthe au supplice.

Généreux Arabe, laisse tomber de tes yeux le bandeau de la crédulité : sois tolérant sans faiblesse, religieux sans fanatisme, ne quitte pas le beau nom d'homme, pour prendre celui d'Ange ; qui sait si, rencontrant le Paradis dans ton cœur, tu n'y logeras pas un jour Tige de Myrthe, et, ce qui ne flattera pas moins ta délicatesse, Tige de Myrthe digne de toi. —

Pendant qu'Orondate soulevait ainsi le rideau derrière lequel les Anges, de la création des Despotes ou des Prêtres, travaillaient de tout tems à égarter la multitude, les Anges du Serrail de Masiath s'éclairaient un peu sur les fourberies sacrées du Vieux de la Montagne : ils avaient assisté à la Fête de la Clémence, la nuit terrible où, à l'exemple du Sé-

nat de Rome naissante , qui assassina au milieu d'un orage , Romulus , dont il allait faire l'apothéose , le Sultan profita d'un coup de foudre pour anéantir tous les instrumens de l'insurrection d'Octar ; ils ne s'étaient même vus , dans le moment critique , séparés , que par une enceinte invisible de quelques lignes , de l'abîme qui engloutit les rebelles ; et une terreur religieuse dont ils n'avaient pu se défendre , avait fait courber leurs fronts avilis dans la poussière ; mais ce premier tribut payé à une erreur sucée avec le lait , ils avaient réfléchi que la foudre n'avait frappé que les hommes , qui osèrent blesser l'orgueil de Timour : la tête du meurtrier d'Almoadan , qu'on eut l'imprudence d'apporter le lendemain dans le Serail , confirma les soupçons , et ils dégénérèrent en certitude , quand on apprit que , pour rompre le premier
anneau

anneau de la chaîne qui devait conduire à la découverte du complot, le Despote avait fait poignarder devant lui l'architecte qui avait bâti la galerie souterraine, sur laquelle reposait la plate-forme : les yeux des Anges de la crédulité s'ouvrent difficilement, mais quand une fois ils sont ouverts, ils pénètrent aussi bien que ceux du philosophe, la cause de leur avenglement.

C'est dans cette disposition des esprits, que Timour, escorté de sa nouvelle garde d'Anges, se rendit le sur-lendemain de l'effroyable Fête de la Clémence, au vestibule sauvage et hérissé de rochers, qui conduisait à son Paradis.

Là, paraissait renfermée, dans une espèce de palanquin, une femme demi-nue, les yeux ceints d'un bandeau qui paraissait avoir servi de diadème, et les mains faiblement att-

chées avec les tresses de sa longue chevelure : cette infortunée était Adine, que Timour, plus que jamais épris de Bouton de Rose, voulait mettre à la tête de ses Houris, jusqu'à ce que son infidélité pour l'amante d'Ariel le ramenât aux pieds de l'enchanteresse, qu'il punissait et couronnait tour-à-tour, mais qu'il ne pouvait oublier.

Adine épuisée de fatigue, pendant la route pénible qu'elle avait faite, au milieu des rochers du Liban, avait, en entrant dans les jardins de Masiath, succombé au besoin impérieux du repos : c'est le moment que le Capitaine des Gardes de Timour, d'après les ordres de ce Prince, avait choisi, pour lui lier les mains et lui bander les yeux : car il importait au succès des grandes vues du Despote, que la Sultane ne sut point où on la conduisait, et, dans le cas où

elle se réveillerait, avant d'arriver dans sa nouvelle souveraineté, qu'elle ne put, avec ses mains libres, entr'ouvrir son bandeau : au reste, le confident de Timour s'y était pris très-ingénieusement, comme on vient de le voir, pour remplir les vues de son maître, sans offenser la beauté, qui pouvait un jour régner sur lui ; il n'avait fait servir que les beaux cheveux d'Adine, pour tenir ses mains captives, et n'avait voilé ses yeux, qu'avec une sorte de dignité, en les entourant du diadème.

Le Souverain de Masiath, à la vue du palanquin, ne douta pas que ses ordres n'eussent été remplis : mais dans le doute, si l'assoupissement d'Adine était l'effet de l'affaissement passager de la nature, ou le résultat d'un breuvage, il résolut de respecter son sommeil. N'employant alors, pour se faire entendre de ses Anges, que

cette langue des signes, avec laquelle un Maître dans l'Orient descend à communiquer avec ses esclaves, il ordonna, d'un geste impérieux, à celui qui l'approchait de plus près, d'enlever la Sultane et de la porter dans l'appartement des Houris : celui-ci s'approche, voit une femme dont la figure et la coupe du corps excitent le plus grand intérêt, mais qui, par son bandeau, par les liens qui tiennent ses mains captives, semblait moins destinée à augmenter le nombre des favorites du Prince, que celui de ses victimes ; il témoigne alors, par un mouvement de tête très-expressif, sa pitié pour l'infortunée, et, comme si son âme fière repoussait jusqu'à l'apparence de complicité, il revient tranquillement auprès de son maître reprendre sa place.

C'était pour la première fois, de-

puis que Timour régnait, qu'un Ange lui avait désobéi ; il crut nécessaire de faire un grand exemple, et montrant au garde indocile, d'un côté le Ciel, et de l'autre, un précipice qui était à ses pieds, toujours dans un silence profond, il lui donna, au nom du Dieu de Mahomet, le signal de s'y précipiter ; l'Ange à l'instant s'incline, avec les apparences du dévouement, mais prenant le Sultan par la main, il lui montre d'un autre côté, les ruines encore sanglantes de l'abîme, qui, le jour de la Fête de la Clémence, avait dévoré tant de victimes : Timour redoublait de rage, mais, toujours maître de lui-même, il ne permet ni à son visage de se peindre, ni à sa bouche de s'exhaler : seulement il saisit le bras de son Capitaine des Gardes, et, en le pressant avec violence, il instruit son premier esclave de son devoir :

celui-ci ne balance pas, il tire son cimeterre de son fourreau, et le lève pour faire tomber la tête qu'on désigne à sa vengeance : mais trois Anges, qui observaient à l'écart tous ses mouvemens, s'approchent à propos, saisissent le Capitaine des Gardes, l'entraînent vers l'éminence qui dominait sur la fatale plate-forme, et le font rouler de rocher en rocher, au sein des décombres amoncelés, qui reçoivent l'infortuné expirant de ses blessures et se réunissent sur son cadavre.

Toute cette pantomime terrible avait à peine duré quelques minutes, mais elle était faite pour laisser des traces ineffaçables dans l'ame d'un Despote, à qui l'hérédité du pouvoir absolu avait fait entendre, que pouvant tout, il ne tenait qu'à lui d'oser tout, et qu'il était le maître né des hommes, parce que le hasard de la

naissance l'avait fait commander à des hommes.

Timour, plus habile que les Cambyse et les Caligula, parce qu'au lieu de recevoir l'impulsion de son despotisme, il lui donnait celle de son génie, conserva sa tête dans le péril qui le menaçait; il s'était aperçu, qu'à l'exception des quatre Anges insurgés, le reste de sa garde n'avait pris qu'une part passive à la désobéissance; il va auprès d'elle, prépare les esprits par ces caresses touchantes, que le peuple abusé croit toujours émanées du cœur, lors même qu'elles ne partent que de la politique, et quand il s'apperçoit que les mécontents sont à demi subjugués, il leur dit, avec adresse, qu'il vient s'entourer de leur fidélité.

Bientôt un hasard étrange sert les ressentimens de Timour : il y avait dans les interstices des ruines sau-

vages, qui formaient le site du pérystile, où se passait la scène, un Mancenilier, dont les exhalaisons perfides invitaient le passant à reposer sous son ombrage : le Sultan, à l'inauguration de ses jardins, avait fait planter cet arbre de mort, pour rendre plus pittoresque l'avenue effrayante, qui conduisait à son Paradis ; mais il avait fait prévenir ses Soldats et ses Eunuques de s'en tenir à une distance respectueuse, sous prétexte, qu'étant sous la protection de l'Ange exterminateur, celui-ci, avec son glaive de feu, en défendait les approches ; les Anges de Masiath, confinés d'ordinaire dans l'enceinte de leur retraite enchantée, ignoraient également les dangers de l'arbre et la défense de Timour : le Chef de l'insurrection en fut la première victime ; accablé de fatigue et de soif, après avoir traîné péniblement, avec ses

trois complices, le Capitaine des Gardes, dans le précipice, il voit un fruit vermeil courber vers la terre une des branches du Mancenilier, il s'en saisit et le dévore : les poisons des Médée et des Locuste, n'ont pas un effet plus prompt : au bout de quelques minutes, l'infortuné ouvre des yeux hagards, appelle, d'une voix éteinte, ses compagnons, et tombe mort à leurs yeux ; ceux-ci le portent au pied de l'arbre lui-même, lui donnent son tronc pour appui, et, pour récompense de leur zèle, après un quart-d'heure d'anxiété, éprouvent une léthargie douloureuse, et s'endorment, pour ne se réveiller jamais.

Ce prodige terrible de la physique ne s'opéra pas, au moment même où Timour se porta au milieu du bataillon des Anges : le Despote avait déjà eu le tems de haranguer ses gardes, mais en homme consommé

dans l'art de maîtriser les esprits , nous verrons qu'il tirera parti de l'événement , pour mettre son pouvoir chancelant à l'abri de nouvelles atteintes : se tirer , sans se compromettre , d'un danger éminent qu'on n'a pas prévu , est le talent de tous les Rois heureux , et de tous les perturbateurs , qui ont joué un rôle brillant dans les révolutions , mais faire servir ce danger même à se rendre plus absolu , employer à vaincre un ennemi puissant , jusqu'au poignard avec lequel il nous assassine , est l'apanage exclusif de quelques hommes à grand caractère , qui se sont montrés çà et là sur la scène du monde , de Périclès , de César , de Mahomet , et du Vieux de la Montagne.

Timour , au moment où le supplice du Capitaine des Gardes venait de s'exécuter , ne vit qu'une seule chose , c'est que les quatre rebelles , effrayés

pour ainsi dire , de la grandeur de leur conjuration , après avoir tiré l'épée contre leur Souverain , n'osèrent pas en jeter au loin le fourreau ; il n'avait tenu un instant qu'à eux de s'élancer au milieu du bataillon des Anges , d'y dévoiler la politique infernale du Sultan , et d'appeler sur sa tête la vengeance de tout le sang que depuis vingt-quatre heures il avait fait répandre ; alors la Nation Ismaëlienne était éclairée , et le trône de Masiath n'avait plus de maître ; cette minute , perdue par l'inexpérience , fut saisie par le génie : Timour va prendre par la main les Chefs de la Cohorte , les amène autour du palanquin , où reposait Adine , et leur parle ainsi :

« Vous voyez , mes amis , dans
 » cette beauté qui sommeille , un
 » des grands exemples des vicissi-
 » tudes humaines : elle régna sur le

» peuple d'Ismaël, et elle devint es-
» clave ; elle s'était endormie , la
» beauté la plus piquante de l'Orient,
» et elle se réveilla portant sur son
» visage noirci , toutes les traces de
» la difformité.

» Une seule faute a fait ses mal-
» heurs : c'est celle que le Dieu
» d'Abraham , le Grand - Prophète
» Mahomet et moi , nous regardons
» comme la plus difficile à expier :
» la faute qui consiste à désobéir au
» représentant du Ciel , et à man-
» quer de foi.

» Le Soudan des Français était
» venu , à la tête d'une horde inso-
» lente de Croisés , menacer le repos
» de l'Asie et son indépendance :
» Adine , c'est le nom de cette in-
» fortunée , osa défendre ce brigand
» couronné , que le Ciel avait pros-
» crit , et dont je demandais la tête ;
» l'Ange exterminateur l'en punit :

» elle perdit en un instant sa légè-
» reté, dont elle était si fière, la blan-
» cheur éclatante de son teint, que
» nos yeux soutenaient à peine, et
» cette fraîcheur de l'adolescence,
» avec laquelle elle semblait défier
» les atteintes du tems : ainsi frappée
» par le Maître du Monde, elle ne
» pouvait plus régner sur nous, et
» j'en fis l'esclave d'Orondate.

Les Chefs de la Cohorte des Anges
étaient saisis d'un étonnement reli-
gieux ; ils ne pouvaient se lasser de
contempler Adine ; tous l'avaient vue
sur le trône de Masiath, occupée à
faire bénir le règne de Timour par
ses bienfaits, quelques-uns l'avaient
rencontrée dans les réduits les plus
obscurs du Serrail, lorsque, noire,
bolteuse et presque décrépite, elle
rendait des services abjects aux fem-
mes qui, peu auparavant, n'auraient
jamais aspiré à devenir ses rivales :

ainsi, personne ne pouvait soupçonner que le Sultan en imposât à ses Gardes, et chacun était dans l'attente du second prodige qui avait rendu à Adine sa couleur, ses grâces, et son adolescence.

» Adine, ajouta Timour, n'avait,
» pendant une année de règne, of-
» fensé que cette fois le Ciel et la
» puissante Nation d'Ismaël; le jour
» de la Fête de la Clémence, le Dieu
» qui veille sur nos destinées lui ac-
» corda son pardon, et elle reprit
» sa couleur, ses charmes, et sa
» séduisante jeunesse : il ne conve-
» nait pas que, quand le Ciel oubliait
» un délit, moi seul j'en conservasse
» le souvenir ; de ce moment, la
» grâce d'Adine fut entière, je la
» redemandai à Orondate, et elle
» revient régner et sur moi et sur
» vous.

Ce n'était pas sans un motif de

politique profonde, que Timour jetait au milieu d'hommes simples et crédules, l'idée tutélaire de la beauté couronnée, qui tempère par sa douceur et par ses grâces le despotisme sauvage d'un Prince, condamné par sa politique religieuse, à mettre ses concitoyens en tutelle, et à assassiner les Rois ; aussi fut-elle adoptée, avec une sorte d'enthousiasme ; Adine, jeune, belle et bienfaisante, ne pouvait paraître qu'un présent des Cieux, à tous ces Anges d'Ismaël, accoutumés à voir la Divinité dans les Houris dont on leur offrait la jouissance.

» Et quand j'établis Adine votre
 » Souveraine, ce n'est point un vain
 » titre que je me propose de lui dé-
 » férer : elle résidera parmi vous,
 » dans ce séjour d'enchantemens,
 » qui est votre demeure habituelle :
 » c'est là qu'elle présidera à vos jeux,
 » qu'elle couronnera vos guerriers,

» et s'il s'en trouve parmi vous , dont
» les exploits méritent une récom-
» pense extraordinaire, c'est dans ses
» bras que vous la trouverez ; elle
» disputera aux Houris , qui seront
» sous ses ordres , le droit de vous
» conduire par le bonheur à l'im-
» mortalité.

Pendant ce discours , les Anges de la première hiérarchie avaient redoublé d'attention : leurs regards avaient erré tour-à-tour sur le Sultan et sur les charmes à demi-voilés d'Adine ; et ces charmes , en parlant à leurs désirs , leur en avaient imposé sur la bonne-foi du Despote , qui leur en faisait entrevoir la jouissance : déjà tous leurs soupçons commençaient à s'évanouir , et ils étaient prêts à tomber aux genoux de Timour : celui-ci , qui lisait leurs pensées les plus secrètes , dans le jeu varié de leurs physionomies , profitant de son as-

cendant, se hâta de combattre leurs derniers préjugés, en homme sûr de maîtriser la victoire.

» Adine, en entrant dans les jar-
 » dins de Masiath, devait être Reine :
 » j'avais moi-même envoyé le ban-
 » deau sacré qui devait ceindre sa
 » tête : quelle a été ma surprise, en
 » entrant sous ce vestibule sauvage,
 » de voir l'usage perfide qu'on avait
 » fait de mes présens ! de rencon-
 » trer, dans le plus sinistre abandon,
 » la beauté que j'avais faite dépositaire de ma toute-puissance, les
 » mains liées avec ses beaux che-
 » veux, et ses yeux, d'où s'échap-
 » pent tant d'éclairs, bandés avec
 » mon propre diadème ! Qui sait
 » même si ce sommeil profond, dont
 » tous nos mouvemens ne peuvent
 » la tirer ; n'est pas dû à un breuvage
 » funeste, et s'il ne conduit pas à la
 » mort, dont il est l'image ?

» Tous ces actes de tyrannie , que
» je suis loin d'avoir ordonné , sont
» l'ouvrage d'un homme , qui redou-
» tait la grande influence d'Adine sur
» mon peuple , d'un homme qui , ne
» pouvant maîtriser Timour par son
» génie , cherchait à l'enlacer dans les
» filets de ses intrigues ténébreuses ;
» d'un homme qui , pour prix de
» mes bienfaits , chercha long - tems
» à flétrir ma gloire et à me ravir
» votre bienveillance : vous le dirai-
» je , mes amis , ce grand coupable
» est mon Capitaine des Gardes , je
» vous fait juge de ses crimes , le
» Ciel vient de l'être de son sup-
» plice.

Il est difficile de rendre tous les mouvemens qui se passèrent dans le cœur des crédules Ismaéliens , quand l'adroit Sultan osa ainsi transporter sur un infortuné , qui , n'étant plus , ne pouvait plus se défendre , tout

l'odieux d'un complot , que seul il avait imaginé ; le bandeau d'Adine , qui avait évidemment servi à un autre usage , son apparente léthargie , la mort même du Capitaine des Gardes , que la fable ingénieuse de Timour semblait interpréter , tout contribuait à épaissir les nuages sur les yeux des Anges ; pendant qu'ils se livraient ainsi aux illusions de la crédulité , le Despote , qui semblait avoir emprunté les cent yeux d'Argus , pour surveiller tous les fils du réseau de sa politique , s'aperçut que les quatre Anges insurgés allaient chercher le repos sous l'ombrage perfide du Mancenillier , et il profita en homme , qui connaît toutes les avenues du cœur humain , du hasard qui servait si bien sa perversité.

» Mes amis , j'avais donné ordre
 » aux quatre Anges , qui furent un
 » moment l'ame de vos discordes ,

» de saisir mon perfide Capitaine des
 » Gardes, et de le conduire au mi-
 » lieu de vous, pour vous rendre
 » juges de ses attentats, avant de
 » vous rendre spectateurs de son
 » supplice : mais ces hommes per-
 » vers, qui avaient osé semer des
 » germes de dissension entre vos
 » cœurs et le mien, qui, profitant
 » de l'ascendant que leur audace leur
 » donnait sur votre crédulité, s'é-
 » taient permis de calomnier devant
 » vous ma Fête de la Clémence, ré-
 » doutaient, avec raison, que les
 » lumières qui naîtraient du grand
 » procès que je voulais instruire de-
 » vant vous, n'amenassent des reflets
 » sur leur propre complicité ; et ils
 » se proposèrent, en paraissant m'o-
 » béir, de rendre inutiles au dessille-
 » ment de vos yeux, les effets de
 » leur obéissance.

» La témérité de mon Capitaine

» des Gardes, qui voulut frapper de
 » son cimeterre le premier des Anges
 » que j'avais chargé de l'arrêter, of-
 » frait un prétexte pour me trahir,
 » en feignant d'exécuter mes ordres :
 » ses trois complices faisant semblant
 » de croire, que mes jours étaient
 » exposés, se sont hâtés de désar-
 » mer l'ennemi de ma gloire, et de
 » le précipiter dans l'abîme.

Il était difficile de mettre plus de
 vraisemblance dans un mensonge
 aussi audacieux : comme, par res-
 pect pour le sommeil d'Adine, le
 Despote n'avait exprimé ses volontés
 que par des gestes impérieux, aucun
 des spectateurs n'était en droit de le
 contredire ; cependant, les Anges
 restaient dans le silence, ce qui ne
 venait sans doute que de l'état pé-
 nible d'anxiété où les mettait la dé-
 couverte de leur projet d'insurrection :
 mais il n'entrait pas dans la politique

profonde du Sultan, de supposer un pareil motif à un silence, qui lui aurait fait trouver des coupables, et l'attribuant avec adresse à l'unique embarras de l'indécision, il continua de leur parler ainsi :

» Vous paraissez irrésolus, et il
» est permis de l'être, quand le se-
» cret, que j'ai reçu du Dieu d'Ismaël,
» de lire dans la pensée, échappe à
» votre intelligence ; mais je vais
» fixer vos doutes, le Ciel va parler
» lui-même, et vous prononcerez.

» Vous voyez le chef des rebelles,
» fier de son triomphe, et s'éloignant
» du précipice qui a reçu sa victime,
» s'approcher des arbres sacrés qui
» naissent parmi les ruines de ce pé-
» rystile : l'Ange exterminateur est
» là ; si mes pressentimens sont vrais,
» si l'audacieux, dont je vous dénonce
» les attentats, a semé parmi vous
» les germes d'une coupable insur-

» rection, s'il a été l'assassin de mon
» Capitaine des Gardes, tandis qu'il
» ne devait être que l'instrument de
» sa captivité, il ne tardera pas à
» subir la peine qui lui est due ; au
» reste, je ne veux pas même évo-
» quer contre lui la vengeance cé-
» leste, ce serait fournir des armes
» à ceux qui ont calomnié ma Fête
» de la Clémence ; le Dieu qui tient
» tous les cœurs dans sa main, voit
» le délit où il est : il me suffit, il
» saura bien, sans que je le fatigue
» de mes imprécations, prendre sa
» victime....

» Je parle, mes amis, et déjà
» l'Ange exterminateur s'est élancé
» sur sa proie : voyez le rebelle sai-
» sissant, d'une main sacrilège, le
» fruit de l'arbre, près duquel le mi-
» nistre du Ciel repose : ce fruit est
» encore dans sa bouche, une partie
» se prolonge hors de ses lèvres ar-

» dentes, mais ses dents n'ont déjà
» plus la force de le broyer, il tombe,
» il n'est plus.

Il est difficile d'exprimer l'impression que fit sur les Anges rassemblés cette espèce de coup de théâtre; jamais la voix de Jehovah, tonnant sur le Mont Sinaï au milieu des éclairs, n'avait épouvanté les Hébreux, comme le simple discours de Timour, accompagné de ce spectacle de mort, glaça d'effroi les enfans d'Ismaël : le Sultan étudiait, d'un air calme, la gradation de tous les mouvemens qui se passaient dans leur cœurs; quand ses crédules sujets ne savaient que craindre, il s'applaudissait intérieurement de savoir régner. Bientôt l'habile Despote obtint un nouveau succès : les trois autres Anges insurgés s'étaient hâtés, comme nous l'avons vu, de traîner le corps de leur Chef sous le Mancenilier même, et de

de lui donner le tronc de cet arbre infernal pour appui : leur course rapide , les feux qui embrâsaient l'atmosphère , en ouvrant tous leurs pores , les avaient disposés à recevoir les vapeurs pestilentielles , qui s'exhalaient autour d'eux ; et après un faible intervalle de léthargie , ils étaient tombés sans connaissance sur le cadavre même de l'Ismaëlien , qu'ils avaient voulu revivifier ; les Anges de la garde de Timour , l'œil fixé sur cette scène de mort , interprétèrent diversement la chute des trois derniers Chefs de l'insurrection : le grand nombre , qui ne s'était prêté que passivement à secouer le joug de l'obéissance , crut , dans ses illusions religieuses , appercevoir un trait de feu s'élancer de l'arbre , et les frapper ; ils tombèrent à l'instant aux genoux de Timour , comme pour implorer leur grâce. Quelques autres,

plus aguerris contre les prestiges d'un despotisme destructeur , ne virent dans la scène terrible du Mancenilier, que l'effet naturel d'un assoupissement, plus profond peut-être, dans celui des quatre Anges qui avait eu l'imprudence de s'ennivrer du suc d'un fruit qu'il ne connaissait pas. Ceux-là suspendirent leur jugement, et restant debout , attendirent en silence qu'ils fussent plus éclairés , pour partager le servile dévouement de la multitude.

Le Sultan, au milieu de toutes ces scènes orageuses , avait vainement cherché dans sa politique profonde , un mode pour distinguer , sans trahir ses desseins, les agens de la révolte, des hommes faibles qui n'en avaient été que les instrumens. Le Ciel, dans cette occasion , sembla le servir au-delà de son attente, et il en profita , à son ordinaire , en

homme de génie. Couvrant du masque de la grandeur d'ame ses hardis projets de vengeance, il dit aux Ismaëliens, que les trois jours consacrés à la Fête de la Clémence n'étaient pas encore expirés : il observa que le Ciel, en frappant les quatre Anges rebelles sous l'arbre sacré, n'avait peut-être voulu que les désigner à leurs complices, pour les empêcher de partager leur égarement, ajoutant que le retour du grand nombre à l'obéissance pouvait désarmer l'Ange exterminateur, et faire changer le sommeil de mort des coupables en simple léthargie : il termina son discours, en invitant, avec l'émotion de la sensibilité, ceux des Anges qui étaient restés debout, à se rendre sous le Mancenilier, pour secourir les infortunés s'ils respiraient encore, ou pour traîner leurs cadavres au-delà de l'enceinte sacrée du pèrystile

qu'ils profanaient , si , contre son attente, le Ciel inexorable les avait frappés de mort.

Il existait vingt-quatre de ces Anges , dont la raison naissante essayait à se faire jour au travers de la politique ténébreuse de Timour. Le désir de secouer encore plus , en s'éclairant , les fantômes de la crédulité , le motif , non moins puissant sur des ames neuves , de secourir des infortunés qui souffrent , tout les porta à se rendre aux vœux perfides du Sultan ; ils accoururent sous le Mancenilier , firent de vains efforts pour rappeler à la vie les quatre Anges , et pendant qu'ils traînaient leurs restes inanimés hors du Portique , ils tombèrent eux-mêmes , victimes des exhalaisons meurtrières de l'arbre de la mort.

Ce dernier coup de foudre acheva d'attérer les Ismaéliens , ils se pros-

ternèrent aux pieds de Timour, baissant la poussière où il avait marché, et jurant de lui obéir désormais, sans raisonner leur soumission, comme s'il était le Vice-Roi du Grand Prophète.

» Relevez-vous, mes amis, dit le
 » Prince, vos remords ont apaisé
 » mon courroux, et votre grâce est
 » accordée ; il n'a pas tenu à moi
 » que cette grâce ne fut plus entière :
 » mais enfin le Ciel est juste, et je
 » n'ai pu faire révoquer une sentence
 » qu'il avait prononcée de toute éternité ; relevez-vous, vous dis-je, et
 » n'oubliez pas que dans ce jour terrible, où des Anges ont manqué
 » à leur foi, c'est le Ciel qui a puni
 » et moi qui ai pardonné ».

Cependant Adine était encore endormie, ce qui annonçait que son sommeil était l'effet d'un breuvage : Timour se rend auprès d'elle, dé-

tache les chaînes de cheveux qui tenaient ses mains captives , place autour de sa tête le diadème qui lui servait de bandeau , et noue avec une agraffe d'or , autour de son col , son écharpe de commandement. C'est dans cet appareil de Souveraine , que les Anges la portent , sur son palanquin , au Paradis musulman , où elle doit exercer la toute-puissance.

CHAPITRE XXXI.

*Evasion d'Ariel de la Grotte
aux Merveilles.*

Ariel, je reviens à toi ; c'est le charme indéfinissable répandu autour de ta personne , qui m'arrache sans cesse à des scènes étrangères , que ta présence seule peut vivifier : Ange de l'Orient , tu restes caché derrière la toile , et , en attendant , les Anges de Masiath , qui ne te ressemblent que par ces grâces naïves que la fraîcheur de l'âge donne à la crédulité , se permettent de soumettre à l'examen l'obéissance aveugle dont on leur a fait une religion , sapient , par une insurrection , quoique sans succès , les fondemens d'un trône qui se croyait à l'abri de tous les

orages , et ne cèdent au génie de Timour, que parce que ce génie ne se trouvait pas en présence de celui d'Orondate.

Ariel mérite d'autant plus l'intérêt de tous les êtres assez bien organisés, pour savoir pleurer , qu'en ce moment jamais il ne mérita moins ses malheurs , et jamais il n'en fut plus écrasé ; le Ciel, la Nature et l'Amour, tout semble conspirer sa perte ; tandis que sa vertu fait descendre le Ciel sur la terre, que la Nature attend, pour s'ennorgueillir , de voir dévoiler le secret de sa naissance , et que les erreurs même où le livrent ses sens , attestent la sublimité de son amour.

Il errait pensif et solitaire dans la partie du Liban, où le Sage primitif avait créé sa souveraineté , cherchant Orondate , qui depuis douze heures se dérobaît à tous les regards ; et celui-ci était à la Chine , interrogeant

un Mandarin sur le sort de sa pupille, et sur les heureux effets de sa métamorphose.

Arrivé à la Grotte mystérieuse du bain, il se rappelle, avec un vague intérêt, dont sa raison a peine à interpréter la cause, son entretien avec Adine, tout ce qu'a fait l'enchanteresse pour mettre son cœur aux prises avec ses sens ; il s'indigne de sa molle résistance, et voudrait en voir renaître encore la cause ; il cherche dans l'eau transparente du réservoir, les charmes perfides dont la nuit ne lui a laissé entrevoir que l'ombre fugitive : il remercie l'éclair, qui n'a illuminé la Grotte, que lorsque le corps de la rivale de Vénus avait un voile qui réprimait ses desirs, et il se plaint de ce qu'en paraissant trop tard, il ne lui a pas ménagé le mérite d'un plus grand sacrifice ; l'infortuné ! pendant qu'il lutte ainsi

avec lui-même, son Adine lui est ravie pour jamais, elle habite avec les Anges de Masiath, et, ce qui ajoute à l'éternel désespoir de la Sultane, après avoir déployé tant de génie à devenir son amante, elle se voit condamnée à n'être jamais que sa sœur.

Tout en cherchant Orondate, et rêvant d'Adine, l'inquiétude toujours croissante d'Ariel, l'amène devant le pont d'Arimane; là, l'ouragan de ses amours prend une autre direction; à la vue de ce beau monument de sa grandeur d'ame et de sa sensibilité, où deux fois il a exposé sa vie pour sauver celle de deux êtres inconnus, que l'infortune avait jetés dans ses bras, il ne peut se défendre d'un soupir douloureux, soupir qui lui aurait paru un peu moins amer, si quelqu'ame sensible l'avait recueilli; oui, c'est ici, dit-il, avec une sorte

d'émotion concentrée, que j'ai retenu Tige de Myrthe suspendue sur l'abîme : comme elle était belle dans le double abandon de la volupté et de la reconnaissance ! Elle m'appelait d'une voix si touchante son génie tutélaire ! Elle est remontée sans doute au séjour céleste, dont elle est émanée : mais pourquoi n'ai-je pas reçu ses adieux ?

Le pont d'Arimane n'avait pas été réparé, depuis qu'il avait été coupé par le farouche Octar : Ariel voit, à quelque distance, un jeune cèdre renversé par l'orage, et après des fatigues inouïes, il parvient à en faire glisser la tige, de l'autre côté de l'abîme ; ensuite, s'asseyant du côté du tronc, il calcule ce qui resterait à faire à l'architecture, pour construire un nouveau pont de Rustan : cet arbre qui, comme la planche du vaisseau d'Horace, ne laisse que quel-

ques pouces d'intervalle entre la vie et la mort , lui rappelle bientôt Buisson-Ardent, qui, la tête penchée sur le précipice, appelait le trépas, pourvu que ce fut dans les bras de son libérateur. Voilà encore , dit l'Ange de l'Orient, un de ces êtres qui provoquent avec empire les épanchemens de mon ame , et que , sans motif peut-être, je me surprends à aimer : car enfin , en quoi tient à mon existence un Chevalier nègre, qui parcourt le globe, faisant métier d'assassiner les Rois ? en quoi il y tient ! Je l'ignore, et, sans la baguette philosophique d'Orondate , il est probable que je l'ignorerai long-tems : mais enfin , il m'est bien évident qu'il y a quelques points de contact secret entre le cœur de ce Paladin d'Afrique et le mien : j'ai sauvé la vie également à Buisson-Ardent et à Kondemir ; mais je n'ai pas joui, de

la même façon , de leur reconnaissance : rien de plus calme que le sentiment que j'ai éprouvé , lorsque l'Arabe , rendu à lui-même , s'est jeté dans mes bras : rien de plus actif que le plaisir que j'ai goûté , quand j'ai vu , en revenant de ma défaillance , Buisson-Ardent à genoux devant moi , pressant ma main glacée contre son cœur palpitant , pour lui rendre le mouvement et la vie. Et la scène de l'incendie du Pavillon , n'est-ce pas en caractères de feu qu'elle est gravée au-dedans de moi ? Non , ce n'est pas là ce simple cri des entrailles émues , qui s'échappe à la vue de l'infortune , et qu'on appelle humanité ; un sentiment plus profond animait le Chevalier qui voulait périr pour moi , et pénétrait toutes les puissances de mon ame , quand mes yeux ardents erraient sur sa blessure ; je ne sais , mais Kondemir une fois

sauvé, j'avais oublié mon propre bienfait ; Buisson-Ardent au pont d'Arimane et au Pavillon embrasé, vivra à jamais dans mon cœur, comme Tige de Myrthe et Bouton de Rose.

Ariel, toujours les yeux fixés sur la profondeur de l'abîme, garda un long silence : un myrthe, qui croissait dans les interstices du rocher, sur lequel le cèdre était jeté, le tira de sa rêverie ; ne cherchons pas plus long-tems, dit-il, l'origine du sentiment, qui me rend plus précieuse la sensibilité de Buisson-Ardent que celle de Kondemir, je crois être sur la voie de la découverte : Tige de Myrthe a paru m'aimer : Tige de Myrthe était la plus belle et sur-tout la plus sensible des femmes..... après Bouton de Rose..... et (à la couleur près) quel être ressemble plus à Tige de Myrthe que ce Paladin d'Afrique ? N'a-t-il pas sa taille

svelte, sa jeunesse brillante, le son de voix touchant avec lequel l'antique Orphée, sans le secours d'une frivole harmonie, apprivoisait les tigres et donnait de l'ame aux rochers ? Un rapport plus admirable encore unit ces deux êtres qui me sont si chers : la nature semble avoir jeté dans le même moule les contours enchanteurs de leur sein, de ce sein, le plus parfait dont mes yeux m'aient jamais offert l'image ! car je n'ai jamais vu celui de Bouton de Rose.

Cependant, le Soleil avait achevé les deux tiers de sa course sur l'horizon, et Ariel, toujours seul avec sa pensée, qui faisait son tourment, s'aperçut que, si ses regards sombres continuaient à plonger dans la profondeur de l'abîme, il prendrait en haine le Ciel et la vie : aussitôt il s'élance hors du pont d'Arimane, et revient à pas précipités, vers la Grotte

aux Merveilles, chercher de nouveau un des êtres chéris dont la société était devenue un besoin pour son cœur, soit que ce fut Adine, Buisson-Ardent, Tige de Myrthe, ou Orondate.

La porte du Pavillon, où avait habité Adine, était restée entr'ouverte; l'infortuné se permit d'y entrer; tout y était dans une confusion, qui annonçait la précipitation du départ de la Sultane pour Masiath: ici était une lettre commencée pour le Sage primitif; là, un dessin au crayon, offrant l'ébauche d'une tête angélique, qui ne pouvait être que celle d'Ariel: sur le lit, la fameuse lettre énigmatique de Bouton de Rose, qu'Adine avait interprétée, dans son dernier entretien avec Orondate; ce dernier objet fut celui qui fixa le plus les regards de l'Ange de l'Orient; comme le billet avait

conservé le pli mystérieux qui avait conduit à son intelligence , celui-ci le lut , dans le vrai sens où il avait été écrit , et à l'instant un nouveau jour vint l'éclairer : Adine , Buisson-Ardent , Tige de Myrthe , peut-être même son père , disparurent de sa pensée , comme ces ombres légères qu'un songe amène et que le réveil anéantit , et il ne parut plus exister que pour Bouton de Rose.

Il était impossible de se méprendre sur la nature du conseil donné par l'amante captive ;

Prends les conseils d'Adine ,
Et , sur la fin du jour ,
Dans un certain séjour
Pénètre à la sourdine ;

J'ai pris long-tems ces *conseils* ,
dit Ariel , de l'enchanteresse qui osa
s'interposer entre mon cœur et celui

de Bouton de Rose, et je suis trop heureux de ne les avoir écoutés, que lorsqu'ils épuraient mon premier amour, et non quand ils tendaient à lui faire outrage.

La fin du jour s'approche, ajoutait-il avec une sorte de transport, le certain séjour qu'on me désigne est évidemment le pavillon secret qu'habite l'objet de mon idolâtrie, dans les jardins enchantés de Timour; et je saurai bien y pénétrer à la sourdine, malgré les gardes qui en défendent l'entrée, les Sultanes qui surveillent leur rivale dans l'asyle de l'innocence, et les vils Eunuques, dont la présence le déshonore.

La fin du billet acheva l'enchantement d'Ariel;

Et la métamorphose

Livre Bouton de Rose

Dans les bras de l'Amour.

J'ai besoin , dit-il , d'une *métamorphose* ; et quand même ce billet enchanteur ne m'y inviterait pas , j'aurais cédé à cet égard à la nécessité impérieuse de ne pas compromettre tout ce que j'adore : voyons dans la tour dont mon père a tiré les armures de Buisson-Ardent et de Kondemir , si je serai assez heureux pour rencontrer un costume arabe qui se prête à mon déguisement.

A peine Ariel avait-il projeté dans sa pensée de monter à la tour , que déjà il y était rendu : le premier cabinet où il pénétra , était celui que le Sage appelait le *Vestiaire des Anges* : là étaient rassemblés tous les costumes destinés à ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme , avec lesquels les imaginations orientales se sont tant jouées de notre crédulité : Orondate avait formé ce dépôt , afin que Timour y trouvât des

modèles, pour vêtir les intelligences célestes de son Paradis de Masiath il savait que l'homme supérieur, qui a besoin d'employer des machines pour parler à l'imagination de la multitude, doit mettre assez de perfection dans leur jeu, pour qu'on n'apperçoive pas le fil qui les dirige, et, à cet égard, le génie du philosophe s'était merveilleusement déployé : outre les vêtemens divers, dont il avait cherché les types dans les Théologies, soit populaires, soit philosophiques, des peuples de l'antiquité, il avait fait construire par ses artistes des machines ingénieuses destinées à aider à l'illusion : tels étaient des jeux de nuages transparents, qui s'ouvraient à la voûte d'un temple, pour laisser voir un instant le Chérubin chargé d'annoncer un Oracle : tels, des glaives à ressorts, qu'on secouait pour en faire sortir

avec fracas les feux qui y étaient renfermés : l'Archimède du Liban avait été jusqu'à imaginer des ailes d'un grand volume , avec lesquelles un Ange robuste pouvait fendre un moment les airs , sans craindre la maladresse d'Icare et sa catastrophe.

Ariel n'avait point ce spectacle de fanatisme à donner ; content d'être un Ange , puisqu'il en avait reçu le nom de Bouton de Rose , il ne prit dans le dépôt d'Orondate , qu'une paire d'ailes légères sans mécanique et non déployées , une écharpe bleucéleste et un scéptre de commandement ; ce vêtement lui était nécessaire d'ailleurs , pour paraître de la Cohorte des Anges de Masiath , dans le cas où , arrivé dans les jardins du Serrail , il serait surpris par les satellites de Timour ; le plus difficile était d'être introduit dans ces jardins , dont la garde était confiée à d'impie-

toyables Eunuques noirs, habiles dans l'art de déjouer toutes les ruses de l'amour : ici, Ariel fut plus prudent qu'on ne devait l'attendre de sa jeunesse et de son inexpérience : il enveloppa son costume d'Ange d'une robe d'Arabe, ceignit sa tête du turban vert de la famille de Mahomet, et se rappelant que le Sage du Liban avait donné à Kondemir une épée, qui devait lui ouvrir toutes les portes de Masiath, il en choisit une pareille dans le trésor de la tour : ainsi préparé contre tous les événemens, il se mit en marche vers la fameuse plate-forme où Tige de Myrthe avait vu commencer son supplice.

A peine avait-il fait quelques pas dans les défilés du Liban, que l'idée de la douleur qu'éprouverait son père, quand il apprendrait son évasion, sans en conjecturer le motif, vint déchirer son ame sensible : l'ingra-

titude est le vice de l'homme civilisé ; Ariel, l'enfant de la Nature, ne voulut pas même que son bienfaiteur pût l'en soupçonner ; il se hâta de rentrer dans la tour , et, à genoux devant le buste d'Orondate, il écrivit au Sage cette lettre , que les larmes de la tendresse filiale furent deux fois sur le point d'effacer.

» J'ai cherché le plus tendre des
 » pères , par-tout où il porte ordi-
 » nairement ses pas : mes soins ont
 » été inutiles, et , après avoir erré
 » huit heures dans ses vastes do-
 » maines , j'ai vu avec amertume
 » qu'il n'existait pour moi.... que
 » dans mon cœur.

» J'ai voulu interroger Adine sur
 » la destinée de mon bienfaiteur, et
 » j'ai appris que, cette nuit même,
 » elle était allé dans Masiath , re-
 » prendre ses droits sur le cœur de
 » Timour et sur sa couronne.

» J'ai parcouru toutes les retraites
» de ce séjour, pour découvrir l'asyle
» de Tige de Myrthe : je me flatais
» que cet être céleste cesserait d'être
» invisible pour moi, quand il s'agi-
» rait de me rassurer sur l'absence
» de notre commun dieu tutélaire :
» le Ciel a encore trompé mes espé-
» rances ; tout porte ici l'empreinte
» de ses pas, le chiffre qui compose
» son nom, est gravé sur l'écorce
» des arbres, la fleur qui la désigne
» est cultivée par-tout avec une es-
» pèce d'idolâtrie, et sa personne
» m'a échappé, comme l'ombre d'Eu-
» ridice, quand Orphée se retourna
» près du vestibule des Enfers, pour
» contempler sa conquête.

» Il me restait Buisson-Ardent,
» l'incompréhensible Buisson-Ardent,
» pour m'éclairer sur le motif qui
» arrache si long-tems mon père au
» besoin que j'ai de l'embrasser, et,
» depuis

» depuis l'aventure de l'incendie de
 » mon Pavillon, cet être que je me
 » surprenais , malgré moi , à aimer
 » à l'égal de Tige de Myrthe , a dis-
 » paru.

» Il m'est impossible d'exister plus
 » long-tems dans ce funeste aban-
 » don ; ne plus voir les êtres enchan-
 » teurs que je me suis fait une si
 » douce habitude d'aimer , c'est me
 » condamner à mourir.

» Je n'ai plus que Bouton de Rose
 » à tenter de placer à côté de mon
 » cœur : son billet , que j'ai trouvé
 » sur le lit d'Adine , plié dans le sens
 » qui me permet de l'interpréter ,
 » m'autorise à aller la trouver dans
 » Masiath : j'y cours , mon père ;
 » non pour tenter une séduction dont
 » ma délicatesse s'indigne , ainsi que
 » la vertu de mon amante , mais
 » pour épancher les secrets que nos
 » deux ames ont tenu si long-tems

» renfermés, pour nous éclairer sur
» notre origine, et intéresser peut-
» être la grandeur d'ame de Timour
» à nous rendre heureux.

» Si le premier nom que je pro-
» noncerai à Bouton de Rose, est
» celui de son amant, le second sera
» celui de mon père, et le peu d'in-
» tervalle que je mettrai entr'eux,
» épargnera à l'Enfant de la Nature
» la peine de rougir.

» Oui, je l'attesterai au plus
» auguste des Sages; content de
» n'exister que par ses bienfaits, je
» veux que tout ce qui m'entoure
» partage ma reconnaissance; si
» Bouton de Rose pouvait un mo-
» ment ne pas désirer d'être la fille
» d'Orondate, je dirais, en cachant
» mon visage dans le sein d'Oron-
» date, j'ai perdu Bouton de Rose.»

Cette lettre terminée, Ariel se re-
lève, descend avec précipitation le

ône aux Cascades, et, après l'avoir posée toute ouverte sur l'autel de la Nature, reprend, avec sérénité, la route des États du Vieux de la Montagne.

CHAPITRE XXXII.

SUITE des infortunes de Tige de Myrthe ; fatalité qui la rapproche sans cesse de l'être qu'elle doit oublier.

PENDANT qu'Ariel, seul avec son cœur, qui faisait à-la-fois son bonheur et son tourment, demandait Orondate aux rochers du Liban et à tous les habitans muets de la Grotte aux Merveilles, celui-ci était loin de soupçonner que le fils, que sa tendresse avait adopté, songeât à se dérober à ses caresses, et méditât une évasion imprudente qui pouvait remplir sa vieillesse d'amertume : il se reposait sur l'excellence du naturel de cet être céleste ; comme si, à quinze ans, un cœur qui palpite d'amour,

pouvait écouter la voix d'un vieillard qui se nomme Orondate , quand il est attendu par une beauté qui s'appelle Bouton de Rose.

Le Sage du Liban venait de mettre le dernier appareil sur la blessure de Kondemir ; déjà ses lèvres s'étaient rapprochées : et, grâce à la puissance de son styptique , à la jeunesse de l'Arabe, et sur-tout à la pureté du sang qui circulait dans ses veines , il s'était promis, qu'avant le coucher du Soleil, il ne resterait plus sur ce brave jeune homme , de traces de son duel dangereux avec Octar ; ces dispositions terminées, l'illustre Vieillard , dont l'ame semblait n'exister que par le sentiment de la bienfaisance, avait porté ses regards sur un autre théâtre de son pouvoir et de sa magnanimité ; inquiet sur la nuit cruelle qu'avait dû passer Tige de Myrthe , il s'était empressé de se

rendre auprès de cette intéressante victime de l'amour, dans le prétendu Empire du Cathay ; et comme les soins qu'entraînait sa tendre sollicitude, avaient demandé beaucoup plus de tems qu'il n'avait d'abord imaginé, il lui avait été impossible de retourner, avant la nuit, à la Grotte aux Merveilles : ce qui avait fait soupçonner à Ariel un abandon, qui justifiait, en quelque sorte, son voyage téméraire dans les jardins du Vieux de la Montagne.

Tige de Myrthe tourmentée toute la nuit, du désir de bannir Ariel de sa mémoire, et de se voir dans ses bras, venait de s'assoupir, quand Orondate entra dans la Pagode de Cong-fut-sée : celui-ci ne voulut pas troubler le sommeil fugitif de sa pupille, et, descendant sans bruit, alla trouver le Mandarin.

Ministre du Cathay, dit le Sage

primitif, il s'est passé bien des évènements dans ton petit Empire, depuis que j'ai confié à tes soins l'être sensible que tu as adopté. —

Tu veux parler, illustre philosophe, du duel de Kondemir et du farouche Octar : cette scène tragique, dont je suis loin de regretter de n'avoir pas été le témoin, a singulièrement affecté ma sensibilité : j'ai cru voir toute la nuit la tête de l'Égyptien rouler à mes pieds, et faire rejaillir son sang noir et livide jusques sur mes vêtemens. —

Eh ! quelle impression a dû faire un tel spectacle sur ton nouveau concitoyen, sur l'être le plus sensible qui soit jamais sorti du moule de la nature ? —

Mon infortuné n'a pas prononcé une fois, devant moi, le nom d'Octar : il semblait que cet événement terrible avait à peine effleuré sa sen-

sibilité , qu'il ne se présentait à sa mémoire que comme un fait historique des premiers âges, tel que serait la mort de Patrocle, ou le combat d'Étéocle et de Polynice; mais quand l'entretien a roulé sur la blessure de Kondemir, alors toutes les puissances de son ame ont paru en action ; il a tour-à-tour exhalé des reproches amers contre le vaincu, et versé, sur le vainqueur, des larmes d'attendrissement : cet intérêt pour le dernier , était si vif, que , sans la différence des couleurs, qui écarte toute idée de famille, j'aurais été tenté de regarder Kondemir comme son père. —

Embrasse-moi, Mandarin : tu verses un baume consolateur sur les blessures de ma sensibilité. —

Quoi ! mon pressentiment serait fondé, et ce Kondemir, que je n'ai jamais vu, pourrait être.... —

Oui, mon digne ami, il pourrait être plus que son père.... mais je rougis de n'avoir confié qu'une partie de mon secret à ton amitié : dis-moi, sommes-nous seuls dans ce champêtre édifice, ouvrage de tes mains? —

Derrière ce treillage repose un enfant de dix ans, le charme et l'appui de ma vieillesse : c'est la nièce et l'unique héritière de mon fils, de ce fils infortuné dont le dernier de nos tyrans a payé les longs services, en l'envoyant à l'échafaud : tes bienfaits m'ont permis de la faire venir dans cette solitude, que son esprit précoce et son ame sensible vivifient : grâce à son sommeil, si paisible à un âge, où toutes les passions ne sont que dans leur germe, elle ne peut nous entendre ; mais j'aime à croire que si tu la voyais un moment, tu n'aurais pas plus de secret pour elle que pour moi. —

Il suffit ; et mon ame toute entière va s'épancher dans ton sein : l'être céleste , que j'ai amené dans ton asyle , n'est point du sexe que supposent ses vêtemens ; c'est une femme , et , ce qui va redoubler ta surprise , une femme dont la beauté a captivé un Roi. —

Pardonne , mon auguste bienfaiteur , mais ma confiance en toi a peine à se faire à l'idée d'un tel prodige : quelque svelte que soit sa taille , quelques charmes que la nature ait répandu sur sa physionomie , il me semble que sa couleur doit repousser l'être sensible que ses grâces appellent. —

Cette couleur , qui n'atteint que ses mains et son visage , n'est point l'effet de la nature , mais d'une liqueur factice , dont la Chymie a offert l'idée : une minute a suffi pour donner cette difformité éphémère ,

et une minute suffira pour la faire disparaître. —

Tu promènes mon esprit de merveille en merveille : mais ce Kondemir, dont le cœur de ta pupille semble épris, est-il un Roi ? —

Eh ! mon ami, est-ce qu'un Roi est toujours là pour épier un cœur qui s'ouvre pour la première fois ? est-ce qu'on aime un Roi ? Qu'il te suffise de savoir que le cœur de ma pupille n'était plus à elle, quand il plut à un amant couronné d'en tenter la conquête. —

Et sans doute, l'héroïne qui sacrifie un trône à l'amour n'a pas à rougir de son choix. —

Tige de Myrthe, c'est le nom de cette héroïne, est digne de Kondemir ; et Kondemir, le vainqueur d'Octar, est digne de Tige de Myrthe. —

Eh bien, puisque le Ciel unit aujourd'hui deux êtres intéressans faits

l'un pour l'autre , quel est le fondement de leur infortune et de ta profonde sensibilité ? —

Si le sentiment les unit , une fatalité cruelle les sépare. —

Ton génie , ô le premier des Sages , vaincra cette fatalité sans doute : un pressentiment secret m'en avertit ; ce que tu as fait pour moi m'est un garant sûr de tes triomphes. —

Mon génie combat sans cesse cette fatalité , qui , comme l'hydre de Lerne , renaît sous le couteau qui la mutile : le Roi , que Tige de Myrthe tenait , sans le vouloir , enlaçé dans ses filets , n'a plus de pouvoir sur elle ; mais un être bien supérieur à tous les Rois de l'Orient , est venu se jeter à la traverse entre le cœur de cette infortunée et celui de Kondemir : ma pupille aime , malgré elle , ce rival dangereux , et l'aime avec fureur : je la plains , je n'ai pas le cou-

rage de la trouver coupable , mais je voudrais la guérir. —

Combien tu ajoutes , Orondate , au sentiment pur que j'éprouverais , si je pouvais partager avec toi l'avantage d'être le bienfaiteur de Tige de Myrthe ! —

Tu le peux , Mandarin : il s'agit de concourir avec moi , pour épaissir le voile que j'ai étendu sur ses yeux ; le prestige de son voyage au Cathay avait commencé son illusion , et elle durerait encore , sans le duel de Kondemir avec Octar , et sur-tout , sans l'apparition subite d'Ariel , qui est venu un moment dans sa retraite , égarer un cœur ingénu , et r'ouvrir toutes ses cicatrices ; crois-moi , employons de nouveau toutes les ressources d'une industrie tutélaire , pour ramener Tige de Myrthe au Cathay : il faut qu'elle se croie encore quelque-tems issue d'une des Dynasties

Impériales ; je ferai ensorte , dans l'intervalle , qu'Ariel reste invisible pour elle , et , sa personne une fois bannie , les illusions dont nous remplirons la tête de l'infortunée , ne tarderont pas à en bannir l'image. —

EN ce moment , un bruit léger , qui se fit entendre derrière le treillage , annonça le réveil de la petite nièce du Mandarin ; l'enfant , à la vue du jour , ne tarda pas à venir s'élancer dans les bras de son bienfaiteur , qui la jeta lui-même dans ceux du Sage du Liban ; après une effusion de caresses , qu'on devait encore moins à sa beauté qu'à sa gentillesse , il fut convenu entre les deux Vieillards , qu'elle serait en tiers dans le secret d'Orondate ; on l'instruisit à fond de tout ce qu'elle devait faire , pour redoubler l'erreur consolante de Tige de Myrthe , et on lui fit promettre de ne pas quitter l'infortunée

jusqu'à ce que l'ivresse de sa tête la conduisit au retour de sa raison.

La jeune Atane répéta plus d'une fois son rôle devant les Sages , et quand ceux-ci n'eurent plus rien à lui apprendre , Orondate lui remit entre les mains deux flacons de nacre de perle : l'un était destiné à procurer une douce léthargie à l'amante d'Ariel , afin de fasciner , d'une manière plus sûre , les yeux de son entendement ; l'autre devait être remise , au moment de la guérison , à Tige de Myrthe elle-même , pour recolorer au ton de la nature les lys et les roses de son visage , quand elle jugerait à propos de se faire reconnaître à Kondemir.

Le piège tendu à la Sultane , était d'autant plus adroitement tissu , que le hasard avait donné à Atane quelques faibles traces de ressemblance avec une jeune esclave , qui la ser-

vait dans la maison paternelle, avant qu'on l'enlevât pour le Serrail du Vieux de la Montagne : au reste, cette ressemblance n'était que pour les traits du visage : elle avait l'embonpoint ordinaire à son sexe, dans l'Empire du Cathay, et sur-tout cette excessive petitesse du pied, que le préjugé chinois regarde comme une grâce, et le bon goût, sur le reste du globe, comme une difformité.

Pour ne point rappeler à Tige de Myrthe une série de souvenirs consolateurs, qui pouvaient la conduire, par degrés, jusqu'à l'image enchantée d'Ariel, Orondate se proposa de protéger son erreur, sans se rendre visible à ses yeux ; il y avait heureusement dans la Pagode de Cong-fut-sée, une tribune invisible aux yeux qui ne la cherchaient pas, et fermée négligemment d'un tapis de Perse, où il promit de se rendre, avec le

Mandarin , lorsque l'intrigue ourdie par l'industrireuse Atane , approcherait de son dénouement.

Quand Tige de Myrthe ouvrit ses yeux à la lumière , Atane , qui jouait à petit bruit dans un angle de la Pagode , vint lui baiser les mains , et lui demander ses ordres pour son service : la Sultane étonnée , crut faire un songe , et resta dans le silence ; quelques momens après , l'enfant redoublant de caresses , l'infortunée se mit à l'examiner avec plus d'attention : alors sa faible ressemblance avec son esclave favorite la frappa assez , pour la transporter en idée sur les bords de l'Oronte ; de cet instant , Atane lui parut avoir un air moins étranger , elle applaudit à ses soins , elle sourit à ses grâces , et , au bout d'une heure , sa présence lui devint aussi nécessaire , que si son ame aimante avait depuis long-

tems contracté la douce habitude de ne jamais la quitter.

Le déjeuner vint, ce repas favori des femmes, d'où l'étiquette sociale est bannie, et où, du moins quelques minutes dans la journée, elles sont elles-mêmes ; Atane y fut d'une gaieté folle, et Tige de Myrthe, d'une mélancolie douce, qui, sans inspirer l'enjouement, ne le repoussait pas : vers la fin du repas, la jeune Chinoise fit couler adroitement dans un vase de sorbet, la liqueur d'un des flacons de nacre de perle, la Sultane avala le mélange d'un seul trait ; bientôt après, ses bras se roidirent, ses yeux se fermèrent, et les deux Vieillards, descendant de la tribune, la portèrent sur la pile de coussins, où elle avait passé la nuit après la dernière apparition d'Ariel.

Le premier soin d'Orondate, après avoir cherché le secret de l'armure

de Tige de Myrthe , et l'avoir délivrée de ce fardeau importun , fut de visiter le dernier appareil qu'il avait mis sur sa blessure ; le succès de ses soins avait été complet, et grâce au spécifique régénérateur dont il avait fait usage , en ne voyait entre les deux demi-globes d'albâtre de la Sultane , qu'une légère cicatrice , qui , aux yeux de l'amour même , ne présentait qu'un charme de plus.

Le Sage rassuré sur la santé de sa charmante pupille , aida alors l'industrielle Atane , à la dépouiller de ses vêtemens d'homme , et leur fit substituer l'habillement complet des Chinoises du premier rang , sans oublier les bordures à caractères hiéroglyphiques de leurs robes , les larges manches , où elles cachent leurs mains , et la toque à aigrettes , qui surmonte leur modeste chevelure.

Quand tout fut disposé pour cette

nouvelle métamorphose , les deux Vieillards remontèrent à la tribune , et jouirent , en silence , du spectacle de la surprise de Tige de Myrthe , quand ses yeux se r'ouvrant , pour la seconde fois , elle vit à ses pieds Atane , qui , une tasse de thé à la main , semblait épier son réveil pour lui donner son déjeûner.

Charmant enfant , que j'aime déjà sans te connaître , peux-tu me dire si le Soleil est bien élevé sur l'horizon , et pourquoi , contre mon ordinaire , je n'ai pas devancé l'aurore ? —

Le Soleil colore déjà depuis longtemps les flots de la Mer Jaune , et les tours de la Grande Muraille ; je m'étonne que vous ayez tant tardé à appeler votre fidelle Atane ; il faut qu'un songe enchanteur , tel qu'à votre âge on les fait toujours , ait beaucoup retardé votre réveil. —

Ce songe prolongé, si je l'ai fait, n'a laissé aucune trace dans mon souvenir ; tout ce que je me rappelle, c'est que j'étais infortunée quand je m'endormis, et que je ne prévoyais pas, dans mon isolement funeste, que cette infortune s'allégerait un peu, en te voyant à mon réveil. —

Pardon, ma belle maîtresse, mais je n'ai pas quitté un seul instant votre Sérénité. —

Ma Sérénité ! une jolie esclave, du nom d'Atane, à mon service ! mais, quel est donc ce nouveau prodige ! est-ce que je ne suis plus moi ? est-ce que je renaiss à une vie nouvelle, par la Métempsycose ? —

Ce mot de Métempsycose ne m'a jamais été prononcé au Cathay : il appartient sans doute à quelque langue étrangère, qu'on ne m'a point apprise ; mais ce que je sais bien, c'est que votre existence d'aujourd'hui

est celle d'hier, celle des années qui se sont écoulées depuis que j'ai le bonheur de vous appartenir : vous n'avez rien changé à votre manière de vie, vous habitez toujours la Pagode de Cong-fut-sée : je vous vois la même robe que vous aviez hier, et que vous aimez tant, que cette nuit même vous n'avez pas voulu la quitter. —

Ma robe ! Atane, qu'est-ce que c'est que cette robe ? c'est celle d'un sexe que je n'avais pas. . . . du moins hier. —

Je suis tentée maintenant, ma belle maîtresse, de croire que quelque songe sinistre vous a fait perdre la mémoire : mais, examinez donc les formes arrondies de votre main, la coëffure qui surmonte votre superbe chevelure, sur-tout ce sein charmant qui fait effort contre le tissu qui le voile. . . . —

Mon sein!..... il est vrai, le secret de l'armure qui le renfermait n'existe plus..... Mais du moins, Atane, tu m'assures que nul homme n'a porté sur lui un œil téméraire ! que le regard d'un Ange même ne l'a pas profané. —

Moi seule, vous le savez, j'ai l'intendance de votre toilette, et dans le culte que nous tenons de Cong-fut-sée, le culte sublime du Tien, il ne peut y avoir d'Ange entre vous et moi. —

Atane, je ne puis débrouiller tous les nuages dont tu te plais à entourer mon intelligence. Réponds-moi : j'ai bien un souvenir confus d'avoir fait un voyage au Cathay, mais est-ce que j'y habite maintenant ? que signifie cette toque à aigrettes, qui remplace les fleurs sur ma tête ? et pourquoi portai je une robe dont je n'ai jamais vu, que sur toi, le modèle ? —

Ma réponse est simple : vous avez mon vêtement, parce que c'est celui du pays qui nous a vu naître ; vous n'avez pas eu besoin de faire un voyage au Cathay, puisque, d'après les loix Impériales, vous n'avez jamais dû en sortir. —

Pardonne, mon Atane, mais sûrement le Cathay n'est point ta patrie : tu es née sur les bords de l'Oronte, et je me rappelle encore avec quelque émotion les jeux de ton enfance, et les grâces de ton service. —

J'atteste le Dieu de ce Cong-fut-sée, dont vous voyez l'image vénérable, que je n'eus jamais d'autre patrie que la sienne ; d'ailleurs, tout vous indique que je ne saurais être étrangère au Cathay ; mon nom d'Atane, porté par la mère d'un de nos plus illustres Mandarins ; ce pied, qui, d'après les usages de mon pays, fortement comprimé dans mon berceau,

ceau, s'oppose; par sa conformation, à ma légèreté naturelle, et me menace d'une chute à chaque pas. —

Il est vrai, je commence à soupçonner que tu es vraiment Atane : mais moi, dont un songe sinistre a, dis-tu, égaré la mémoire, moi, qui trouvais quelques charmes à caresser en toi l'esclave favorite, que j'avais sur les bords de l'Oronte, qui suis-je donc? —

Ma charmante maîtresse veut m'éprouver sans doute : assurément, un songe, quelque sinistre qu'il soit, ne peut avoir effacé son nom de sa mémoire ; elle sait bien qu'elle se nomme Idamé, et qu'elle descend, en droite ligne, des Rois de Lu, qui ont fourni au Cathay une Dynastie Impériale. —

En ce moment, les petites clochettes de la Tour à sept étages annoncèrent, que l'heure de faire sa prière au Tien, ou à l'Ordonnateur

des Mondes (car c'est ainsi qu'on le nomme au Cathay), était arrivée ; Atane baise, avec respect, la main de Tige de Myrthe, et, après lui avoir présenté sa tasse de thé, l'em-mène hors de la Pagode.

Orondate et le Mandarin, devenus libres, descendirent de la tribune, se félicitant de l'adresse d'Atane, et du succès de leur stratagème : pour ajouter encore à l'illusion de Tige de Myrthe, instruits que l'infortunée allait quelquefois promener ses rêveries le long de la rivière, à laquelle le Ministre exilé avait donné le nom de *Hoang-Ho*, ils confièrent quelques instructions secrètes au pilote d'une nacelle, décorée à la manière des Jonques Chinoises, qui portait sur les bords de la Mer les denrées du pays, pour un commerce d'échanges, et abandonnèrent le reste à l'intelligence d'Atane, au Ciel, et

à l'influence d'un premier amour.

Le Sage du Liban avait passé la journée presque entière avec le Mandarin, toujours occupé du bonheur de sa pupille, mais toujours invisible pour elle ; quand l'Astre du jour annonça , par la faiblesse de ses feux, que, dans quelques heures , il allait céder à la Lune l'empire du firmament, il monta sur son léger dromadaire, et reprit, avec une gaité qui l'abandonnait depuis quelque-tems, la route de la Grotte aux Merveilles.

Cette soirée était charmante ; un vent léger, qui caressait les feuillages des cèdres, invitait à respirer l'air pur de l'atmosphère : Tige de Myrthe, qui commençait à s'appriivoiser avec le costume et les mœurs du Cathay, proposa elle-même à Atane une promenade sur le Hoang-Ho : Orondate, quoique invisible, n'était pas encore parti, et le Soleil, comme je l'ai an-

noncé, avait encore plusieurs heures à rester sur l'horison, avant de se cacher tout-à-fait dans les flots de la Mer Jaune : ainsi, la partie de plaisir n'offrait aucun inconvénient, et, acceptée avec joie, elle fut à l'instant exécutée.

Le hasard, aidé un peu par l'adresse d'Atane, conduisit la maîtresse de Kondemir précisément à la partie du rivage, où se trouvait la Jonque Chinoise ; le pilote, vêtu à la manière des gondoliers de Nan-King, vint au-devant d'elle, se prosterna trois fois à ses pieds, comme si c'était une Princesse de la Dynastie régnante, et lui dit : excellente Idamé, viens embellir de ta présence les rivages fortunés du Hoang-Ho ; j'ai, dans ma Jonque, des coussins à franges de pourpre, où tes pieds délicats pourront se poser ; tu seras pour moi l'étoile de Vénus, qui guide les mate-

lots, et je naviguerai sous tes auspices, sans craindre les vents, les écueils et les naufrages.

Tige de Myrthe transportée dans un monde nouveau, dont la Carte lui était inconnue, ne pouvait avoir de volonté à elle ; l'infortunée prit le bras d'Atane, et monta machinalement sur la Jonque ; on lui avait préparé un siège décoré au centre du tillac, et là, elle donna sa main à baiser aux matelots, qui vinrent lui présenter leurs hommages.

Cependant, malgré la gaité bruyante d'Atane, et les cris d'allégresse des rameurs, la prétendue Idamé avait toujours un air égaré ; on voyait dans ses yeux éteints, une langueur secrète, qu'elle s'efforçait envain de dissimuler : chaque coup d'aviron qui éloignait la Jonque du rivage semblait déchirer son ame, comme si on la forçait de quitter un monde

où elle commençait à goûter le repos, pour la transporter dans celui où l'ouragan des passions avait bouleversé son existence.

Atane assise sur les genoux de Tige de Myrthe , éloignait, dans sa conversation tendre et animée , tout ce qui pouvait donner lieu à des souvenirs sinistres : mais , quoi qu'on fasse , l'imagination que l'amour exalte trouve, dans une nature muette, des allusions qu'elle saisit ; si elle voyait une tour dans le lointain de la perspective, elle demandait si on y nourrissait des colombes de message ; le maître de la Jonque ayant, par hasard , fait arrêter devant un site pittoresque de la Chaîne du Liban, pour laisser reposer les rameurs, il se trouva que deux rochers, détachés en apparence de la masse, étaient réunis par un pont qui dominait sur l'abîme : ce tableau fit tressaillir la

Sultane; quoique, dans le désordre de ses idées, le nom du pont d'Arimane n'arrivât pas jusqu'à sa mémoire, elle conçut, à sa vue, un effroi mêlé d'un sentiment de plaisir : Atane, dit-elle, ce pont me fait mal, tournons nous de l'autre côté du rivage.

Quelques minutes après, le pilote, sans le vouloir, donna une secousse encore plus violente à cette ame de feu : dans une des sinuosités du fleuve où il se partageait en deux courans, pour former une île, il lui échappa de crier à ses matelots de longer la rive du côté de l'Orient ; ce mot, qui pouvait, par sa résonnance, avoir une sorte de rapport avec celui d'Ariel, ne fut pas perdu pour la sensibilité de Tige de Myrthe ; charmante amie, dit-elle à sa compagne, et toi aussi tu es à ton Orient ; la nature te promet un bonheur..... qui me

fuir désormais.... Ori.... Ari....
pourquoi ce mot, que je n'ose ache-
ver de prononcer, est-il dans mon
cœur, comme dans mon oreille?...
Atane, Atane, vois mes yeux s'é-
teindre, mon visage se flétrir : c'en
est fait, il n'y a plus d'Orient pour moi.

Cependant, le Soleil annonçait que
bientôt il ne dorerait plus, de ses
rayons mourans, que les sommités
des montagnes : la Jonque retirée
dans une anse du prétendu Hoang-
Ho, faisait ses préparatifs pour re-
monter le fleuve jusqu'à la hauteur
où Tige de Myrthe s'était embar-
quée ; mais la Sultane, poursuivie
sans cesse par un génie malfaisant,
ne devait pas reposer en paix cette
nuit dans le sanctuaire de la Pagode
de Cong-fut-sée : un orage épouvan-
table se formait lentement sur sa tête,
et, pour comble d'infortune, tout
ce qu'elle faisait pour éloigner de ses

regards l'Ange de l'Orient, par un concours d'événemens incalculables à la prudence humaine, ne servait qu'à l'en rapprocher.

Le fleuve, que le Mandarin de la Chine appelait le Hoang-Ho, était souvent infesté par des Pirates, qui descendaient à l'improviste sur l'un des deux rivages, s'emparaient des troupeaux, violaient les femmes, et faisant monter les jeunes cultivateurs sur leurs navires, allaient les vendre au loin en qualité d'esclaves: le Vieux de la Montagne, à qui une partie de cette belle contrée appartenait, n'avait trouvé d'autre moyen, pour réprimer ces brigandages, que de faire croiser, vers l'embouchure du fleuve, quelques petits vaisseaux armés en guerre, chargés de combattre les Forbans; de couler à fond leurs navires, et d'envoyer ceux qui les montaient au supplice.

Malheureusement, le choix de Timour pour son Amiral avait rendu sa sagesse inutile : Barbantar, c'est le nom de ce marin, était une espèce de géant, qui avait le visage féroce et l'ame perverse de l'assassin d'Almoadan : il s'entendait avec les ennemis qu'il avait à combattre, afin de partager, sans péril, leur butin ; et plus Pirate lui-même que les Barbares qui en portaient le pavillon, il descendait la nuit sur la côte, mettait les hommes à contribution et enlevait les femmes, sous prétexte de les protéger ; son nom portait l'effroi dans toutes les campagnes qui avoisinent le Liban : quelques hommes courageux avaient tenté de faire parvenir les plaintes des peuples aux oreilles de Timour, mais comme toutes les avenues du trône ne s'ouvraient qu'au gré de l'Amiral, qui soudoyait les Eunuques, lorsqu'il ne

pouvait corrompre les maîtresses , les réclamations avaient été anéanties, -et , lorsque Barbantar s'était cru en danger , la personne même de leurs auteurs avait disparu.

C'est au moment où le maître de la Jonque chinoise donnait le signal d'appareiller, pour remonter le Hoang-Ho, qu'il voit arriver devant lui , à pleines voiles, un petit navire armé en guerre, que commandait le féroce Barbantar : le Chinois avait une partie du secret d'Orondate, et se doutant du danger qu'allait courir Tige de Myrthe, il court à l'infortunée, lui expose le sujet de ses craintes, et lui présentant une feuille de Papyrus égyptien, la conjure de faire part, dans un billet énergique, de sa position à l'homme qu'elle croit le plus fait pour prendre, avec générosité, sa défense, l'assurant qu'il sera rendu avant que la Jonque tombe au

pouvoir de l'Amiral du Vieux de la Montagne.

Tige de Myrthe , depuis qu'elle était devenue la princesse Idamé , semblait n'avoir d'autre volonté que celle des hommes bienfaisans dont elle suivait l'impulsion : Atane était en ce moment assise sur elle : l'infortunée écrit sur les genoux de cet enfant aimable , le billet suivant , dont l'adresse ne porte que ces mots :
AU VAINQUEUR D'OCTAR.

« J'ignore à qui j'écris , et encore
» moins le sens de ce qu'on me force
» d'écrire , mais on m'annonce d'o-
» dieux attentats de la part d'un Amī-
» ral du Vieux de la Montagne : si
» l'être sensible et fier , qui s'est
» montré deux fois un Héros près
» de l'Oronte et non loin de la Mer
» Jaune , est toujours lui-même , qu'il
» accoure par-tout où l'on me per-
» sécute , qu'il frappe à-la-fois l'es-

» clave titré, qui m'outrage, et le
 » Despote qui refuse de me venger;
 » malheur à lui, s'il méconnaît les
 » caractères tracés par ma main
 » tremblante; et malheur à moi, si,
 » écrasée par sa grandeur d'ame, j'o-
 » saïs jamais l'oublier! »

Pendant que le maître de la Jonque faisait porter ce billet au Mandarin, par un de ses matelots, et que celui-ci, pour échapper à toutes les poursuites, nageait entre deux eaux pour atteindre le rivage, l'Amiral de Timour mettait son bâtiment en travers, afin d'empêcher la gondole Chinoise de remonter le fleuve : bientôt l'approche s'exécute ; le brigand, à la vue d'un navire de construction étrangère, portant sur son tillac des hommes qui se disaient Chinois, feint de soupçonner des vues hostiles, ou du moins un commerce interlope, et, sans demander aucune explica-

tion, monte, avec ses soldats, à l'abordage ; la Jonque, équipée pour une simple partie de plaisir, ne pouvait faire de résistance, alors le féroce Ismaélien s'en empare ; quelques hommes d'élite sont placés sur son bord, pour contenir l'équipage, et quand la conquête est assurée, Barbantar se fait descendre sur la plage avec le Pilote, Atane, et Tige de Myrthe, qu'il fait remettre entre ses mains, en qualité d'otages.

L'invasion de l'Amiral de Timour ne fut pas fatale aux seuls passagers de la Jonque : le hasard avait fait rencontrer en ce moment, sur la rive, deux Arabes, qui, montés sur leurs chameaux, cotoyaient paisiblement le fleuve. Comme ils ne s'étaient pas écartés assez respectueusement à l'approche de Barbantar, ce fut un prétexte pour lui, de se saisir de leur monture : les deux habitans du Dé-

sert, dépouillés de leur unique propriété, continuèrent leur route, à pied, maudissant cet empire de la force, qui menace d'envahir le globe, et qu'on ose appeler *droit* dans quelques gouvernemens : pour le Pirate, il monta sur les chameaux ainsi conquis, avec ses ôtages, et prit la route d'un petit fort qui lui appartenait, dans les défilés du Liban, bénissant son Dieu chéri, le Dieu Arimane, de ce que le mal des autres devenait toujours pour lui le principe de bien.

On était plus près de la nuit que du crépuscule, quand la caravanne arriva au château ; on n'y voyait ni gardes à la porte, ni sentinelles sur le rempart ; mais le brigand ayant porté à sa bouche un petit instrument à vent, qu'il avait volé dans le tombeau antique d'un Pharaon, tout-à-coup le pont-levis s'abassa de lui-même, la porte s'ouvrit, et on ar-

riva, comme par enchantement, dans l'intérieur de la forteresse.

Atané avait versé des pleurs tout le long de la route, et, comme elle voyageait avec le Pilote, Tige de Myrthe n'avait pu les recueillir avec ses baisers, et par conséquent, entarir la source : pour l'amante infortunée d'Ariel, assise sur le chameau du brigand, elle avait, malgré les questions dont celui-ci l'accablait, gardé le silence le plus majestueux : d'ailleurs, aucun soupir, aucune larme ne lui était échappée ; étrangère à tout ce qui se passait dans un monde que le premier des Sages lui avait fait quitter, oubliant jusqu'au billet qu'on lui avait fait écrire au vainqueur d'Octar, peu lui importait quel serait son exil, quel maître on la condamnerait à servir, pourvu que, l'abandonnant à ses illusions tutélaires, on ne renouât pas ses

idées fugitives à un amour sans espoir , qui ne pouvait qu'éterniser son supplice.

Cependant , malgré l'espèce d'apathie que Tige de Myrthe avait adoptée pour être moins malheureuse , elle ne put dompter une sorte d'effroi , quand elle s'aperçut que son ravisseur n'était servi que par des esclaves cachés , qui semblaient des génies invisibles ; quand elle parcourut , à la lueur d'une lampe funèbre , la longue voûte lugubre qui conduisait à son repaire : elle donna , en silence , sa main à Atane , qui la porta avec vivacité sur son sein , et , grâce à ce langage muet , mais éloquent , les deux cœurs s'entendirent.

La salle principale du château , où la longue galerie aboutissait , était une espèce de chambre sépulcrale , taillée dans le roc , sans porte et sans fenêtre ; à droite , l'on voyait un long

bloc de marbre noir, entouré de trois côtés, d'une décoration en bois peint, qui représentait les branches entrelacées du plus lugubre des cyprès : il servait de table à manger, quand il était découvert, et de lit, quand on le revêtait d'une pile de coussins à la musulmane. A gauche, paraissaient rangés deux files de tombeaux les uns fermés, les autres ouverts, et attendant leurs cadavres : pour le centre de la salle, il était occupé par une colonne sauvage, sans base comme sans chapiteau, vers l'extrémité inférieure de laquelle pendaient des chaînes, et qui portait, à hauteur d'appui, un collier de fer hérissé de pointes : en entrant dans cette enceinte terrible, le féroce Ismaélien s'enorgueillit de sa puissance, et ses tristes otages sentirent commencer leur supplice.

On m'a assuré, dit le brigand en

s'adressant à Tige de Myrthe , que tu étais une princesse de la Chine : il y a long-tems que je désire d'avoir des Reines dans mon Serrail : Timour mon maître , assassine les Rois , moi j'épouserai leurs veuves , et nous remplirons tous deux nos destinées.

La Sultane répondit par un geste , où se peignait le mépris encore plus que la fureur : Atane voulut ouvrir la bouche , et le reproche expira sur ses lèvres , que l'effroi avait décolorées ; le Pilote de la Jonque fut le seul qui répondit au corsaire par quelques mots entrecoupés et sans suite , où il lui demanda de quel droit il comptait ses ôtages au nombre de ses victimes.

De quel droit , repart l'insolent Ismaëlien ! du droit de la force , qui gouverne encore moins le monde sauvage que le monde civilisé. Je veux avec énergie , et la tourbe des

êtres passifs m'obéit ; j'ai un poignard dans ma main, et tout ce qui entre ici désarmé devient mon esclave ou ma victime.

Cependant , Tige de Myrthe, au milieu de cet horrible danger , conservait cet air de majesté qui en impose au vulgaire des oppresseurs ; cette majesté perçait dans son attitude contrainte , dans ses regards abattus, et au travers de la couleur d'ébène qui déshonorait son visage : le brigand , qui la contemplait avec une sorte d'admiration , qui sentait croître ses désirs, par le soin même qu'on semblait mettre à les repousser, s'approche les yeux enflammés, et le poignard à la main : jamais , dit-il, une femme introduite ici ne m'a résisté ; avant que la nuit soit entière, il faut que je triomphe de tes dédains, ou qu'une de ces tombes se referme sur toi.

Atane , à ces mots , se précipite entre la Sultane et son tyran : à genoux devant ce dernier , elle tente , par des larmes touchantes , par les caresses de l'ingénuité , d'obtenir la grâce de sa maîtresse ; et quand elle croit l'Ismaëlien ébranlé , quand elle le voit replacer son poignard dans sa ceinture , elle l'entraîne jusqu'au milieu de la salle , comme pour mettre plus de distance entre le crime qui menace , et la tranquille innocence , qui n'a pour sauve-garde que le respect qu'elle impose : c'est là où le scélérat l'attendait : il saisit sa jeune captive , lui passe les pieds dans les chaînes de la colonne , et le col dans le collier de fer , dont le ressort se referme de lui-même : ce fut l'ouvrage d'un clin-d'œil : Tige de Myrthe n'eut que le tems de jeter un cri d'horreur , et le Chinois de poser machinalement la main sur sa ceinture , comme si , au

Mortir de la Jonque , son cimeterre ne lui avait pas été arraché.

Barbantar , après avoir félicité, avec un sourire sardonique , la malheureuse Atane du succès de son zèle , se rapproche de Tige de Myrthe , qui , sentant ses genoux se dérober sous elle , avait été chercher un appui contre le cyprès , dont le bloc de marbre noir était entouré ; voilà ton trône , dit-il , auguste Idamé , et je vais le décorer à la manière des Arabes , afin que tu me permettes de le partager avec toi.

En même-tems , sans attendre de réponse , l'abominable Ismaëlien se retourne vers le pilote , et , d'un geste de Despote , lui fait signe de recueillir les coussins épars le long des murs , et de les rassembler avec ordre sur la table de marbre ; le Chinois , la pâleur sur le front , et la mort dans le sein , obéit : Atane baisse alors ,

vers la terre, des yeux qui ne peuvent plus pleurer : et Tige de Myrthe, abandonnée du Ciel et des hommes, est tentée un moment de blasphémer la Providence.

Quand tout est disposé pour l'infernal sacrifice, Barbantar, ivre de désirs, montre l'autel à Tige de Myrthe : viens, dit-il, y recevoir mon hommage ; je ne t'offre pas mon cœur, car il n'appartient qu'à Timour et à Arimane, mais voilà ma main, règne dans mon serrail, mes esclaves t'obéiront, et ce château est à toi.

Tige de Myrthe relève un moment ses yeux abattus, parcourt avec fierté la personne du féroce Ismaélien, et, sans l'honorer d'un mot de réponse, va auprès d'Atane, tentant d'entourer ses pieds, de ses chaînes, et de passer sa tête dans le collier hérissé de pointes, qui la tient captive. Faible et fière ennemie, lui dit Barbantar,

tu voudrais bien échapper à mon triomphe par l'esclavage , mais ton arrêt est prononcé, et le Ciel même ne le cassera pas ; je t'ai dit qu'avant que la nuit eût étendu ses derniers voiles sur le firmament , tu devais être à moi ; je vais au bout de la galerie , m'instruire de l'état du Ciel ; si l'heure de ta défaite est arrivée, j'en jure par Arimane, tu seras à l'intsant ou ma maltresse, ou ma victime.

Pendant la courte absence du brigand , Tige de Myrthe, à la lueur de la lampe sépulcrale, promène ses yeux égarés autour de cet antre de Polyphème : aucune ouverture ne se présente pour se cacher , aucune fenêtre pour se dérober, par la fuite, à l'opprobre qui l'attend ; le tyran initié dans toutes les recherches de la scélératesse, n'avait même laissé , dans toute l'étendue de son repaire, aucun instrument meurtrier, qui pût servir

servir à la vengeance ou au suicide ; un seul poignard pouvait s'offrir aux regards des infortunés dont il faisait les tourmens , et ce poignard armait sa main , quand il n'était pas suspendu , d'une manière menaçante , à sa ceinture : ô fatalité , dit-elle , tu ne cesseras donc de me poursuivre qu'au bord de la tombe ! Je souffrais dans le monde que je viens de quitter , mais quelques jouissances étaient entremêlées à mes longues douleurs : maintenant , qu'un monde nouveau s'ouvre devant moi , le crime ou l'opprobre sont mon partage ; le satellite du Génie du Mal m'obsède de son génie pervers , et il ne me reste qu'à dévorer mon cœur.

La Sultane erre douloureusement dans cet antre funèbre , allant du Pilote à Atane , et d'Atane au Pilote : l'intéressante pupille du Mandarin , attachée à la colonne par les pieds

et par la tête, ne peut que serrer entre ses bras sa mourante maîtresse; le Pilote, à qui son courage donne encore quelque espoir, montre à l'infortunée ses mains, qui ne partagent pas les chaînes d'Atane : eh ! que peux-tu, dit Tige de Myrthe, avec ces mains généreuses, mais désarmées ? — Je l'ignore, répond le Chinois ; mais je puis te défendre, puisque je sais mourir.

En ce moment entre Barbantar : enfin, dit le tigre, dévorant, de ses yeux enflammés, le visage et le sein de sa victime, enfin mon triomphe s'approche ; le Couchant n'offre plus que les feux pâlisans d'un crépuscule qui s'éteint : à peine reste-t-il à Idamé le tems de se déponiller de ces vêtemens importuns qui fatiguent mes regards : Arimane, sois béni : ma captive va gémir, et moi je vais être heureux.

Tige de Myrthe attérée par la joie féroce de son oppresseur, restait dans le silence de l'abattement, les yeux fixés sur les chaînes d'Atane, et la main appuyée contre la colonne : Barbantar la saisit par le bras, et, lui montrant les deux faces opposées de la caverne, choisis, dit-il, ou le lit de ton maître, ou ce cercueil ; surtout, choisis à l'instant : car la minute que je laisse à ton orgueil, une fois passée, tu rempliras ton double destin, et, du lit où je triompherai de toi, tu passeras dans la nuit du cercueil.

C'est le moment que le Pilote généreux choisit pour tenter un dernier effort ; tombant aux genoux de Barbantar, étonné de tant d'abaissement : « Amiral de Timour, dit-il, » je ne viens point te ravir le fruit » de ta conquête ; tu régnes par le » droit du fer, il est naturel que l'être

» sans défense plie devant toi ; tu
» nous a vaincus , il semble tout simple que tu jouisses sans trouble de
» toute ta victoire.

» Mais si, connaissant l'étendue de
» tes désirs , j'en surpassais encore
» la mesure ; si je te faisais atteindre
» des objets de jouissance inaccessibles à ton ambition même ; si
» enfin, la reconnaissance te faisait
» trouver un bienfaiteur dans l'esclave qui baigne tes genoux de ses
» larmes ! . . . tu t'étonnes, Barbantar :
» tu sais cependant que je ne puis
» tendre un piège à ta bonne foi ,
» puisque je ne puis échapper à ta
» vengeance : achève de m'entendre.

» Idamé a été confiée à ma garde ,
» et j'en réponds sur ma tête : Idamé
» est du sang des Empereurs du Cathay , mais née sans doute dans le
» voisinage de la zone torride , la noirceur de son teint en obscurcit les

» grâces, et altère le jeu de sa phy-
 » sionomie ; une femme dont la jeu-
 » nesse ne parlerait qu'une minute à
 » tes sens, ne saurait te fixer, et ce
 » n'est pas une conquête digne de toi.

» Je te propose, pour ta captive,
 » une rançon et un échange : la ran-
 » çon sera celle que tu voudras dé-
 » terminer : on te comptera, si tu
 » le désires, tout l'or dont on paye-
 » rait une beauté destinée à être Sul-
 » tane : l'échange dépend de moi
 » seul : j'ai une fille de quinze ans,
 » blanche comme une femme d'Eu-
 » rope, vive comme une Arabe, et
 » belle comme une Princesse de
 » Géorgie : on me la demande pour
 » le Sophi de Perse, et je te l'offre
 » pour ton Serrail.

» L'unique sacrifice que j'exige de
 » toi, c'est de refréner cette nuit la
 » fougue de tes desirs : demain, au
 » point du jour, tu feras reconduire

» Idamé de l'autre côté du fleuve :
» Atane et moi nous resterons tes
» otages ; moi, je répondrai de l'é-
» change, et Atane de la rançon. »

Pendant ce discours , Tige de Myrthe et sa jeune amie avaient vu luire dans leurs cœurs un faible rayon d'espoir : Atane , les yeux tournés vers le Ciel, les bras étendus, attendait une sentence qui lui semblait la sienne , bien plus que celle de sa maîtresse : l'amante de Kondemir ne s'appuyait plus sur la colonne , elle avait osé faire un pas vers Barbantar , et même fixer sur lui des regards qui tenaient de la surprise , plutôt que du dédain, d'un reste d'abattement, plutôt que d'un reste de fureur ; pour le Pilote , resté à genoux devant le tyran , il tenait sa main pressée dans les siennes , prêt à la baiser avec transport, si un seul mot consolateur partait d'une bouche

impure, accoutumée à n'exhaler que des blasphèmes et des arrêts de mort.

Sais-tu, étranger, dit Barbantar, que tes offres séduisantes ont flatté délicieusement mon oreille? Sais-tu que, quelques minutes plutôt, j'aurais peut-être révoqué ma sentence? mais enfin, le traité que tu me proposes n'est pas de nature à être tout-à-fait rejeté. Nous sommes tous les deux hommes de mer : l'élément sauvage où nous vivons, en endurcissant nos âmes, nous a fait contracter une morale différente des autres hommes : voici comment tes intérêts et les miens peuvent être conciliés.

Dans une heure, mes esclaves invisibles pour tout étranger qui entre dans cette forteresse, conduiront Idamé sur la rive même du fleuve où ta Jonque est venue la recevoir : je t'y ferai transporter toi-même avec

cet enfant , dès que j'aurai reçu l'or et la beauté qui doivent être mon partage : mais l'heure que tu a laissé échapper m'appartient sans réserve ; ce n'est point envain qu'elle aura donné , en sonnant , le signal de la défaite de ta pupille et celui de mes plaisirs ; Idamé va céder à l'instant à son vainqueur , j'en jure par ce poignard , seul souverain des lieux que j'habite , et aucune puissance du globe ne saurait me faire enfreindre ce dernier serment.

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés , que Barbantar , rejetant avec violence , loin de lui , le Pilote à genoux , qui cherchait encore , par ses larmes , à l'attendrir , s'élance vers Tige de Myrthe éperdue , comme un tigre sur sa proie : l'infortunée cherche envain à se faire une barrière du corps d'Atane , et ensuite , de ses chaînes , dont elle

tente d'envelopper ses vêtemens : déjà le premier voile , qui sert de collette , est déchiré , et l'ouverture laisse appercevoir la naissance d'un sein , dont la blancheur , égale à celle de l'albâtre , contraste avec la noirceur factice de son visage : le scélérat , plus enflammé que jamais , se retourne vers le Pilote ; tu le vois , dit-il , j'avais raison de ne point me déssaisir de ma conquête , tant de beauté légitime tant d'audace ; que le Ciel tonne , s'il le veut , ce ne sera du moins , qu'après le crime que je serai foudroyé.

Le Pilote ne se possédait plus ; résolu à lutter , avec les armes de la nature , contre le brigand , pour l'empêcher d'être heureux , il se précipite entre lui et Tige de Myrthe , défendant les approches de l'infortunée , et immobile dans son poste , malgré les coups dont le brigand l'as-

saille, pour le lui faire abandonner : mais la lutte était trop inégale entre un homme d'une taille moyenne, qui n'avait de force que dans sa vertu, et un colosse de six pieds, accoutumé à braver tout, en raison des succès de son audace : Barbantar, ramassant toute sa vigueur, entoure le Chinois de ses bras nerveux, et le jette derrière lui avec une telle rudesse, que ses dents fracassées vont ensanglanter le bloc de marbre, qui sert de lit au Pirate : le Pilote bientôt reprend ses sens, il voit que son ennemi n'a plus que le faible rempart des chaînes d'Atane, à franchir, pour être tout-à fait maître d'Idamé : alors, se relevant avec courage, il le saisit par la ceinture à laquelle son poignard est suspendu, et tente de l'entraîner avec lui dans sa nouvelle chute, afin de lutter ainsi corps à corps, et d'ôter au géant armé tous ses avantages.

Barbantar, quoique lassé de sa victoire, avait eu le tems de reprendre de nouvelles forces dans le spectacle des charmes, à peine voilés, de Tige de Myrthe : furieux, à son tour, de voir les obstacles, sans cesse renaissans, qu'on oppose à son triomphe, il tire son poignard du fourreau, au moment où la ceinture rompue tombait à ses pieds, et en perce le cœur de l'infortuné, qui expire sans se permettre le plus léger murmure, et satisfait du moins, puisqu'il n'a pu empêcher le crime, de ne pas le voir se consommer.

Le monstre, quoique hors de lui-même, réfléchit que la vue de ce cadavre ensanglanté pouvait, en privant Idamé de l'usage de ses sens, retarder sa propre jouissance : alors il traîna le corps du Pilote, qu'il venait d'assassiner, loin de ses regards, et l'enferma dans un des cercueils

ouverts, laissant le poignard dans sa blessure.

Tige de Myrthe, lorsque le Ciel et la terre la trahissaient, ne crut pas devoir se livrer elle-même : elle concentra dans le fond de son cœur son désespoir, et, défendant à son visage d'en conserver l'empreinte, elle attendit que son tyran, dont elle suivait, des yeux, tous les mouvemens, revint du cercueil, pour lui disputer sa dernière victoire.

Enfin, dit Barbantar, de retour auprès de la colonne, je n'ai plus d'ennemi : Arimane, tu le vois Idamé, est plus puissant que le Dieu du Bien, qui te protège ; dans quelques minutes ta fierté va céder à ma puissance, et tu seras à moi.

Il est vrai, dit l'infortunée, en forçant au sourire sa bouche livide et glacée, rien ici ne peut te résister ; j'ai eu tort d'avoir voulu refréner si

long-tems l'impétuosité de tes désirs. Dans l'âge tendre où je suis, le Ciel que je n'offençai jamais, peut semer de quelques jouissances, la longue carrière qu'il me présente, et ce n'est pas parce que l'homme fort triomphe, que l'être faible doit mourir.

C'étaient là les premiers mots que Barbantar avait entendu sortir de l'organe enchanteur de Tige de Myrthe; ils allèrent résonner jusqu'au fond de ses entrailles, émues pour la première fois, et, en augmentant l'incendie de ses sens, ils lui firent pressentir un autre ordre de jouissances, si les plaisirs qu'il voulait conquérir étaient partagés.

Quoi ! réellement, dit l'effroyable assassin, Idamé abandonnerait un fantôme de vertu, qui pèse à tout ce qui est fait pour être libre ! elle me recevrait, sans effroi, dans ses bras, et j'essayerais, malgré mes principes,

à être heureux à-la-fois de son bonheur et du mien !

Tu vois , Barbantar , répond l'infortunée , que cette colonne où je voulais expirer attachée , est déjà loin de moi : je te suivrai sur ce marbre lugubre..... qui doit en ce moment recevoir une victime ; ... je t'y devancerai peut-être ; ... un nouveau jour m'éclaire ; tous ces vains préjugés , qui condamnent le sexe à n'être que faible , se dissipent à sa lumière ... le Dieu bienfaisant que j'honorais , me pardonnera sans doute ; mais puisque je ne saurais être heureuse qu'en t'imitant ... je remplirai ma destinée.

Je ne sais , Idamé , reprend le féroce ravisseur , mais je te vois bien plus belle depuis que regardant la nécessité comme la loi suprême tu consens à me ressembler : cède donc à mes désirs , qui sont devenus les tiens :

que tardons-nous ? l'autel est prêt, et la volupté nous appelle.

Idamé ne respirait que d'une manière pénible ; plus elle approchait du fatal dénouement , plus sa force d'ame était un poids qui l'écrasait : donne encore , Barbantar , dit-elle , quelques minutes au souvenir à demi effacé de mon ancienne vertu : cet infortuné , dont les regards nous gênaient , et qui n'est plus , me tenait lieu de père , permets-moi de l'aller embrasser pour la dernière fois ; ensuite , ma main plus rassurée fermera le cercueil , et , loin d'un spectacle hideux , qui empoisonnerait mes plaisirs , je pourrai me livrer sans contrainte..... à tout ce qu'Arimane exige de moi.

Barbantar était dans l'extase : il va disposer les coussins sur le bloc de marbre , de manière qu'il ne s'y trouve aucun interstice , par où les

membres délicats de la Princesse du Cathay puissent se blesser ; ensuite il revient auprès de la colonne , compter les momens qui retardent encore son infernale jouissance.

Dans l'intervalle , Tige de Myrthe , toute entière à son désespoir , mais toujours maîtresse d'elle-même , marche , d'un pas ferme , vers le cadavre du Pilote , se baisse sur lui , comme pour l'embrasser , et arrache de la blessure le poignard sanglant , qu'elle essuie et cache avec adresse dans son sein : ensuite elle abat le couvercle du cercueil , et revient serrer , avec transport , la main d'Atane , comme pour lui dire : malgré le monstre , je suis encore à moi.

Enfin , je vais donc être heureux , dit Barbantar , avec l'ivresse réunie , de la joie et de la férocité , et il veut enlever Tige de Myrthe dans ses bras , pour la porter sur l'affreux

lit d'hymen : encore un moment , dit la Sultane , avec une dignité qui commande le respect : les minutes que tu as accordées à ma prière ne sont pas expirées : je veux que ce soit ma chère Atane qui délie , de sa main délicate , les nœuds de ce premier vêtement , dont la force ne peut me dépouiller , qu'en le déchirant avec violence : Atane est mon esclave , ajouta-t-elle ; son service ne finit , que lorsqu'il pourra être suppléé par un époux.

L'abominable Amiral accède avec un sourire , qu'il voudrait rendre gracieux , à ces dernières instances : mais , au premier nœud que la jeune Chinoise essaye de délier , Tige de Myrthe fait remarquer son attitude contrainte , et demande que sa tête soit délivrée du collier qui la captive : Barbantar réfléchit un moment ; ensuite , sur l'observation de l'infor-

inée , qu'Atane ; attachée par les pieds à la colonne , n'en sera pas plus libre , il fait mouvoir le secret du ressort , et l'enfant dégagé peut , en remplissant son triste ministère , se pencher sur sa maîtresse , et laisser couler quelques larmes d'attendrissement sur son sein.

C'en est fait , le vêtement antérieur de Tige de Myrthe ne tient plus qu'à une dernière agraffe : l'infortunée a reçu le baiser d'adieu de sa chère Atane , et , montée d'elle-même sur le bloc de marbre noir , elle indique à son farouche oppresseur le moyen de disposer les coussins , de manière qu'ils forment un rideau du côté de la colonne , et empêchent l'enfant de la nature de voir consommer le sacrifice.

Barbantar a terminé l'ouvrage ; à genoux devant la Sultane , il défait l'agraffe de la robe antérieure , qui

tombe à ses pieds ; déjà il étend sa main , encore sanglante , vers son sein : pardonne , dit Tige de Myrthe en retenant son bras , pardonne à ma curiosité : mais , quel a été , avant moi , le sort de tes captives , lorsque , ce qu'elles appelaient leur vertu , contrariait tes désirs ? — Lorsque cette vertu n'a pas expiré avant le signal donné par mes caresses , j'ai vaincu et puni à-la-fois : la force m'a rendu heureux , et mon poignard m'a vengé : — ainsi , voici l'autel où tu les as deux fois sacrifiées ; — tu vois de l'autre côté leurs cercueils ; — et toujours , Barbantar , le Ciel a été sourd au cri de tes victimes ? — le Ciel est un vain nom , et je ne veux le connaître que dans tes bras : — eh bien , monstre , connais-le donc ce Ciel que tu outrages , et qu'enfin la vertu soit vengée.

Ces derniers mots n'étaient pas en

core achevés, que le poignard, que Tige de Myrthe tenait caché dans son sein, était déjà plongé jusqu'à la garde, dans le cœur de Barbantar : l'effroyable scélérat exhale, de sa bouche hideuse, un blasphème que la mort l'empêche d'achever, et, tombant à la renverse du haut du bloc de marbre, il couvre des flots de son sang livide, tout l'intervalle, par lequel ce lit infernal est séparé de la colonne.

La pupille du Mandarin jeta un cri de surprise et de joie, quand elle entendit tomber avec fracas le corps colossal de l'affreux Barbantar, et qu'elle le vit remplir le pavé de la caverne, de sa vaste circonférence ; pour Tige de Myrthe, ne se sentant plus oppressée par le poids importun de sa douleur, aussitôt après sa victoire, elle s'élance avec légèreté, de l'abominable lit d'hymen, et vient

affranchir Atane de ses derniers liens : ce n'était pas sans raison qu'elle s'était servi, avec adresse, de la main même du monstre pour dégager sa tête : car le ressort du collier était à secret, et il n'y avait point d'instrument dans l'ancre pour le briser : pour les entraves, qui retenaient l'extrémité inférieure de son corps captive, ce ne fut qu'un jeu, pour les rendre inutiles : comme des pieds chinois sont d'une petitesse qui tient de la difformité, ceux d'Atane éludèrent sans peine la précaution barbare du tyran, et passèrent dans l'anneau.

Il s'agissait, après une expédition aussi hardie, de sortir de la forteresse, sans être reconnus par un vil amas d'esclaves, qui n'ayant pu défendre leur maître, pouvaient se piquer de l'honneur peu périlleux de le venger ; les deux amies tinrent conseil, et le résultat de leur plan fut

le même : il y avait, dans un angle de la salle des tombeaux, une robe de cérémonie que portait Barbantar quand il était invité, en qualité d'Amiral, à se rendre au Conseil d'État de Timour ; Tige de Myrthe s'en revêt par-dessus ses vêtemens chinois, elle y joint un magnifique turban à aigrette, et, comme elle était grande et bien faite, ce déguisement, même en plein jour, ne l'aurait point déparée : l'unique disconvenance, qui pouvait donner l'éveil aux gardiens du Fort, venait de la disproportion entre la taille svelte de la Sultane, et la corpulence presque monstrueuse de Barbantar : mais ici le remède était dans le mal même : car Tige de Myrthe se proposait d'envelopper sa jeune amie dans les larges plis de la robe étrangère, et de se glisser ainsi, au travers des ombres de la nuit, jusqu'à la porte du château :

ce stratagème eut tout le succès que le courage , réuni à la prudence , avait droit d'en attendre ; les deux héroïnes arrivèrent , sans être reconnues , jusqu'au pied du rempart ; et comme Tige de Myrthe avait à la main l'instrument à vent dont Barbantar s'était servi pour se faire entendre aux ministres invisibles de ses volontés , à peine eut elle donné le signal , que la porte s'ouvrit , le pont-levis s'abaissa , et , en moins de quelques minutes , les deux belles fugitives se trouvèrent hors des Etats de l'effroyable Polyphémé.

Dès que la jeune pupille du Mandarin se vit parfaitement libre , elle se jeta dans les bras de Tige de Myrthe , et la vivacité de ses caresses annonça qu'elle avait vu dans toute son étendue l'effroyable danger auquel elle venait d'échapper : oui , dit la Sultane , j'ai abjuré un moment mon

sexe, et le désespoir m'a fait homme : mais je ne sais, cet homicide, quoique commandé par le Ciel même, répugne à ma sensibilité ; il me semble qu'il est dans notre nature, quand l'exemple ne pervertit pas en nous la morale, de ne savoir ni connaître le crime, ni le punir.

Ensuite, après un moment de recueillement, ma chère Atane, ajouta-t-elle, rends-moi le plus pur des services qu'il soit en ton pouvoir de me rendre : que cette nuit abominable ne souille plus nos regards, et réunis ta prudence avec ma raison, pour qu'elle soit à jamais effacée de notre mémoire.

Je remplirai tes vœux, magnanime Idamé, dit l'aimable enfant ; oui, Atane, repart Tige de Myrthe, je suis Idamé..... et je veux toujours l'être..... ; que ne l'ai-je toujours été ! mon cœur, malgré les prestiges
de

de l'amitié , ne saignerait pas de tems en tems de ses anciennes blessures.

Cependant , les deux fugitives , qui songeaient bien plus à s'éloigner de la forteresse de Barbantar , qu'à chercher le fleuve Hoang-ho , se perdirent dans la route nouvelle qu'elles se frayèrent : accablées de lassitude , n'ayant rien mangé depuis le déjeuner fait à la Pagode , elles s'assirent tristement sur un tertre , faisant des réflexions amères sur leur destinée , lorsqu'Atane , appercevant à quelque distance un jeune Arabe qui réunissait , avec des branchages , les deux fragmens de l'arche d'un petit pont brisé , qu'on avait bâti sur un torrent , courut à lui , et l'amena par la main devant Tige de Myrthe.

La Sultane , un peu effrayée de voir un inconnu sur le point de devenir l'arbitre de son sort , ne put

que balbutier quelques mots sans suite, qui, quoiqu'interprétés par sa jeune amie, restèrent sans réponse : seulement l'Arabe, à la vue de l'habit de cérémonie, et du turban à aigrette, croyant avoir affaire à l'Amiral du Vieux de la Montagne, se prosterna devant l'héroïne de l'amour et baisa, à plusieurs reprises, la frange de sa ceinture.

Jeune homme, dit Tige de Myrthe, que cet hommage respectueux avait un peu rassurée, procure un asyle pour cette nuit à deux êtres infortunés, qui, malgré l'abandon du Ciel, méritaient un meilleur sort : tu es Arabe, et, à ce titre, tu nous dois l'hospitalité.

L'Arabe ne répond rien : mais étonné d'entendre la voix la plus douce et la plus enchanteresse sortir de l'organe monstrueux d'un Barbant, il se permet d'entr'ouvrir la robe

de cérémonie, voit un vêtement de femme, et sourit d'une manière assez expressive, pour faire connaître qu'il n'est point la dupe d'un pareil déguisement.

Jeune voyageur, ajoute Tige de Myrthe, si tu nous devines, respecte au moins notre secret : sur-tout, songe qu'en t'implorant, nous pouvons, sans rougir, accepter tes bienfaits.

L'Arabe s'incline, et borne, à ce geste, sa réponse.

Les deux fugitives ne savaient que penser ; Tige de Myrthe, qui croyait à la vertu de l'homme, lorsque l'âge, qui use tout, ne l'avait point dépravée, continua ses instances, et y mit quelque expression : Atane, non moins confiante, prend les mains de l'Arabe et les serre avec un sentiment qui vaut bien l'éloquence des paroles : celui-ci ne peut plus résister, et se

jette aux genoux des Héroïnes , en signe de dévouement.

J'entends ton cœur, dit Tige de Myrthe , en le relevant avec bonté ; mais pourquoi ne parles-tu pas ? — C'est, répond l'Arabe , que je suis muet. — Quoi muet ! et c'est ta voix même qui nous en assure ! — Ma voix a menti ; il faut que je sois muet pour être aimé de mon maître , et avoir mes entrées libres dans son Serrail. —

Après ce premier dialogue, la conversation s'engagea avec moins de réserve entre le muet et les deux fugitives : il fut arrêté entr'eux, qu'on se rendrait à un petit édifice qu'on découvrait à quelques parasanges , et qui semblait adossé à une Tour : c'était le seul asyle, dit l'Arabe, digne de femmes aimables qui avaient un secret à garder. Au même moment il leur servit de guide , les soutint sur des ponts dangereux , et, après

une marche pénible, les amena, sans accident, jusqu'en face du bâtiment indiqué : Tige de Myrthe, en arrivant à sa vue, fut loin de soupçonner, que l'asyle qu'on lui offrait était une des portes du Serrail de ce Timour, qui, après l'avoir fait Sultane, avait signé l'arrêt de son supplice.

Le gardien de la porte était en ce moment dans la gondole de l'Arabe, où un eunuque l'interrogeait sur l'entrée d'Ariel dans les jardins ; le muet se détacha pour l'aller prévenir : car on ne pouvait, sans son aveu, introduire, pendant la nuit, des étrangers dans ce poste de surveillance ; pendant cet intervalle, la Sultane et sa compagne allèrent examiner les dehors de la Tour ; la première avait une idée confuse, qu'elle connaissait ce monument, et l'étoile sinistre qui semblait présider à toutes les opérations de sa volonté, en la conduisant

à la lumière, la conduisait toujours à l'infortune.

Ne trouves-tu pas , disait Tige de Myrthe à Atane , que cette Tour ressemble , par sa position , par son pont-levis , par les fortifications extérieures dont elle est hérissée , à l'infernal château de Barbantar ? Je le pensais , répond la jeune Chinoise , mais à cause de la défense qui m'a été faite , de rappeler d'affreux souvenirs , je n'osais le dire.

Pendant que les deux belles errantes examinaient , avec un intérêt plus vif que celui de la curiosité , les bastions de la petite citadelle , un soldat en faction , qui les observait , étonné qu'on choisit une pareille heure pour étudier les dehors de la place , alla avertir le commandant de la Tour : quelques minutes après , le pont-levis s'abaissa , on vint arrêter les deux fugitives , et on les conduisit dans la

salle du Conseil , où l'Aga vint les interroger.

Qui es-tu , dit l'Ismaëlien à Tige de Myrthe , pourquoi te voit-on errer , avec cet enfant , dans ces lieux solitaires , lorsque la nuit t'invite au sommeil ? —

Je suis , répond la Sultane , un être infortuné , qui , ayant éprouvé tous les modes d'injustices , viens demander à une nature paisible un asyle contre la tyrannie des hommes. —

Mais cet habit de guerre cache des desseins sinistres : on t'a vu observer d'une manière malveillante , les ouvrages extérieurs de ce Fort , comme si tu voulais étudier ses parties faibles pour le livrer aux illustres brigands de la Croisade. —

Cet habit de guerre m'est tout-à-fait étranger : il ne m'appartient que parce que j'en ai fait la conquête. —

Il est vrai que ta voix douce et

touchante est en contradiction avec le vêtement guerrier qui te couvre. Écarte cette robe extérieure, et que ta personne, ainsi que ton ame, paraissent devant moi sans déguisement. —

Je t'obéis avec plaisir : cette robe, ce turban sont déjà loin de moi, ils ne me rappelleront plus un souvenir qui m'écrâse. —

Je vois en toi une femme étrangère : quel est le pays qui t'a vu naître ? —

On dit que je suis une Princesse du Cathay. —

On dit ! quoi, tu n'es pas sûre de la patrie qui t'a reçue dans son sein ! ou tu cherches à t'en imposer à toi-même sur ta destinée, ou tu oses feindre devant moi. —

Qui que tu sois, tu n'as pas assez de titres à ma confiance, pour que je t'explique le secret d'une fatalité qui

ne pèse que sur moi : si tu es juste, laisse moi errer encore sur cette partie du globe où le Ciel m'a jetée, jusqu'à ce qu'à ce que je ne rencontre plus de terre inhospitalière, qui dévore ses habitans : si tu es à-la-fois juste et généreux, procure-moi, et à ma jeune compagne, un asyle pour cette nuit, et que l'aurore nous retrouve libres sur les bords du Hoangho, et près de la Tour à sept étages. —

Ce pays inconnu, dont tu me parles, ajoute à ma défiance : tu as des secrets pour moi, et tout étranger qui se cache, dans ces momens d'alarmes, m'est suspect : je te demande, au nom du Souverain que je représente ici, à qui appartiennent cette robe magnifique et ce turban à aigrette, dont tu prétends avoir fait la conquête. —

A un ennemi du Ciel et des hommes, appelé Barbantar. —

C'est l'Amiral de mon maître. —

Je plains ton maître , quel qu'il soit , d'avoir de pareils monstres à son service. —

Il me suffit : je n'ai pas besoin d'autre explication : je t'arrête avec cet enfant, au nom du Prince , dont je tiens le commandement de ce Fort : remets-moi ce poignard , qui a servi sans doute à répandre le sang de Barbantar : dans peu de jours on te jugera , et tu sortiras d'ici pour être libre , ou pour monter à l'échafaud.

Fin du Tome III.

5.32
643740



T A B L E
DES CHAPITRES
DU TOME III.

CHAPITRE XXIV.

*Ariel tombe d'écueil en écueil, sans
que son amour fasse naufrage, Pages 1*

CHAPITRE XXV.

Scène de delire, 24

CHAPITRE XXVI.

*Du génie, avec lequel le Vieux de la Mon-
tagne tire parti d'une Insurrection,
pour se rendre plus absolu, 48*

CHAPITRE XXVII.

*Conseil-d'État tenu dans le vestibule des
Enfers. Fête de la Clémence ; désastre
qui l'accompagne, 74*

CHAPITRE XXVIII.

Petit voyage à la Chine. Rencontres im-

*prévues, qui donnent à penser aux Héros
de l'Ouvrage, et à ses Lecteurs, P. 104*

CHAPITRE XXIX.

*Reconnaissance, qui sauve Ariel des pièges
d'Adine, et de l'Amour, 161*

CHAPITRE XXX.

*De la Théologie orientale sur les Anges.
Insurrection des Anges de Masiath, 180*

CHAPITRE XXXI.

*Evasion d'Ariel, de la Grotte aux Mer-
veilles, 223*

CHAPITRE XXXII.

*Suite des infortunes de Tige de Myrthe;
fatalité, qui la rapproche sans cesse de
l'être qu'elle doit oublier, 244*

Fin de la Table des Chapitres.

